
3 1761 06835434 9





P. V. DELAPORTE, S. J.

ÉTUDES

ET

CAUSERIES LITTÉRAIRES

DEUXIÈME SÉRIE.

LOUIS VEUILLOT.
GRESSET.
G. NADAUD.
POÈTES DE 89.

SOCIÉTÉ DE SAINT-AUGUSTIN,
DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie.
PARIS, 30, rue St-Sulpice. | LILLE, 41, rue du Metz



ÉTUDES & CAUSERIES LITTÉRAIRES

DU MÊME AUTEUR.

Société St-Augustin, 30, rue St-Sulpice, PARIS,
et
V. Retaux, 82, rue Bonaparte, PARIS.

Récits et Légendes, in-18 jésus ; 1re et 2e séries. Deux volumes in-18 jésus, 10e édit. Chaque volume. . fr. 3-00

Merveilleux (du) dans la littérature française sous le règne de Louis XIV, thèse de doctorat, gr. in-8° . . . . fr. 7-50

Historia (de) Galliæ publica, privata, litteraria, regnante Ludovico XIV, latinis versibus a Jesuitis Gallis scripta Thesis facultati litt. Paris. proposita. In-8°. . . fr. 5-00

L'Art poétique de Boileau, commenté par Boileau et par ses contemporains. 3 beaux volumes in-8° fr. 10-50

L'Apothéose de Renan, in-18 jésus . . . » 0-50

La Société de Marie-Réparatrice . . . » 2-00

Le Monastère des Oiseaux . . . . . . » 5-00

Les classiques païens et chrétiens . . » 2-00

Carmen Seculare, traduction en vers. . . » 1-00

De la Rime française. . . . . » 2-00

Loc'h Maria, drame en trois actes, en vers, 4e édition. In-18 jésus . . . . fr. 1-50

Une page d'histoire de France, un acte, en vers, 4e édition, in-12 . . . . fr. 1-00

Le Baptistère de la France, un acte, en vers. 2e édition. . . . . fr. 1-00

La Revanche de Jeanne d'Arc, drame en quatre actes, en vers, 4e édition, in-12 . . . . fr. 1-50

Louis XVII, trois tableaux, en vers, 2e édition. » 0-25

Les trente sous de Vincent de Paul, idylle dramatique, un acte, en vers. . . . . fr. 1-00

Saint Louis, drame en cinq actes, en vers. . » 2-00

Tolbiac, drame en quatre actes, en vers, 2e édit. » 1-00

L'Aurore de Pâques, mystère en vers . . » 0-75

Drames et Mystères. (Fais ce que dois. — S. Nicolas. — Louis de Gonzague. — Pierre Olivaint) . . . fr. 1-50

Etudes et Causeries littéraires. 1re série. » 2-00

(P.) V.ictor DELAPORTE, S. J.

ÉTUDES
ET
CAUSERIES LITTÉRAIRES

DEUXIÈME SÉRIE.

LOUIS VEUILLOT.
GRESSET.
G. NADAUD.
POÈTES DE 89.

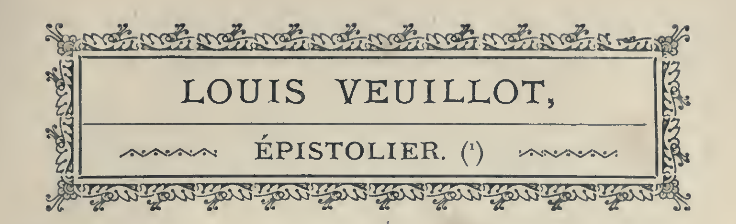
SOCIÉTÉ DE SAINT-AUGUSTIN,
DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie.
PARIS, 30, rue St-Sulpice. | LILLE, 41, rue du Metz.

 LOUIS VEUILLOT. 

9 10



LOUIS VEUILLOT.





LE septième volume de la *Correspondance* de Louis Veuillot vient de paraître (2). Il ressemble aux précédents : et c'est là, croyons-nous, le meilleur éloge qu'on en puisse faire ; non certes qu'il les répète : avec Louis Veuillot, il n'y a point à craindre les redites; mais le septième volume continue et complète les six autres. Comme les six autres, il est riche, il est enjoué, sérieux, délicat et charmant ; très varié de ton et de style, « peut-être plus varié », comme nous l'annonce M. Eugène Veuillot, dans une préface pleine de promesses.

Jusqu'ici nous n'avions pas encore de lettres du grand écrivain à sa femme, à sa « douce Mathilde », qui devait mourir à vingt-neuf ans, après huit années seulement de mariage. Le tome VII en renferme douze, toutes parfumées de tendresse, débordantes de foi, d'une fraîcheur exquise. Point de pièces d'éloquence ; c'est la causerie intime du tête-à-tête et du cœur à cœur. Le vaillant chrétien parle comme il aime ; et il aime d'une affection mêlée de respect cette chrétienne digne de lui, mère de ses six enfants ; il lui écrit, au mois d'août 1850 :

Je suis allé montrer ma tabatière aux Jésuites. Ils m'ont demandé d'où me venait cette merveille ; j'ai répondu que c'était le cadeau d'une main souveraine.

— Quel souverain ? Louis-Philippe ? Henri V ? le Pape ?

— Non, Révérends Pères : Madame Veuillot.

---

1. A propos de la publication du septième volume de sa *Correspondance*. Paris, Vᵉ. Retaux et fils.

2. Écrit en 1892.

A un autre point de vue bien différent, le tome VII nous montre Louis Veuillot sous un jour nouveau, dans les cinquante lettres adressées par lui à M. Théophile Foisset, le digne magistrat bourguignon, sage, modéré, trop modéré peut-être, qui essaya longtemps de mettre un frein à la verve fièrement indignée, à la fougue victorieuse du polémiste catholique ; et qui, par bonheur, ne réussit point. L. Veuillot écoutait volontiers cet ami prudent jusqu'à l'excès ; mais les excès de prudence, qui confinent à la pusillanimité, convenaient peu à son caractère et il en plaisante en toute hardiesse et franchise avec M. Foisset lui-même : « Je vous vois dans votre lointain bourguignon, lisant l'*Univers*, avec les angoisses d'une poule qui aurait par mégarde couvé des canards. Où vont-ils ? Ils vont se noyer [1] !... »

Sa foi intrépide ne savait pas s'accommoder de ces tempéraments qui voilent presque toujours une défaillance : « J'aime mieux rendre compte d'un zèle imprudent que d'un manque de zèle. J'aime mieux aller dans le purgatoire pour ma chaleur, que dans l'enfer pour ma tiédeur [2]. »

M. Foisset avait beau revenir à la charge et jouer au Mentor, L. Veuillot n'était pas enclin au rôle de Télémaque ; il avouait ses hardiesses, ne les regrettait guère, et le lendemain, pour le plus grand honneur de la cause qu'il soutenait, il recommençait à effrayer son ami de Bourgogne : « Je ne puis, lui disait-il un jour, écrire autrement que je ne pense, et je parle avec mon accent [3]. » Les cinquante lettres où il répond avec son accent aux gronderies de ce conseiller pacifique, de cet historien de Lacordaire, à qui L.Veuillot lui-même dut

1. Décembre 1843. T. VII.
2. 25 septembre 1843. *Ibid.*
3. 3 janvier 1843. *Ibid.*

apprendre l'histoire de Lacordaire [1], sont fort curieuses et très utiles à méditer.

Elles nous révèlent un des côtés les moins connus, le plus louable sans doute, du libéralisme catholique, contre lequel le rédacteur en chef de l'*Univers* guerroya de si bon cœur ; de ce parti des concessions à outrance, criant toujours aux pires ennemis : « Entendons-nous ! » et aux soldats de la vérité : « Prenez garde ! Laissez-vous plutôt étrangler, bâtonner et bâillonner sans dire gare ! » — mais enfin, parti dont le représentant le plus loyal, le plus sincère, paraît avoir été M. Th. Foisset.

La correspondance cordiale et fréquente entre L. Veuillot et M. Foisset dut s'interrompre, à partir du jour où celui-ci ne voulut plus comprendre qu'un journal comme l'*Univers* « est une machine de guerre, et que faire un ouvrage périodique qui ne combat point, c'est fondre un canon pour le musée d'artillerie [2]. » Du reste, les relations ne furent jamais abandonnées complètement ; on continuait à s'écrire de loin en loin ; et L. Veuillot se félicita plus d'une fois de se sentir approuvé par cet ami des premiers jours : « Les doux, les modérés, les voletants, les larges, enfin toute l'école de l'amour m'a excommunié sous tant de formes, que j'ai plaisir à me retrouver encore en communion avec quelqu'un ; et j'aime bien que ce quelqu'un soit vous [3]. »

I.

L'édition de la *Correspondance* de L. Veuillot est loin d'être achevée. Ne nous en plaignons pas ; souhaitons

1. T. II. 26 juin 1866.
2. T. VII. 1er janvier 1844.
3. T. VII. 23 avril 1855.

seulement qu'elle s'achève sans trop de retard ; on pourrait dire de chaque volume ce que Mme de Sévigné disait des lettres de sa fille : « Dès que j'ai reçu une lettre, j'en voudrais tout à l'heure une autre [1]. »

L'édition complète aura, croyons-nous, au moins une douzaine de volumes ; chaque jour, on découvre des lettres inédites : la revue des *Études* doit en publier, qui sont adressées à Mgr Freppel ; et l'heureux chercheur, M. Edmond Biré, mettait tout dernièrement la main sur un paquet de lettres de L. Veuillot à Sainte-Beuve ; d'autres viendront, sans compter celles qui attendent l'impression.

Tel qu'il est, ce monument est déjà considérable, et sans contredit le plus beau monument épistolaire de notre siècle ; — nous n'en exceptons ni les lettres charmantes de Joubert, ni l'admirable *Correspondance* de J. de Maistre.

Dans ce temps de télégraphes et de téléphones, de dépêches beaucoup plus rapides et beaucoup moins littéraires que celle de César, vainqueur du Pont, il ne sera pas sans profit d'étudier un maître en cet art de converser par la plume, art délicat où l'esprit français brille et excelle depuis des siècles. De là, ces pages sur L. Veuillot, *épistolier*.

En 1871, vers la fin du siège de Paris, on expédia un jour jusqu'à 15000 dépêches photographiées et confiées à un seul pigeon voyageur ; L. Veuillot plaisantait alors M. L. Ratisbonne, que ce *miracle* de la science faisait s'extasier et rouler « sur la pente du délire poétique » ; il lui disait : « Je donnerais cent queues de pigeon, fussent-elles chargées de tous les discours de M. Thiers, pour un seul billet de Mme de Sévigné. La poste mettait quinze jours à le rendre ;

1. Lettre du 18 février 1671.

mais les siècles ne le déchireront pas, et s'en régaleront tant qu'il y aura des gens d'esprit pour savourer le français [1]. »

Espérons qu'il y en aura longtemps en France, pour savourer les billets écrits des Rochers à Grignan, pour préférer, par exemple, la lettre de *la Prairie* à toutes les harangues de M. Thiers, voire à plusieurs de ses trente gros volumes d'histoire. Mais si Mme de Sévigné avait eu le télégraphe tout près d'elle, à Vitré, ou dans quelque rue voisine de l'hôtel Carnavalet, combien de pages délicieuses Mme de Grignan et la postérité y auraient perdues ! La marquise avait raison d'aimer la poste et les honnêtes postillons qui couraient pour son service, entre la Bretagne et la Provence ; elle avait raison de s'écrier : « Que c'est une belle invention que la poste [2] ! » En ce temps-là, les postillons qui s'échelonnaient entre la Bretagne et la Provence portaient, sans le savoir, deux ou trois chefs-d'œuvre par semaine ; et aujourd'hui encore, nombre de pages de ce goût circulent sous enveloppe d'un bout à l'autre de la France, le pays *épistolier*.

Et pourtant ce n'est point chose si aisée que d'écrire une lettre ; bien des gens, même parmi les habiles, n'y réussissent que médiocrement. Il faut y être né, un peu comme pour la poésie et pour l'éloquence ; les traités de littérature n'y sont guère plus utiles que les *Poétiques* ne sont utiles à créer un Homère. On n'apprend guère à écrire une lettre ; j'entends une vraie lettre, une lettre littéraire : car il n'est pas besoin d'être grand clerc, ni une marquise de Sévigné, pour rédiger une commande à un marchand de vin, ou pour accuser réception d'une bourriche d'huîtres ou de fraises.

1. Mélanges, 3e série, t. VI, p. 44.
2. 12 juillet 1671.

Une lettre est une conversation écrite entre personnes bien élevées : « Ce sont des conversations que nos lettres, disait Mme de Sévigné à sa fille ; je vous parle et vous me répondez [1]. » Il faut d'abord avoir quelque chose à se dire ; il faut surtout savoir le dire, au trot ou au vol de la plume. Il faut de l'esprit, beaucoup d'esprit ; il faut, plus encore, du cœur ; il faut du style ; et combien d'autres conditions et qualités ! le laisser-aller, l'abandon, le tact, la mesure, et même l'habitude. Puis, du goût, de l'à-propos, et ce naturel qui ressemble presque à la naïveté.

Point d'apprêts ni d'affectation ; c'est l'entretien familier, sautant d'un sujet à l'autre, du doux au grave, du plaisant au sévère, sans effort, comme au hasard, sans heurt quoique sans transition ; disant en cet alinéa la chute d'un empire (s'il y a lieu), et en cet autre, raisonnant de la chute des feuilles ou des roses : bref, une causerie alerte, animée, aimable, vibrante, toute simple, où l'on sait, comme dit gentiment Joubert, « mêler les petits mots avec les grands. » — D'où il suit que Voiture et Balzac, les maîtres *épistoliers* du temps de Richelieu, ne sauraient, malgré leur habileté grande, être donnés comme modèles accomplis. Voiture aiguise jusqu'au fin du fin ses madrigaux en prose ; Balzac arrondit, polit, pomponne et festonne ses phrases : c'est un Pline le Jeune raffiné. Tous deux sont de prodigieux artisans ; mais on sent qu'ils travaillent, qu'ils ahanent, qu'ils posent. On écrivait à Balzac, pour la gloire d'en obtenir une belle page ; et Balzac se mettait en frais, suait sang et eau, passait des heures et des jours à *improviser* la belle page ; Balzac et Voiture composaient des morceaux choisis.

Avant eux, saint François de Sales et Henry IV

1. 7 août 1675.

furent les vrais *épistoliers* français : ils visaient peu à façonner des chefs-d'œuvre ; et déjà, en écrivant comme on parle, quand on parle bien, ils avaient trouvé, sans le chercher, ce « style juste et court qui chemine et qui plaît [1]. » Ils sont primesautiers, personnels ; leur plume trotte, la bride sur le cou ; et c'est la vraie tradition du genre épistolaire. Une vraie lettre se couche sur le papier, sans brouillon ni ratures : « Vous savez, dit la marquise, que je n'ai qu'un trait de plume ; ainsi mes lettres sont fort négligées ; mais c'est mon style [2]. »

Mais c'est mon style ! Voilà l'épigraphe à placer en tête de tous les recueils épistolaires et *Correspondances* des grands écrivains de lettres ; nulle part ailleurs ils n'ont plus vivement accusé leur style, qui est l'homme même, ni plus naturellement parlé leur langue, précisément parce que leurs lettres sont des causeries. C'est évidemment le cas de Voltaire, mais c'est mieux le cas de L. Veuillot.

Si l'on veut retrouver L. Veuillot tout entier, tout lui-même, on doit le chercher dans sa *Correspondance.* Certes, on le retrouve assez facilement dans chacun de ses ouvrages ; surtout dans ses *Mélanges*, dans *Çà et là*, dans le *Parfum de Rome*, dans les *Historiettes et fantaisies.* Avec cette franchise de caractère et de parole qui le met hors de pair, L. Veuillot se traduit, ou, si l'on préfère, se trahit dans chacun de ses livres ; il marque son empreinte sur toutes les pages qu'il signe. Mais toutes ces pages il les a retouchées au moins en courant ; il en a corrigé les premières épreuves avec un soin d'artiste, avec une attention qui lui fatiguait les yeux et quelquefois l'âme ; car il avait cela de commun avec tous les écrivains de

1. Mme de Sévigné, 9 mars 1672.
2. 27 septembre 1671.

race, qu'à force de se relire, il se dégoûtait lui-même de son œuvre, ne l'estimant jamais arrivée au point de la perfection rêvée et voulue.

En aucun de ses écrits, même quand ils s'adressent au public, L. Veuillot ne déguise sa pensée : par la simple raison qu'il n'a pas à en rougir ; mais en parlant au public, soit dans le journal, soit dans la brochure, il ne dit pas tout. Quoi qu'on fasse, quand on imprime, on est *auteur*. Dans ses lettres, il parle, il raconte, il s'égaye, il pleure tout à l'aise. Lui-même il déclarait que, pour connaître tout son travail, il faudrait connaître à fond sa *Correspondance ;* et c'est aussi la remarque des deux annotateurs de cette *Correspondance*, M. Eugène Veuillot et M. Auguste Roussel, celui que L. Veuillot appelait familièrement son « Fidèle ». « Pour qu'on le connût tout entier, dit M. Eugène Veuillot, il ne restait qu'à ouvrir ses tiroirs ; » et aussi les tiroirs de ses correspondants [1]. C'est dans ses lettres qu'il s'est exprimé le plus complètement, avec le plus de vérité, de variété, de charme : on l'écoute, on le voit ; c'est lui ; c'est son accent, sa verve, sa prose ailée, bondissante, fleurie ou superbe, jamais banale, ses bons mots, son bon cœur, son bon rire, ses larges pensées ; son style enfin qu'il crée en se jouant, qu'il fait jaillir sous sa plume et qui est à lui, et qui est lui.

II.

Non point que L. Veuillot ait négligé les modèles épistolaires ; ses lettres elles-mêmes témoignent d'un commerce familier avec les maîtres, auxquels il revenait et d'où il ne rapportait qu'un goût assez modéré pour les contemporains ; témoin ce bout de phrase : « Je

1. T. I, Préface. Voir les avant-propos des tomes III et V.

lis les lettres du P. Lacordaire ; c'est commun et honnête (1). »

Il avait lu surtout Mme de Sévigné et Joseph de Maistre. C'est à lui que nous devons la publication des deux excellents volumes de J. de Maistre, parus en 1851, les *Lettres et opuscules*. Celui qui signait gaiement ses épîtres à sa sœur, « l'enfant du peuple, » était fait pour comprendre cet ancêtre intellectuel, ce frère aîné dans la foi et dans toutes les hautes pensées, ce « philosophe à demi prophète (2) », qui avait vu si clair et si avant dans les événements troublés de notre histoire. Quand M. de Goncourt définit L. Veuillot « l'aboyeur des idées du comte de Maistre », M. de Goncourt essaye une injure et aboutit à une grossièreté ; mais sa définition, toute malveillante, n'est pas toute fausse ; le noble comte et « l'enfant du peuple » étaient, par l'âme, d'égale lignée.

L. Veuillot s'était fait d'abord l'élève de la grande épistolière du grand siècle ; il avait étudié sa manière inimitable, et, à l'encontre des critiques superficiels de l'Université et de l'Académie, il voyait d'abord, en Mme de Sévigné, la chrétienne. Aussi comme il relève de la belle façon M. Edmond Leclerc, son ami, qui, en louant la marquise, avait tout juste négligé ce point :

Ah ! chien ! (révérence gardée) de n'avoir point vu la femme qui aimait tant Bourdaloue, qui se reprochait si ingénument, aux approches de Pâques, d'aimer trop sa fille...

Vous faites de Mme de Sévigné le portrait le plus frais, le plus élégant, le plus souriant, le plus pomponné ; mais elle avait un pli au front que je n'y retrouve pas ; mais entre chien et loup, sous ces grands arbres où elle aimait tant à rêver de sa fille, elle rêvait à quelque chose que vous ne dites pas.

1. T. II. 5 janvier 1863.

2. Sainte-Beuve, *Lundis*. T. IV, p. 168.

Sur quoi, il conjurait cet ami peu dévot de lire, à l'exemple de la marquise, les sermons de Bourdaloue, et même Nicole, bien que Nicole soit « sec comme une vieille peau (1) ».

En juin 1858, il s'en allait, à travers les combes vertes et sauvages, sous les sapins odorants du Morvan, visiter « Bourbilly, maison de sainte Jeanne de Chantal, berceau de la marquise (2). » Durant ses villégiatures chez M. le comte de Guitaut, à Époisses, dans la Côte-d'Or, une de ses meilleures joies était de relire les lettres de Mme de Sévigné, autographes ou imprimées, à deux pas de la chambre qu'avait occupée jadis la marquise : « J'ai des *Lettres* sur ma table ; je me chauffe à un bon feu de bois, et de ma fenêtre je vois des arbres verts et des pelouses (3). » La délicieuse matinée d'hiver !

A y regarder de près, on devine çà et là, dans sa *Correspondance*, certaines réminiscences de ses lectures : ainsi la jolie épître à l'évêque de Poitiers, où L. Veuillot annonce discrètement à Mgr Pie la nomination de Mgr Morlot au siège archiépiscopal de Paris, rappelle assez bien la fameuse lettre sur le mariage de Mademoiselle avec Lauzun.

Mme de Sévigné, sans songer le moins du monde aux honneurs de l'impression, n'ignorait point le succès de ses *rogatons* épistolaires ; L. Veuillot savait également combien ses plus minces billets avaient le don de toucher ou d'égayer ses correspondants. A deux ou trois reprises, on lui demanda de laisser imprimer quelques-unes de ses lettres ; il s'y refusa. Il ne croyait point qu'il convînt de publier les lettres d'un vivant ; car enfin, pour les livrer, comme il dit, à « cette grosse

1. T. I. Septembre 1841.
2. T. VI. Juin 1858.
3. T. I. 5 janvier 1854.

bête de tout le monde », il en faudrait biffer presque tout ce qui en fait le charme : « L'agrément des lettres intimes consiste dans les choses intimes. Oter cela, c'est ôter tout. Ces lettres, raclées comme il serait nécessaire, vous paraîtraient à vous-même très fades pour le moins. Un nez, ou un œil, ou une verrue de moins dans un visage, le changent beaucoup. » Et il terminait gaiement par cette observation funèbre : « Plus tard, avec une notice nécrologique, ce sera très intéressant [1]. » Du reste, pour adoucir son refus, il promettait de reculer un peu l'époque où l'on ferait cette notice nécrologique ; ne fût-ce que pour grossir le recueil épistolaire.

Grâce à Dieu, L. Veuillot a tenu cette promesse, et depuis, il a écrit encore pendant au moins dix ou douze ans : ce qui, suivant ses propres calculs, devait valoir pour ses correspondants quelque cinq ou six mille lettres de plus. Chaque jour, il lui tombait, des quatre vents du ciel, « des pluies de papier [2] » ; il ne se plaignait pas autrement de ces averses : répondre aux lettres, « draguer son portefeuille [3] », c'était une de ses chères besognes. Quelquefois il y réservait le dimanche [4], parce que c'était un travail plus reposant, mieux approprié au jour du Seigneur.

Ses villégiatures, ses vacances commençaient par une liquidation épistolaire colossale. Après une forte séance consacrée à ce travail aimé, il comptait avec satisfaction les réponses amoncelées sur sa table, un peu comme le moissonneur compte ses gerbes : « Ouf ! je viens de compter mes lettres. J'en ai écrit

1. T. III. Octobre 1864 ; à Mme de Pitray.
2. T. V. 6 août 1852.
3. T. V. 21 juillet 1856.
4. T. IV. Mai 1847.

une soixantaine, et peut-être plus... Quand j'aurai passé ici une quinzaine de jours, j'aurai expédié cent lettres environ. C'est beaucoup pour un homme qui s'amuse [1]. »

Même quand il ne s'amuse pas, la correspondance va son train ; dès 1852, il chiffrait en moyenne ses épîtres à six ou sept cents par an. A certaines périodes, il en envoie dix par jour, et même quinze ou vingt : « J'écris chaque semaine cent lettres au moins [2] ; » et pourtant, dit-il, « je ne réponds qu'à ceux qui parlent de m'élever des statues [3]. »

Quand il s'agit de sa sœur, ou de son frère, ou de ses plus intimes amis, il ne compte point : la plume court et ne s'arrête plus. Il écrit pour le seul plaisir d'écrire, pour « passer le temps [4] ». — « Cher frère, la présente est pour t'informer que je n'ai absolument rien à te dire ; » et cette phrase du début est suivie de quatre grandes pages [5]. Il écrit pour se donner la jouissance d'user un timbre-poste : « histoire de vous embrasser et de dépenser quatre sous [6]. » Il écrit pour se délasser après avoir « travaillé comme un blanc [7] » ; c'est sa manière de reprendre haleine, de se rafraîchir entre deux rudes corvées ; « comme un pauvre homme qui casse des cailloux au soleil, s'écarte pour aller boire un peu d'eau fraîche à la source qui coule dans le gazon, sous l'ombre des beaux arbres [8]. »

Enfin, par une attention ingénieuse qui est chez lui

1. T. V. 17 et 18 juillet 1856.
2. T. VI. Septembre 1856.
3. T. II. 24 août 1856.
4. T. II. 7 mars 1868.
5. T. I. Septembre 1841.
6. T. II. 22 décembre 1866.
7. T. III. 28 juin 1864.
8. T. III. Juin 1856.

un besoin du cœur, il écrit à sa sœur et à ses enfants, pour leur annoncer qu'il arrive en même temps que sa lettre, et que le « pauvre papa » les attend, les bras ouverts, au haut de l'escalier : « Montez bien vite en riant bien fort. Venez m'embrasser, venez rire sur mon cœur [1]. »

III.

Les artistes, même les plus habiles et les mieux exercés, ne font point œuvre d'art sans un instrument de choix. L'instrument matériel, ciseau, pinceau, crayon, entre pour sa bonne part dans le travail du génie : il fallait au Beato et à Raphaël, pour peindre leurs vierges, autre chose que la brosse d'un badigeonneur d'enseignes.

Fait digne de remarque : même pour l'écrivain, les conditions matérielles, même l'instrument matériel, ont leur importance : la méchante plume qui grince, le méchant papier qui boit, la mauvaise encre qui ne marque pas ou qui marque trop, agacent l'auteur un peu nerveux ; et parmi les gens de lettres, qui donc ne l'est pas ? Chez plusieurs, tout cela produit l'effet que Pascal n'ignorait point et dont il parle à bon escient, quand il dit que le bruit d'une girouette, ou d'une poulie, le simple bourdonnement d'une mouche, peuvent tenir en échec l'intelligence du plus fier penseur.

Ces obstacles de rien, qui gênent le travail de la pensée et le jeu de la fantaisie littéraire, L. Veuillot les a expérimentés ; il les a signalés trop souvent, avec trop d'insistance pour n'en pas tenir compte. Sans doute il exagère parfois à plaisir, en vue d'égayer ses correspondants, sa sœur, sa femme ; mais à côté de l'exagé-

1. T. II. 15 mai 1868.

ration voulue, il y a la réalité certaine et un cas de psychologie, très peu compliqué d'ailleurs, qu'il nous semble curieux de constater ; tous les lecteurs de sa *Correspondance* savent combien lui-même paraît y attacher d'importance.

Il me faut, disait L. Veuillot à sa sœur, le 2 juillet 1873, « une table à écrire, une chaise à écrire, un esprit à écrire. » La table solide et large, la « bonne grosse table en bon gros bois [1] », est chose bien désirable : « L'horreur d'écrire sur cette petite table branlante, dit-il une autre fois, me fait perdre jusqu'à mon talent et à ma facilité d'épistolier [2]. »

Mais ce qui est beaucoup plus indispensable que la table immobile, c'est la plume qui marche à souhait ; et pour L. Veuillot il n'y en a que d'une sorte : « la plume d'oie, si nécessaire à l'expression des sentiments humains [3]. » En voyage, l'une de ses grandes préoccupations, c'est de trouver des plumes d'oie ; il va même jusqu'à en faire arracher au dos des inconscients volatiles qui s'ébattent sous ses fenêtres : « J'ai fait arracher quelques plumes aux oiseaux de la ferme, pour ne pas me servir de la ferraille déposée en chevaux de frise autour d'un encrier qui couvre la bonne moitié du bureau [4]. »

Il ne peut ni ne veut écrire à ses amis avec un *engin* de fer ; cela paralyse les sentiments. A Nice, on lui offre une plume d'or ; ce métal, qui échauffe tant d'imaginations, refroidit la sienne. A Sainte-Radegonde de Poitiers, il trouve un porte-plume superbe, « emmanché d'un cep de vigne orné de branches et de fleurs », mais la plume est en fer : « Puisque cela ne m'empêche

1. T. III. 20 juillet 1861.
2. T. II. 14 septembre 1856.
3. T. III. 24 décembre 1872.
4. T. II. 21 octobre 1862.

point, écrit-il plaisamment, de vous dire combien je vous aime, cela prouve la force de ma passion [1]. »

Mme Claudius Lavergne lui envoya un jour une plume d'aigle, pour réaliser un vœu littéraire formulé dans *Çà et là*, à propos de Jean-Marie, le preneur d'aigles. L. Veuillot se servit de la plume d'aigle une fois, déclarant bien qu'une fois n'est pas coutume ; mais il tenait à remercier la donatrice avec cette plume royale :

J'ai eu la témérité de vouloir tailler la plume d'aigle, Madame. Elle ne se laisse pas faire facilement ! L'ayant pourtant taillée, je la prends pour vous écrire ; elle résiste, crache sur le papier, et s'emporte en effroyables zigzags avec un bruit de tonnerre.

Je vois que le bon DIEU n'a pas donné des plumes à l'aigle pour servir à mon métier. Quand j'aurai fini cette lettre, je mettrai la plume dans un coin, et elle restera pour toujours en jouissance de son oisiveté royale. Mais cette fois-ci, cependant, elle servira. Obéis, plume d'aigle, et fais la révérence à Mme Lavergne, qui m'a donné du verre de ses fourneaux, des œufs de sa poule, des plumes de ses aigles, et qui n'a oublié que de me donner du génie pour la remercier comme il est juste [2]....

Après quoi, le maître épistolier revenait à sa bonne arme, la plume d'oie, légère, commode, qui glisse doucement sur le papier, pleine d'un flot d'encre ; cent fois préférable aux ustensiles modernes perfectionnés, aux maudites machines de fer qui — c'est lui qui le déclare — lui font faire jusqu'à des fautes d'orthographe ; et un jour qu'il travaille avec une plume de fer : « Si je tenais, dit-il, celui qui a inventé cet horrible instrument, je le lui plongerais dans le cœur [3]. »

Toutes ses invectives, qui s'élèvent aux hauteurs de

1. T. III. 16 mai 1872.
2. T. I. Sans date, p. 408-409.
3. T. III. 25 juillet 1871.

l'apostrophe et de la prosopopée, ont sans doute pour but d'exhaler sa bile contre ces instruments qui l'agacent ; mais aussi de réjouir Mlle Élise Veuillot, à laquelle son frère confie ces menus ennuis et ses peccadilles d'impatience. Il en prend occasion de répéter à sa sœur quelle joie ce sera pour lui de revenir à la maison, rue du Bac, ou rue de Varennes, à son bureau qui ne branle point, à ses bonnes plumes bien taillées, surtout à la compagnie de sa sœur, « très sœur et plus que sœur », laquelle bien souvent devient son secrétaire. Souvent en effet, le soir, elle écrivait sous la dictée de son frère. Louis Veuillot, depuis l'âge de vingt-cinq à trente ans, souffrit des yeux, et le travail de la veillée lui était très douloureux, ou même impossible ; mais la correspondance ne chômait pas pour si peu. La main et les yeux de cette sœur qui avait dévoué toute sa vie au vaillant soldat de l'Église, étaient à sa disposition ; et alors, dit-il lui-même, il faisait ses lettres, les pieds sur les chenets, la tabatière à la main, en tournant le dos à la lampe [1].

Combien de fois aussi, et avec quelles heureuses saillies d'esprit, L. Veuillot se plaint des malencontreux encriers qu'il trouve par le monde ! Chez ses amis, les doctes Bénédictins de Solesmes, l'encrier posé sur sa table a la forme d'un soulier : « Quand l'encre est dedans, il ressemble tout à fait à un soulier verni. » Quels beaux éclats de rire sur cette étrange écritoire ! — comme aussi sur une autre, plus étrange, en forme de cœur percé, où il lui fallut puiser, à Erqui, en Bretagne [2]. Autant de meubles ridicules, dignes tout au plus de figurer, avec « le grattoir, la bouteille de sandaraque et la patte de lapin [3] », sur le bureau de

1. T. VI. 13 novembre 1856.
2. T. III. 9 avril 1857.
3. T. III. 11 septembre 1866.

l'écrivain public, qui, à raison de dix sous la page, moule, en ronde ou en anglaise, des missives de manuel, bien orthographiées.

Tout autres étaient les ambitions de L. Veuillot. Il les formulait dans un des quatre-vingt-quinze billets charmants adressés à son « autre sœur », Mme de Pitray: « On a un bon encrier de faïence ou de verre, une bonne plume, un bon papier ; on trempe la bonne plume dans le bon encrier ; on la laisse courir sur le bon papier [1], » et les chefs-d'œuvre épistolaires éclosent, pourvu qu'on ait quelque génie, un esprit à écrire et des amis.

IV.

Rien de tout cela ne manquait à L. Veuillot. Aussi, de toutes ses étapes de voyage ou de villégiature, comme de Paris, ce « pays des articles de fond [2] », les lettres s'envolaient dans toutes les directions, emportant de partout comme une empreinte particulière, en rapport avec le lieu d'où elles prenaient l'essor.

On faisait quelquefois observer à L. Veuillot qu'il oubliait (rarement du reste) de dater ses lettres ; mais il suffit d'en parcourir un ou deux alinéas : on a bien vite deviné le lieu de leur origine. Je ne sais si aucun auteur épistolaire a jamais su, comme L. Veuillot, marquer ses moindres billets d'une date et d'une couleur locales. Lisez dix lignes de n'importe quelle lettre, sans regarder les indications de l'en-tête ; et vous aurez reconnu, ici, le champ de bataille de Paris, là, les champs de bataille autour d'Alger ; vous aurez senti l'atmosphère sainte et vivifiante de Rome, ou la paix

1. T. III. 11 septembre 1866.
2. T. III. 23 décembre 1859.

monastique de Solesmes. Telles pages reflètent la magnificence fleurie du château d'Époisses ; telles autres, la grâce et la fraîcheur des manoirs normands des Nouettes ou de Livet, du manoir berrichon de Bernay, du manoir breton de Porte-d'Ohain ; les épîtres écrites dans les villes d'eau, Royat ou Plombières, ont un caractère spécial, comme celles qui arrivent des grèves du Pouliguen, ou de la solitude active et priante de la Tour, chez les Petites-Sœurs des Pauvres.

Presque toutes ses plus belles lettres portent en tête un de ces douze noms que nous venons de rappeler. Les plus *fleuries* sont datées d'Époisses, « immense château situé dans un immense bouquet de tilleuls, de roses, d'orangers, de lis, placé lui-même dans un incomparable champ de blé (1). » Il semble à l'heureux auteur que son papier prend comme un parfum de terroir et que ses phrases s'épanouissent au contact de cette riche nature ; il écrit d'Époisses à Mgr de Salinis : « Sentez-vous l'odeur des tilleuls, des lis, des buis et des foins (2) ? »

Dans ses lettres de Solesmes, on entend avec lui chanter les oiseaux et les moines ; on habite avec lui « un tableau gothique », dont le cadre est « tantôt un cloître, tantôt une église, tantôt un jardin (3). » Celles qui viennent des plages de Bretagne ou de Normandie en gardent comme un murmure des vagues qui « font *phlovun* » ; dans celles datées de Rome, on sent un frémissement de joie et de triomphe ; le champion de l'Église est chez lui, quand il est à l'ombre du Vatican, de Saint-Pierre, du Colisée et de la Prison Mamertine. La prison, dit-il quelque part, c'est, pour nous autres

1. T. VII. 11 juillet 1860.
2. T. VII. 18 juillet 1860.
3. T. IV. 26 septembre 1843.

chrétiens, notre air natal : et il le fait bien voir, au ton où il monte, lorsqu'il écrit en prison ; car il eut cet honneur, pour avoir défendu la liberté catholique, d'aller en 1844, pendant un mois, à la Conciergerie, « voir comment les punaises du gouvernement s'arrangent de la peau des chrétiens [1]. »

Parmi ses lettres les plus profondément empreintes de couleur locale, il faut mettre en premier lieu celles d'Algérie, fort nombreuses et toutes fort intéressantes. En 1841, L. Veuillot, alors sous-chef au ministère de l'Intérieur, eut la bonne fortune d'accompagner le général Bugeaud et de pouvoir étudier de très près notre nouvelle conquête d'Afrique. De là, il écrivit à son frère des relations volumineuses qui, après retouches, sont devenues le beau livre des *Français en Algérie ;* mais d'autres lettres de cette même époque figurent çà et là dans la *Correspondance.* Les teintes orientales y sont vives et éclatantes, et les imitations du style arabe, fort gaies ; surtout quand elles s'adressent à M. Edmond Leclerc, secrétaire de M. Duchâtel, ministre de l'Intérieur, « Ed ben L., coffret parfumé du visir et fleur des lettrés du *Grenellistan.* »

Toutes celles que reproduit le tome VII sont, à ce point de vue, d'un pittoresque achevé. Mais si chaque pays, et pour ainsi dire chaque paysage, prête une nuance variée, spéciale aux différentes catégories des lettres de L. Veuillot, ce qui en fait la variété la plus merveilleuse, c'est le nombre et la diversité des correspondants.

Les six premiers volumes portent comme titre général : *Lettres à son frère, Lettres à sa sœur* ; mais tous (excepté le second, qui est uniquement composé de 221 lettres à Mlle Élise Veuillot) renferment un

1. T. I. 31 mai 1844.

contingent respectable d'épîtres ou de billets adressés à une foule de personnages. On pourrait, avec un peu de bonne volonté, ranger les correspondants en quatre ou cinq classes :

1° La famille, femme, frère, sœur, enfants, neveux et nièces (on n'a publié qu'une seule lettre de L. Veuillot à son père et à sa mère) ;

2° Le monde ecclésiastique ; d'abord les grands évêques d'il y a vingt ou trente ans : Mgr Pie, Mgr Parisis, Mgr Gerbet, Mgr de Salinis, Mgr Berteaud, Mgr Freppel ;... puis Dom Guéranger, l'abbé Delor, l'abbé Morisseau et *tutti quanti* ;

3° Les compagnons d'armes, rédacteurs ordinaires de l'*Univers*, comme MM. du Lac, Léon Aubineau, Barrier, l'abbé Bernier ;....

4° Les hôtes et les autres amis intimes : MM. le comte de la Tour, le comte de Guitaut, Th. Foisset, le comte d'Esgrigny, de Saint-Bonnet, de Blanche-Raffin, de Calvimont, Edmond Leclerc, Émile Lafon, Adolphe Segrétain, MM^mes^ la comtesse de Ségur, la vicomtesse de Pitray, la comtesse de Montsaulnin, Félicie Testas, de Cuverville ;...

5° La légion des correspondants de circonstance, parmi lesquels se rencontrent les noms les plus disparates ; des curés et des gens de lettres, Mgr le comte de Chambord et le photographe Nadar, des Bénédictins, des Jésuites, M. de Villemessant, M. le comte de Mun et M. Rivalland, instituteur primaire d'une commune de Vendée, avec lequel L. Veuillot était en relations suivies.

Dans cette variété de destinataires, quelle variété de ton et d'allure ! Tout en restant lui, l'épistolier change de langage avec chacun de ses correspondants, et même avec chacun de ses amis. Ses amis, rien qu'à l'écouter, on les devine et on les aime ; on soupçonne, ou mieux,

on entrevoit leur caractère, leurs goûts, leurs vues, leur façon d'agir et de dire.

Avec les évêques, L. Veuillot est respectueusement filial ; mais là même, les nuances s'accentuent ; à l'évêque de Poitiers, il parle comme au docteur ; à Mgr Parisis, comme au père, au conseiller de toutes les heures, au compagnon de toutes les luttes ; avec l'aimable Mgr de Salinis, le respect ne gêne point la plus cordiale familiarité. Ainsi en est-il, toutes distances gardées, à l'endroit des prêtres qui, d'un bout à l'autre de la France, l'appuient de leurs encouragements et de leur vaillance dans la foi. Il disait un jour, presque au début de sa carrière militante : « Les curés sont éperdus de joie lorsqu'ils me voient ; je suis fait pour les divertir ; ils me le rendent bien. Je ne suis jamais si content qu'avec ces âmes franches, rudes, dévouées [1]. »

Toute la correspondance qui s'adresse aux prêtres, aux religieux, est bien l'écho de ces sentiments ; avec eux, il se sent à l'aise ; il est cet homme d'église, ce *sacristain*, comme l'appelaient ses adversaires, qui croyaient évidemment le chagriner ou l'humilier sous le poids d'une épithète si écrasante. Ils ignoraient quel plaisir vrai et senti ils lui procuraient, et de quel bon rire il acceptait ces qualifications ; tout comme lorsqu'il apprend à Royat que de braves servantes, « sachant qu'il revient souvent de Rome, le croient cardinal. » Un garçon baigneur du même lieu disait au docteur Imbert, en lui parlant du grand journaliste : « Il paraît que c'est un monsieur crânement comme il faut, celui-là ! On dit qu'il est l'ami du maître des curés [2]. » L. Veuillot n'eut rien de plus pressé

1. T. I. Janvier 1843.
2. T. III. 16 septembre 1868.

que de communiquer à sa sœur cette appréciation pittoresque ; mais il était l'ami des curés comme de leur maître, le Pape : ses lettres n'en font pas mystère, et lui, il s'en fait gloire partout.

Quand il s'agit de ses proches, de ses collaborateurs, de ses intimes, on peut à coup sûr répéter de L. Veuillot le mot enthousiaste de Mme de Sévigné : Pour ceux-là « mes pensées, mon encre, tout vole [1] ». Mais, comme toujours, cette *conversation écrite* prend, si j'ose dire, le diapason des âmes ; ici, plus grave ; là, plus tendre ; ailleurs, plus simple ; parfois, toute familière ; éblouissante dans les lettres à Mme de Pitray ; étourdissante de saillies et d'enjouement, par exemple avec M. Émile Lafon et avec M. Segrétain, qui avait vraiment « plus d'esprit dans son petit doigt que le Sénat dans toutes ses têtes » ; intarissable d'affection avec sa femme ; de confiance, de reconnaissance, de verve, avec sa sœur Elise et avec son frère ; doucement et profondément émue avec ses filles ; montant, quand il convient, au ton de l'éloquence ; puis descendant à la portée des plus petits lecteurs ou lectrices. On admire, avec raison, les billets de J. de Maistre à sa fille Constance ; mais la lettre de la *Poupée*, adressée à Mlles Agnès et Luce Veuillot [2] ; celle de l'*Écriture* et de l'*Orthographe*, à M. Pierre et Mlle Marguerite Veuillot [3] ; surtout la lettre de l'*Oiseau du bon Dieu*, à Mlle Marguerite, « bonne petite fille de sept ans, un peu légère [4], » sont des chefs-d'œuvre de grâce et de poésie, qu'on peut mettre hardiment à côté de tous les chefs-d'œuvre semblables, ou même un peu plus haut. Comme les mignardises séniles d'un V. Hugo parlant

1. 25 février 1689.
2. T. I. 9 février 1861.
3. T. I. 18 juillet 1866.
4. T. I. 31 juillet 1868.

à ses petits enfants, à Jeanne et à Georges, dans l'*Art d'être grand-père*, paraissent fades et fausses, au prix de ces lignes exquises, dictées par un cœur de chrétien, écrites par un homme de goût, qui ne dit jamais trop !

Qu'il suffise de rappeler ici, d'un mot, les lettres pieusement sublimes de ce père très aimant, très généreux, mais très affligé, à sa fille, devenue Sœur Marie-Luce, qu'il appelle « mon ancien petit *Lulu* mignon, toujours chéri, mon ancienne fille Luce toujours aimée, ma noble fiancée de JÉSUS, très respectée, et bientôt mon illustre et vénérée Dame de la Visitation Sainte-Marie » ; lettres admirables, comme celles que L. Veuillot écrivit auprès du lit de mort de sa femme et de ses chères petites filles, et qui toutes ne peuvent se lire qu'à travers les larmes. Nous n'avons point de conseil à donner sur ce point ; mais il nous semble qu'un recueil, composé uniquement de ces lettres incomparables, pourrait servir de livre de consolation aux chrétiens qui souffrent et qui pleurent, frappés de ces mêmes « grâces terribles ». Qu'il serait doux à lire en face d'un crucifix ! L. Veuillot, s'entretenant du mystère de la douleur avec son amie, Mme de Montsaulnin, lui disait : « Les yeux qui n'ont pas pleuré ne voient rien [1]. » Sur combien d'âmes la lecture que nous indiquons verserait des flots de lumière, en montrant à leurs regards troublés le ciel qui ne passe point et DIEU qui ne meurt pas !

V.

Si L. Veuillot nous fait connaître ses correspondants, par la seule façon de leur écrire, en accommo-

1. T. VI. 14 août 1853.

dant son style à leur caractère, à leur humeur, c'est lui surtout qui se laisse voir dans ces volumes entassés, au courant de la plume ; ou plutôt dans ces milliers de pages *conversées*, sans aucune préoccupation de la postérité : « Si j'écrivais pour la postérité, dit-il joyeusement au beau milieu d'une lettre à sa sœur, je mettrais ici une sentence (1). »

Grâce à Dieu, il se moquait de la postérité, non moins que de la gloire qui lui attirait des curieux et des importuns pendant ses voyages, et qui lui inspirait des exclamations comme celle-ci : « O gloire ! ô vieille bête (2) ! » Il n'avait d'autre prétention que d'intéresser, de distraire, de consoler, de divertir ceux qu'il aimait, de leur conter ce qui se passait autour de lui ou en lui. Car enfin, sa *Correspondance* est bien sa maison de verre, — où du reste il ne perd point à être vu. Ceux mêmes qui, après l'avoir vu et lu en entier, n'auraient pas pour lui plus que de la sympathie, seraient à plaindre.

A l'aide des sept volumes qui nous occupent, on composerait aisément une biographie en une demi-douzaine de chapitres assez fournis, qui s'intituleraient : *l'Homme*, *le Chrétien*, *le Lutteur*, *l'Écrivain*, *le Critique*, *l'Historien ;* et d'autres encore.

Ces chapitres, nous ne les ferons point, laissant cette tâche agréable et glorieuse au biographe de L. Veuillot ; mais nous ne saurions résister au plaisir de glaner, au travers des sept volumes, certains détails qui donneront une idée des richesses de toute sorte, accumulées ou éparses dans les 1.750 lettres que nous possédons déjà.

Commençons par l'homme privé. La *Correspondance* de L. Veuillot n'est point une autobiographie pédante,

1. T. II. Rome, 1860.
2. T. III. 19 septembre 1868.

à la façon des *Mémoires d'Outre-tombe* et de presque tous les *Mémoires*, où le Moi s'étale avec l'outrecuidance, les roueries et la naïveté de l'orgueil qui se raconte. L. Veuillot parle de lui sans jamais se rendre à charge. Tout est dit : habitudes, goûts, caprices, travaux, souffrances et joies, aventures de la vie quotidienne, anecdotes de voyage ou de vacances ; mais le narrateur épistolier ne lasse point. Certes, ce n'est pas au sujet de L. Veuillot qu'on parlera jamais de ce *style triste*, particulier au jansénisme. Il a le style gai. Même quand il se plaint (et cela arrive pas mal souvent), la bonne humeur se fait jour, ou même éclate entre les lignes.

Lorsqu'il signe *Grognasse premier* ou *M. Maltoujours de Malpartout*, il sourit encore et déride ses lecteurs ; néanmoins il avoue ainsi un de ses côtés faibles ; il aimait à se plaindre, en famille, aux personnes qu'il chérissait comme lui-même, à sa sœur, à ses filles ; à ces « trois femmes qui savent le latin », et qui oublient de mettre un cuir à repasser les rasoirs dans sa malle de voyage ! Voilà le ton des plaintes ; elles ne sont pas bien amères et se terminent toujours par une effusion de tendresse.

Sa malle ! c'était son cauchemar ; aussi en laissait-il toujours le soin à ces trois femmes qui savaient le latin : « Faire des malles !... disait-il un jour, moi, je tremble d'en faire en Purgatoire ; et ce sera bien dur (1) ! »

Il eût mieux aimé, selon une expression de la même lettre, tuer tous les philistins (et DIEU sait s'il en tuait !) que d'avoir à construire cet édifice délicat de linge et d'ustensiles indispensables, mais indisciplinables.

Que de plaisanteries et d'anecdotes charmantes sur

1. T. I. 31 juillet 1874.

sa toilette ! sur le « beau raglan » qu'il s'est payé, en attendant que sa sœur lui en fournisse le prix (c'est elle qui était *caissière* de son frère) ; sur sa couverture de voyage qui perd ses poils, et que, dans les compartiments du chemin de fer, les couvertures voisines « regardent avec dédain » ; sur ses faux-cols *sénateur* et *pacha ;* sur ses bretelles qui cassent : « Les vieilles bretelles d'Eugène, après m'avoir servi deux ans et huit mois, viennent de se rompre définitivement. J'ai retiré les boucles, et je fais resservir mes vieilles bretelles. J'espère (ma sœur) que tu m'en donneras des neuves l'an prochain (1). »

Les amateurs de menus faits sauront que, pour se rappeler une commission, L. Veuillot (il était bon priseur) mettait un papier dans sa tabatière : qu'il n'aimait guère la photographie, le *Nadar*, et pas du tout la crinoline ; qu'il interdisait à ses filles cette mode bizarre de la robe arrondie et bouffante, qui transformait les « asperges » en « potirons » :

> La crinoline, en potiron
> A pu transformer cette asperge (2) !

Ils sauront que les rossignols de Paris l'agaçaient, parce qu'à Paris les rossignols ne savent pas leur chanson ; est-ce que Paris est un bois à rossignols ?... Ils sauront que ses deux récréations favorites étaient : un jeu de cartes, peu compliqué, nommé par lui « son *grabuge* », qu'il jouait le soir avec ses filles ; puis le jeu de boules, la grande *passion* du terrible rédacteur de l'*Univers* et de ses collègues. Mais, avouons-le avec lui, la chance n'était pas souvent du côté du rédacteur en chef ; ou, s'il triomphait, c'était presque toujours sans

1. T. II. 24 août 1856.
2. *Satires.* Le Château ridicule.

gloire, contre un seul rival de la force de son grave ami le théologien M. du Lac; ou bien, c'était par hasard, au fond de l'Italie, dans un couvent de Carmes déchaussés, où le succès passa un jour son espérance : après quoi, il confesse qu'il « fit le modeste, ce qui est le comble de la vanité [1]. »

En 1854, un prêtre breton, M. l'abbé Urvoy, professeur au petit séminaire de Tréguier, lui envoya un assortiment de boules choisies parmi les meilleures, dans ce pays classique des boules ; écoutons le remerciement du joueur reconnaisant, mais à qui la chance ne sourit guère :

... J'ai été lâche, et j'ai fait ma partie de deux ou trois douzaines tous les jours, comme si je n'avais pas d'autre souci et que je n'eusse à craindre aucune humiliation. Hélas ! ces belles boules font l'admiration de tout le monde ; elles ne font pas ma gloire : elles sont battues, Monsieur l'abbé, battues, toutes boules bretonnes qu'elles sont, absolument comme l'étaient auparavant mes boules françaises. Ces boules qui, lancées par vous, iraient si bien au but, n'y arrivent que rarement, sont poussées, sont chassées, et ne savent pas pousser et chasser les autres. Si elles pouvaient parler, elles demanderaient à retourner en Bretagne...

(T. IV. 16 novembre 1854.)

Heureusement, L. Veuillot, battu par ses amis, — battu et content, — s'en allait ensuite prendre sa revanche, avec une nouvelle vigueur, contre ses véritables adversaires, libres penseurs, universitaires, ennemis de DIEU, de l'Église et du bon sens.

On a aussi vite fait de découvrir les autres *passions* du redoutable polémiste ; dans ses premières années surtout, il *bouquinait*, presque avec fureur. C'est, du reste, pour un promeneur intelligent qui flâne sur les

1. T. II. 12 avril 1853.

quais, une tentation bien naturelle, souvent fructueuse, que de feuilleter les livres hétéroclites, et d'explorer ces boîtes qui s'étalent du pont de la Concorde au pont Notre-Dame, — « un kilomètre et demi de littérature », suivant l'expression d'Hipp. Rigault. Il est si peu malaisé, parfois si agréable, d'y perdre vingt ou trente sous. L. Veuillot les perdait, s'y amusait, s'y fatiguait, s'en repentait à demi, et recommençait de plus belle.

Tu ne peux pas t'imaginer, dit-il à son frère, avec quelle frénésie je bouquine, et dans combien d'excès cela me fait donner. J'y passe des heures, au vent, au soleil, les mains gourdes : rien n'y fait. Je reste là devant les cases, planté sur mes quilles, des bouquins dans mes poches, des bouquins sous le bras droit, des bouquins sous le bras gauche, des bouquins dans les mains, et quels bouquins ! les plus laids, les plus sordides, les plus écornés. Si je voulais m'en défaire, il faudrait payer des gants à l'homme qui les enlèverait. J'en achète que j'ai déjà vendus et revendus.

Il y en a que je prends pour le nom de l'imprimeur, d'autres pour leur format, d'autres pour leur papier, d'autres pour leur saleté. Enfin, ma digestion est faite, ma bourse est vide : je rentre à la maison avec des charges de ces horreurs que je ne sais où fourrer, et qui sont à la hauteur de trois pieds au beau milieu de ma chambre. Je contemple ce spectacle avec honte, je jure de ne plus bouquiner, et je recommence le lendemain.

(T. I. 6 avril 1842.)

Quant à ses goûts culinaires, L. Veuillot ne s'en cache point dans sa *Correspondance ;* certains raffinés, posant pour les gens du bel air, lui ont même reproché d'avoir affiché ces goûts avec un peu de complaisance. Les mêmes raffinés trouveront fort bien que Mme de Sévigné, parce que c'est Mme de Sévigné, ait avoué son penchant pour le chocolat, son faible pour le *lait cafeté* ou *café lacté;* mais alors, est-ce que L. Veuillot

n'aura pas le droit d'écrire, à propos de son café au lait : « Petit café, mais quel lait ! Il en reste une couche de plusieurs kilomètres sur la cuiller [1] » ?

Encore une fois, les lettres de L. Veuillot ne sont pas une causerie avec la postérité ; assez souvent même ce sont des billets d'invitation à dîner en famille : et ce n'est pas précisément le cas de planer dans l'azur ou dans les nuages de la métaphysique. Mieux vaut dire un mot du menu qu'on espère et de la bouteille de bourgogne, envoyée par un philosophe authentique et aimable, M. de Saint-Bonnet ; autant vaut émettre, avec L. Veuillot, des axiomes peu compromettants comme celui-ci : « Il faut cueillir les fleurs quand elles sont grasses, et les oies quand elles sont épanouies [2]. »

L. Veuillot ne s'entretient de ces minces détails qu'avec ses plus familiers correspondants ; et quelle avalanche d'esprit il fait passer sur les menus ; de quelle bonne humeur il assaisonne le service, et relève même les huîtres ! M. Segrétain lui annonce un envoi de ces précieux mollusques : « Eh bien, soit ! répond L. Veuillot, toujours des huîtres ! Il me semble que j'avale un libre penseur ; j'en veux toujours.

» Pas de Hollande, pas même de Belgique (Ostende est en Belgique !) ; mais de France. Honneur aux huîtres de ma patrie [3] ! »

Au surplus, la façon de dire ces choses n'est-elle pas la meilleure sauce du monde ? et à ce métier-là, n'est pas Vatel qui veut. La plupart du temps, les chefs-d'œuvre épistolaires ne contiennent qu'une poignée de très petits faits arrangés avec esprit, présentés avec grâce, à-propos et bonhomie. Ainsi en est-il de presque toutes les lettres ravissantes de L. Veuillot à Mme de

1. T. II. 11 septembre 1856.
2. T. V. 10 décembre 1855.
3. T. VI. Sans date, 1858.

Pitray, puis de celles à sa sœur Élise, qu'il tient au courant de tous les incidents capables de l'intéresser. Il lui raconte, par exemple que, chez les moines de Solesmes il cire lui-même ses souliers, comme un moine : « Si tu voyais mes souliers, comme ils sont reluisants ! Ceux du petit Fantrans (vos beaux yeux vont pleurer), qui le firent adorer dans l'île déserte, n'étaient que des lanternes à côté de ces soleils. C'est moi qui fais cela [1]. »

C'est lui aussi qui se sert de barbier à lui-même ; et, à certains jours, il sent que des pensées de superbe lui poussent dans l'âme, au moment où le rasoir se promène sur sa figure : « Quand je me fais la barbe, je me dis : Quel homme je rase [2] ! »

Une autre fois, il déclare à sa sœur qu'il s'ennuie abominablement et qu'il s'est fait peser, pour alléger le poids de l'ennui : « Je me suis fait peser ; cent soixante-dix-sept livres, avec mon parapluie ! mais ça ne dure qu'un instant, et la soirée est encore plus pesante [3]. »

Ainsi de tous les événements de sa vie. Il annonce, entre autres choses, à Madame de Pitray, le mariage de sa cuisinière, celle qui était si habile aux haricots de mouton : « Mariée ! Je fais papa à la cérémonie ; et si quelque peintre a besoin d'une figure d'Agamemnon mettant Iphigénie à la broche, il n'a qu'à venir et à me regarder [4]. »

Mais, *paulo majora.*

1. T. II. 15 avril 1865.
2. T. II. Paris, 1856.
3. T. II. 8 septembre 1867.
4. T. III. 17 janvier 1867.

VI.

Les *Lettres* de L. Veuillot nous montrent surtout en lui l'homme de foi, le chrétien magnanime comme un chevalier des vieux âges, simple et dévot comme un enfant. La foi pénètre toute sa vie ; elle éclate dans toutes ses actions ; il mêle sans effort les pensées du ciel aux préoccupations, aux œuvres, aux joies, aux peines de chaque jour : le récit de ses confessions, de ses communions, de ses pèlerinages, de ses chapelets, entre tout naturellement dans le récit de ses labeurs ou de ses vacances.

Pendant ses vacances, aux bords de la Manche, il se confesse « avec un pêle-mêle de matelots et de matelottes (1) » ; en Algérie, dans une pauvre église improvisée, il se confesse au pied de l'autel, devant tout le monde, au vénérable archevêque d'Alger : cela dure trois secondes ; à Paris, il se confesse au P. Milleriot, le « confesseur des gredins (2). »

Partout, il était lui-même : chrétien sans peur et sans reproche, chrétien sincère, pratique, priant. A plusieurs reprises, dans sa correspondance d'Algérie, il raconte comment, sous la tente, en compagnie d'un Turc, d'un huguenot, de deux renégats français et d'un juif, il priait, non seulement sans respect humain, mais avec un légitime orgueil. Seuls, le Turc et lui avaient ce courage : « le musulman se prosternait, je me mettais à genoux ; il récitait des versets du Koran, je disais le *Pater* et l'*Ave*, et surtout le *Credo*, avec une effusion de cœur sans égale ; et jamais ma foi n'a été plus vive (3) ; » — sauf peut-être le jour où, assis-

1. T. II. 24 août 1849.
2. T. II. 15 juin 1866.
3. T. VII. 14 juin 1841.

tant à la messe de Pie IX, en sa chapelle privée, il reçut, lui tout seul, le corps de JÉSUS-CHRIST « de la main de saint Pierre [1]. »

L. Veuillot était heureux d'être catholique, et il en était fier ; sachant bien qu'en vérité, « nous ne sommes pas peu de chose, nous autres chrétiens [2]. » En 1869, après une visite à M. Thiers, et une longue conversation où le futur président de la troisième République avait étalé toutes ses connaissances politiques, sociales, historiques, en laissant voir sa merveilleuse ignorance des vérités chrétiennes, L. Veuillot déclarait franchement qu'un bout de catéchisme valait beaucoup mieux et beaucoup plus que toute cette science aveugle et bavarde : « Ah ! ma sœur, quelle supériorité de savoir seulement un peu de JÉSUS-CHRIST [3] ! »

Toute la *Correspondance* de L. Veuillot est pleine de ces sentiments qui débordent de son cœur. Parfois même, au beau milieu des détails les plus indifférents, arrive le détail *chrétien*. Ainsi, lorsqu'il décrit le parc de Bonlez, en Brabant, parc superbe où « il y a des fleurs partout, des rossignols partout, et dans lequel tout a une rage de fleurir et de chanter », il ajoute cette remarque très personnelle : Le parc « a la longueur de six bonnes dizaines de chapelet pas bredouillées [4]. » Les arpenteurs et les promeneurs ont d'ordinaire une autre façon de compter.

En 1854, il annonce à son frère qu'il vient d'achever sa brochure sur les *Droits du Seigneur ;* aussitôt après avoir écrit FIN au bas du dernier feuillet, il n'a eu rien de plus pressé que d'aller offrir un cierge à Notre-

1. T. II. Avril 1853.
2. T. III. 18 mai 1860.
3. T. III. Août 1869.
4. T. II. 1863.

Dame des Victoires, « un beau cierge de vingt sous [1]. » Que de traits charmants de cette piété naïve, tendre, vraie, toute spontanée, il y aurait à prendre dans les sept volumes qui en sont émaillés ! Bornons-nous à deux ou trois. Au château d'Époisses, L. Veuillot récite son chapelet — pas bredouillé — sur les terrasses, un matin de mai, en écoutant les rossignols qui gazouillent dans les lilas ; puis, des terrasses il passe à l'église, où l'on célébrait l'office des morts : « Le vieux Viteaux (il devient très vieux), courbé comme un fossoyeur, chantait le *Dies iræ*. Le rossignol, dans un arbre tout proche, continuait ses gazouillades éclatantes ; » et ce duo de l'oiseau et du vieillard lui fait monter les larmes aux yeux [2].

D'ailleurs, le simple chant des psaumes lui mettait les larmes aux yeux, « sous les lunettes. » A Saint-Laurent-sur-Sèvre, en Vendée, il assiste à une cérémonie de vêture et de profession présidée par Mgr Freppel ; et, dit-il, « j'ai pleuré à perdre le reste de mes pauvres yeux [3]. »

Il pleure pendant la procession du Saint-Sacrement à Plombières, en contemplant, à genoux « dans la bonne poussière du Bon Dieu », la touchante antithèse que voici :

Deux personnages m'ont particulièrement attendri : un caporal des pompiers, âgé de plus de quatre-vingts ans ; un tambour des enfants, âgé de moins de six ans. Le caporal tenait son sabre d'une main tremblante et marquait le pas d'un pied tremblant. Le tambour tambourinait comme un petit enragé, accompagnant toujours. Ces simplicités autour du Bon Dieu me donnent des envies de pleurer [4].

1. T. IV. 16 juillet 1854.
2. T. II. 21 décembre 1851.
3. T. III. 30 septembre 1872.
4. T. II. 11 juin 1866.

Que de larmes encore dans la chapelle des Petites Sœurs des Pauvres, aux environs de la Noël 1852, lorsqu'il eut la joie de communier avec les cent vingt vieillards pensionnaires de la maison, « toutes les misères, toutes les infirmités, toutes les laideurs du monde... ! Le Bon DIEU s'est donné à tout cela et à moi aussi [1]. »

Les larmes coulèrent à flots, le 17 mai 1860, dans la chapelle des Oiseaux, qui fut pour L. Veuillot le sanctuaire des grâces, des souvenirs et des émotions ; ce jour-là, sa fille Agnès faisait sa première Communion. Et quelle admirable et délicieuse lettre ce père chrétien, tout ému encore, écrivait le lendemain ! Il faudrait la citer d'un bout à l'autre ; dans ce genre, je ne sais rien de plus beau [2].

Une autre scène, profondément touchante, aussi douce que sublime, où le vaillant lutteur, après tant d'épreuves et de combats pour l'Église, trouva sa plus haute récompense dans ce monde, mais où les pleurs débordèrent avec la joie, c'est la scène de l'audience que le grand Pontife Pie IX accorda, en janvier 1859, à L. Veuillot et à sa sœur Élise : « Il (le Pape) s'appuyait sur moi, et nous avions tous trois les yeux humides [3]. » Combien de douleurs furent oubliées en cet instant inoubliable ! Ce fut peut-être le meilleur jour de cet homme à la foi si énergique, au courage si indomptable, au cœur si délicat et si aimant.

Ce qui l'attendrissait et le consolait vivement encore, c'était, après les victoires de l'Église, la nouvelle d'une conversion parmi ses intimes. Il en faisait, dit-il, « des cabrioles [4]. » Ce soldat avait une âme d'apôtre. De

1. T. VI. 21 décembre 1851.
2. T. III. 18 mai 1860.
3. T. VI. 25 janvier 1859.
4. T. IV. 2 octobre 1849.

quel bonheur il fut comme envahi, en apprenant tout d'un coup, en Algérie, que son frère s'était décidé à se confesser, au matin du Vendredi Saint, en 1841 ! Quel alleluia retentit à travers ces pages triomphantes, publiées par M. Eugène Veuillot dans le septième volume : « Nous voilà tous les quatre chrétiens, ne faisant plus véritablement qu'un devant DIEU, qu'un cœur pour l'aimer, qu'une voix pour le bénir (1) ! »

Avec son frère, ce sont ses camarades de jeunesse qui prennent à leur tour le chemin du ciel ; nouveaux hymnes de reconnaissance : « Peu de mes anciens amis sont en dehors de l'Église ; les uns m'ont appelé, j'en ai appelé d'autres (2). » Il les appelait en effet de toute la force de sa tendresse chrétienne ; même les inconnus, comme ce *Stéphen* que la lecture de *Rome et Lorette* avait attiré à DIEU (3). Le rédacteur de l'*Univers* fut ravi d'entendre un jour, à Bordeaux, un colonel de gendarmerie lui expliquer « comment il s'y prenait pour faire confesser ses gendarmes (4). » Mais il avait, lui aussi, ses industries ; et ce n'était pas sans fierté qu'il amenait au confessionnal, dans la chapelle des Oiseaux, ses convertis, ou, comme il les nomme, ses « prisonniers pour JÉSUS-CHRIST (5). » Quand il n'y a pas encore d'espoir prochain de les amener aux pieds du prêtre, le zélé convertisseur travaille à semer de bonnes pensées au fond des âmes qu'il rencontre sur sa route ; ainsi, dans le charmant billet du *Ballon*, il apprend à son ami Nadar à faire un acte de contrition rapide et efficace, à « jeter l'ancre en haut », pour le cas où son véhicule aérien serait en train de des-

1. T. VII. 26 avril, p. 45.
2. T. I. 18 novembre 1856.
3. T. I, p. 189.
4. T. II. 13 août 1858.
5. T. III. 18 mai 1860.

cendre trop vite de la région des nuages : « Criez vers *Celui qui est.* C'est lui qui sauve, même lorsqu'il laisse tomber. Dans un seul cri, il y a la foi, le repentir, l'amour. Il entend et il est père ([1]). »

VII.

Donner de bons conseils, c'est donner une belle aumône. Mais un chrétien généreux ne s'en contente pas ; il y a une autre aumône qui souvent coûte davantage, ne se bornant point à un effort des lèvres ou de la plume. L. Veuillot ne l'ignorait pas ; et dans une de ses lettres il formule cet axiome tant de fois vérifié que, si les chrétiens riches sont souvent tentés de libéralité, les chrétiens pauvres sont très souvent prodigues. Il le fut ; ne voulant pas, dit-il, « faire le cancre comme un millionnaire ([2]). » Au plus fort des mêlées politiques ou religieuses, il quête et il donne. Là, il s'agit d'un calice qu'on doit offrir à l'abbé Combalot, condamné pour la justice en cour d'assises de la Seine ; ailleurs, d'une crosse d'honneur destinée au vieil évêque de Fribourg en Brisgau, persécuté par le gouvernement grand-ducal ; une autre fois, d'un ostensoir pour un pauvre village de l'Indre ; plusieurs fois, de quelque église à rebâtir, en faveur de laquelle L. Veuillot prie sa sœur, sa caissière, de débourser « entre dix centimes et dix mille francs ([3]). » Il laisse tomber beaucoup plus de dix centimes, et plus de dix mille francs, dans les mains de cette même sœur qui organise le *Denier de Saint-Pierre* ([4]). Et certes ce n'était pas toujours de son

1. T. I. 22 septembre 1864.
2. T. III. 13 septembre 1872.
3. T. II. 26 juin 1866.
4. T. II. 15 mai 1862.

superflu qu'il distribuait si libéralement autour de lui, ou même hors de France ; témoin ce bout de billet écrit au temps du Sunderbund : « Pour donner quelque chose aux Suisses, j'ai été obligé de rattraper un vieux pantalon et un vieil habit qui penchaient déjà vers la Conférence de Saint-Vincent de Paul et que je porterai tout l'hiver (1). »

Au moment où le parti des catholiques libéraux déclare une guerre acharnée à l'*Univers*, et remue ciel et terre pour détruire le journal ou pour le déshonorer, le rédacteur en chef s'occupe activement de trouver et de donner un âne aux Petites Sœurs des Pauvres de la rue Saint-Jacques. Il cherchait, écrivait, s'informait avec une ingénieuse sollicitude, en quête d'un « bel âne breton ou normand, plutôt normand » ; et il allait jusqu'à visiter le futur palais du baudet, misérable et humide écurie où, dit-il, « je crois qu'il me serait plus facile, si je l'habitais, de faire de la mousse que des vers (2). »

Tandis que la France catholique saluait par des fêtes enthousiastes la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, L. Veuillot envoyait aux petits enfants pauvres de l'asile dirigé par son amie Mme Testas, de quoi faire toilette en cette occasion unique : « Vous leur direz que c'est la proclamation de l'Immaculée Conception qui fait pleuvoir des bas et des sabots Voilà la vérité, et je vous prie que personne n'en sache davantage (3). » L. Veuillot n'avait pas, comme les millionnaires de la juiverie, de la littérature ou du *Figaro*, l'habitude d'annoncer ses générosités au genre humain par les cent une voix de la presse. L'aumône chrétienne est prodigue, mais elle est discrète.

1. T. I. 18 décembre 1847.
2. T. II. 1856, p. 64.
3. T. V. 17 février 1855.

Les *Odeurs de Paris* eurent presque le succès d'un mauvais livre : 25000 francs! écrit l'auteur à Mlle Veuillot, « est-ce possible ? Cache, cache, cache-moi beaucoup de ces ordures-là dans le sein de Lazare (1). » Un autre jour, il se plaint en riant à sa sœur que les napoléons jaunes s'échappent malgré lui de son porte-monnaie, au profit de je ne sais quelle bonne œuvre : « Tu m'as donné des pièces de dix francs qui sautent de ma bourse comme des puces, et qui ne rentrent jamais (2) ! »

Combien il en laissa courir de la sorte, et combien de ces ordures-là il cacha sans bruit dans le sein de Lazare, DIEU l'a vu, DIEU le sait ; et grâce à DIEU, les amis de L. Veuillot le devinent en feuilletant ses *Lettres*. Ils y découvrent des noms qui ne figurent dans aucune édition de Vapereau ni de Larousse, mais qui ont plus de chance de passer chez la postérité qu'un bon nombre d'hommes politiques chamarrés de décorations, et que plusieurs gendelettres couronnés par l'Académie. Signalons les Cantevelle, les Ollivier, les Gendron, les Marcoussi,... et un Alexandre, qui ne semble pas avoir tenu de bien près, ni même de bien loin, au conquérant de Macédoine (3).

Marcoussi était un mendiant du Pouliguen, « aux trois quarts aveugle et presque tout à fait sourd. » Quant à sa toilette, la voici dans sa simplicité moins que primitive, mais décrite de main de maître :

Il a un paletot boutonné par une ficelle autour du corps, et, sous ce paletot, un pantalon qui laisse trop voir sa peau boucanée. Cela l'enveloppe comme ces cloisons dont on enferme les murs à démolir. De vieux sabots aux pieds, sur la tête un chapeau qui

1. T. II. 19 décembre 1866.
2. T. III. 2 septembre 1872.
3. Voir t. II, p. 243.

n'est vraiment pas fait pour aller dans le monde, car il paraît impossible de l'ôter sans qu'il en tombe quelques morceaux. La chemise et les bas sont supprimés totalement depuis des années. Pour un costume d'été, cela passe encore, mais pour l'hiver c'est aussi léger que peu décent...

Et il est si malheureux et si en guenilles que, cette année, il a bien fait ses Pâques, mais *pas tout à fait*, parce qu'il n'ose, dans le costume qu'il a. Tu me vois venir, ma sœur ? Je suis venu. J'ai demandé à Marcoussi si ça lui ferait plaisir d'avoir une chemise. — Pour sûr. — Et un chapeau ? — Ça me rendrait service. — Et un paletot ? — Dame ! ! ! — Et une culotte ? — Il s'illumina.

Alors, j'ajoute une cravate, et je t'offre Marcoussi requinqué, qui ne voit plus ce qui pourrait l'empêcher de faire ses Pâques...

Ta lettre, que je reçois à l'instant, m'apprend que tu n'as plus rien. Bravo ! Alors, prends ma grosse veste à longs poils, ou ma couverture de pieds *idem*, et mets l'un ou l'autre ou l'un et l'autre à la poste. C'est Marcoussi qui fera bien là-dedans ! Et je lui donnerai une tabatière que l'on m'a donnée à Solesmes, avec une demi-livre de tabac pour son hiver.

Quelques jours après, le ballot arrive ; et voilà Marcoussi habillé en monsieur comme il faut : « Le pauvre homme en est devenu tout bête ; je crains qu'il ne se marie. Je ne sais pas s'il pourra porter la veste. Je croyais en avoir une autre moins neuve, moins lourde et moins magnifique ; mais faute de pire, celle-ci fera l'affaire ; et l'on peut bien une fois se risquer à donner à JÉSUS-CHRIST ce que l'on a de plus beau. JÉSUS-CHRIST, Marcoussi !... Et pourtant, c'est vrai [1]. »

Dans son majestueux sermon sur l'*Éminente dignite des pauvres*, Bossuet est plus solennel ; mais avec toute sa pompe, Bossuet ne dit pas autre chose ; il ne fait que développer cette même antithèse éclairée par la foi : JÉSUS-CHRIST, Marcoussi ! — Notons en passant que L. Veuillot habillait aussi les pauvres gens de la

1. T. III. Septembre 1872.

littérature qui oubliaient de fournir leur garde-robe. Un jour où Raymond Brucker, animé d'un excès de zèle par deux carafes d'un grog puissant, vient d'appeler son ami L. Veuillot *imbécile*, *crétin* et lâche, L. Veuillot n'a rien de plus pressé que de glisser dans la main de Brucker « de quoi s'acheter des culottes[1]. »

VIII.

Chrétien sincère, apôtre généreux, L. Veuillot, tel que ses *Lettres* nous le montrent, fut aussi un chrétien désintéressé, indépendant à l'égard de la fortune et des pouvoirs qui s'attachent des serviteurs avec des liens d'argent. Un homme qui donnait de si bon cœur à JÉSUS-CHRIST, caché sous les haillons de la misère, voyait les choses de trop haut et dans une lumière trop vive, pour se laisser éblouir par les promesses, les décorations, les billets de banque, ces *ordures-là*.

Ses adversaires, pour l'écraser, lui jetèrent plus d'une fois la grosse épithète de « mercenaire » ; tout comme ils la jetèrent aux soldats français de Pie IX, qui sacrifiaient au Pape, non seulement leurs revenus, mais leur jeunesse et leur sang. Dans les deux cas, l'épithète était une injure gratuite et un mensonge. Jamais le rédacteur en chef de l'*Univers* ne s'est laissé acheter, ni lui, ni son journal : « J'aime mieux, disait-il à M. Foisset, un journal catholique mort, que vendu[2]. » Vingt ans après, l'*Univers* fut condamné à mourir ; mais le grand écrivain ne mit jamais sa liberté ni son génie aux gages de personne : « L'indépendance, avouait-il joyeusement à son frère, me va comme une culotte de daim. J'aime mieux travailler douze heures

1. T. II. 20 juillet 1857.
2. T. VII. 3 mai 1842.

par jour pour rien, et pour m'empêcher de n'être rien, que de donner six heures par semaine à une fonction plantureuse, zébrée de liserés d'argent et émaillée de croix d'honneur [1]. »

Cette profession de foi très simple, L. Veuillot ne cessa de la répéter ; non point à la façon d'un Béranger qui faisait chanter par toute la France : *Non, mes amis, non, je ne veux rien être !* mais dans le tête-à-tête de la conversation et de la correspondance. A l'époque où V. Hugo, « exilé volontaire », dégorgeait en strophes honteuses sa bile ou sa bave contre L. Veuillot, et gagnait de bons écus en accusant l'intrépide journaliste de battre monnaie, de mettre sa « feuille poissarde au service de JÉSUS-CHRIST », L. Veuillot répondait à un ami qui protestait contre de telles vilenies :

Grâce à DIEU, mon drapeau n'a point à rougir de moi. Je l'ai servi avec zèle, avec constance, avec désintéressement ; je n'ai jamais demandé ni accepté aucune récompense.

Je n'ai voulu être ni fonctionnaire ni député, et je n'ai pas plus sollicité les petits que les grands ; je n'ai jamais franchi les portes de l'Élysée ni des Tuileries ; je n'ai frappé ni à la porte de la réputation, ni à la porte de la fortune.

On dit que je suis riche et que l'Église me fait des pensions. Je ne demande à l'Église que les sacrements pendant ma vie, et, après ma mort, les prières qu'elle accorde à tous les chrétiens [2].

Y a-t-il beaucoup d'hommes célèbres de notre siècle qui oseraient, la main sur la conscience, tenir un pareil langage ? Y en a-t-il deux ?

L. Veuillot ne franchit qu'une fois les portes des Tuileries ; et contrairement à ce qui se passe en semblable rencontre, il dit la vérité sans déguisement et sans fâcher le maître, lui parlant « en homme qui

1. T. VII. 20 avril 1841.
2. T. VII. 12 décembre 1853.

l'aime et ne craint que DIEU [1] » ; il ne rapporta ni un liard dans la poche, ni un ruban à la boutonnière. Et il en plaisantait de la meilleure grâce, comme sans le moindre regret ; le costume de sa profession d'homme de lettres était « un habit râpé, et la seule décoration qui soit bien convenable sur cet habit-là : des trous au coude [2]. »

Plusieurs, parmi les meilleurs et les plus dévoués, ne dédaignent pas les distinctions que le Pape lui-même ne refuse point aux serviteurs de l'Église ; L. Veuillot les brigua pour d'autres, jamais pour lui : « J'ai peu de goût pour les décorations, même pour celles de Rome... Une médaille, un crucifix, n'importe quoi donné par le Saint-Père aurait autant et plus de prix à mes yeux que tous les rubans et tous les colliers du monde [3]. » S'il avait eu le goût des devises, il aurait pu s'approprier celle d'un ancien défenseur de la papauté : *Plus d'honneur que d'honneurs ;* mais les devises sont parfois une enseigne de la vanité, et tous les colliers sentent la servitude. A son avis, la plus noble distinction du soldat, ce sont les balafres et les cicatrices : et il fut soldat.

Chrétien désintéressé, il fut chrétien courageux ; un lutteur, un batailleur, un preux. Ce fut un des très rares hommes de caractère de notre temps ; il resta debout et droit, quand presque tous, même les beaux diseurs et les bretteurs, courbaient si aisément la tête et l'échine ; quand il fallut combattre, il combattit : « Je ne veux pas, disait-il à M. du Lac, un de ses véritables frères d'armes, je ne veux pas jouer le rôle de ces braves gens qui ferment leur fenêtre quand ils

1. T. VI. 15 février 1858.
2. T. III. 17 avril 1860.
3. T. V. 6 août 1850.

voient qu'on égorge quelqu'un dans la rue ([1]). »

Il était né pour la lutte. Il a lui-même raconté, dans une page vivante et glorieuse, comment, en 1793, sa grand'mère, marchant à la tête des femmes de son village, avait défendu le crucifix de l'église, une hache à la main. Sa bonne hache d'armes, à lui, c'était sa plume, et il en joua comme on sait. Plus d'un, qui font aujourd'hui les fiers, en portent encore de rudes entailles aux épaules et combien de nos *bravi*, de ces « bêtes d'encre », auraient le bon goût et la prudence de se taire, s'ils voyaient reparaître à l'horizon la silhouette de ce bon chevalier de DIEU !

Vers la fin de la guerre d'Italie, le 9 juillet 1859, Louis Veuillot écrivant à son frère, du bureau de rédaction de l'*Univers*, datait son épître « du champ de bataille » : il avait raison. C'est de là qu'il parait les coups et en distribuait lui-même de terribles ; de là, qu'il faisait *faccia feroce al nemico ;* de là, que, suivant son langage pittoresque, il criait : *Vah !* comme le cheval de Job ([2]).

C'était pour lui un besoin de sonner l'alarme, de crier sus à l'ennemi ; parce que c'était son devoir ; disons mieux, sa mission. Il l'avouait en plaisantant, dans une épître à la comtesse de Ségur, fille du héros de Moscou, Rostopchine : « J'ai besoin de donner quelques coups de trompette. Quand je suis resté un instant sans dire que le *Siècle* est bête, il me manque quelque chose ([3]). »

Dans une lettre superbe, qui respire la poudre, et qui est le plus fier programme tracé aux hommes de foi et de cœur, armés d'une bonne plume pour une bonne cause, Louis Veuillot compare le journaliste catholique

1. T. IV. 29 octobre 1847.
2. T. III. 21 août 1871.
3. T. VI. 30 septembre 1857.

aux croisés contemporains de saint Louis : « Il me semble que le journaliste catholique est le dernier reste de la chevalerie ; il ne quitte pas les armes ; » il s'en sert loyalement, hardiment, victorieusement ; le soir venu, sans peur et sans reproche, couvert de la cuirasse marquée de la croix, « on dort fort tranquille, sous les plus fortes averses d'encre empoisonnée ; elle ne tue pas et elle ne noircit pas [1]. »

Il ne comprenait pas qu'un catholique pût se résoudre à tout subir en gémissant, les mains jointes ou les bras ballants, sans aucune envie de dégainer. A son avis, croire et combattre sont des verbes synonymes. Il le déclarait avec toute la franchise de son admiration et de son amitié, à M. le comte Albert de Mun ; lui souhaitant d'être autre chose qu'un Cicéron catholique : encourageant l'orateur, « capitaine de dragons », à jouer du sabre, à donner, en guise de point final à ses nobles phrases, de nobles estafilades : « Dégainez, sabrez, empoignez ! » Et pour appuyer le bon conseil d'un mâle exemple, il lui citait le fait et le discours bien français d'un preux du temps jadis : « Un bon gendarme, ami de Joinville, voyant que les Sarrasins, profitant du dimanche, insultaient le camp chrétien, dit à Joinville : « Mon ami, fonçons un peu sur cette *chiennaille* [2]. »

C'était bien son caractère à lui-même ; il fonçait sans scrupule sur la chiennaille voltairienne, boulevardière, politique, libre-penseuse, littéraire, qui insultait le camp du CHRIST, avec mauvaise foi, souvent dans une mauvaise prose. Il courait sus hardiment à ces mécréants, pour venger l'Évangile, l'Église, la morale ; et il traduisait bien sa pensée, quand il écrivait cette

1. T. I. 13 septembre 1871.
2. T. I. 15 février 1876.

phrase, vaillante comme la réplique d'un martyr aux tyrans des premiers siècles : « En fait de doctrine, je combattrais mon frère, et j'aimerais mon meurtrier (1). »

A ses débuts, en 1842, il définissait pour son prudent ami, M. Foisset, les devoirs des catholiques de France, dans ce programme de deux lignes, que les catholiques de France feraient encore sagement de méditer et de remplir : « Je crois que nous ne devons pas consentir à être tolérés ; je crois qu'il faut qu'on nous persécute ou qu'on nous craigne (2). »

IX.

Les lecteurs des œuvres polémiques de Louis Veuillot, qui ont admiré dans l'*Univers*, ou dans les *Mélanges*, ces coups de massue, d'épée ou d'épingle, si généreusement distribués aux ennemis de l'Église, mais qui n'auraient pas feuilleté la *Correspondance*, ne connaîtraient que l'envers de cette âme forte et aimante ; ils ne sauraient pas combien ce loyal soldat du droit et de la vérité souffrait d'avoir toujours à ferrailler, à blesser, à pourfendre. Et cependant, L. Veuillot en faisait l'aveu à son ami, M. de la Tour, bien capable de l'entendre : « Au fond je n'aime être mal avec personne, et cette vie de guerre que je mène est beaucoup plus un effort de ma foi que de mon cœur (3). »

Ce n'est point là une déclaration en l'air, isolée, ou échappée dans un bon moment ; il y revient, il y insiste. Ses adversaires libéraux du *Correspondant*,

1. T. VI. 13 octobre 1858.
2. T. VII. 3 mai 1842.
3. T. IV. 2 décembre 1853.

Ozanam en tête, prétendaient appartenir à l'école de l'amour, reléguant L. Veuillot dans celle de la haine (1); cette division n'était pas exacte. L. Veuillot, comme son frère l'affirme en toute justice, ne haïssait personne (2) ; et le grand polémiste lui-même s'en porte garant : « Je ne suis pas inquiet sur la charité... Je n'ai pas manqué d'amour... J'ai aimé ceux que j'ai battus (3). » Il le proclame énergiquement dans la réponse admirable — une des plus importantes lettres des sept volumes — adressée à Mgr de Langalerie, évêque de Belley, qui avait émis des doutes sur les vrais sentiments de L. Veuillot :

On dit volontiers que la haine perce dans tout ce que j'écris. Je ne l'ai jamais cru parce que je n'ai jamais senti la haine dans mon cœur. Si j'y trouvais ce mauvais sentiment, je renoncerais aussitôt à des combats que je ne livrerais plus en chrétien.

Il me serait très facile de vivre en bonne harmonie avec tous les incrédules : je n'aurais qu'à leur faire des compliments ; à dire, contre ma conscience, qu'ils ont du talent et qu'ils sont dans la bonne foi. Ils me rendraient des civilités et ils attaqueraient l'Église avec un redoublement d'insolence (4).

D'autres évêques (en petit nombre) s'y trompèrent ; et ce malentendu devint pour L. Veuillot une des plus vives douleurs qu'il ait jamais ressenties : « Je reçois des coups que n'ont pas reçus les plus audacieux ennemis de l'Église. Il y a des mandements contre moi ; il n'y en a pas contre Eugène Sue, contre Proudhon, contre Michelet, contre tant d'autres (5). »

Il lui arriva, non sans cause, de mépriser les gende-

1. T. VII. Novembre 1855.
2. T. I. Avant-propos, p. IV.
3. T. I. Avril 1872.
4. T. VII. 26 février 1858.
5. T. VII. 9 octobre 1852.

lettres ses adversaires ; il ne haït jamais, il pardonna souvent. Il pardonna au pamphlétaire Jacquot, dit de Mirecourt, qui avait publié contre lui, dans le *Moniteur du Loiret*, les calomnies les plus lâches ; souhaitant au pauvre Jacquot des remords et le repentir : « Il faut prier DIEU pour qu'il réfléchisse quand il mourra de faim [1]. » Jacquot, mourant de faim, réfléchit ; il vint même frapper à la porte de L. Veuillot, qui le reçut les bras ouverts.

En butte aux plus violentes attaques de Mgr Dupanloup, qui se croyait « envoyé de DIEU pour détruire l'*Univers* [2] », L. Veuillot retenait la main hardie de l'abbé Combalot, et le conjurait de supprimer une brochure vigoureuse contre les actes et la personne de l'évêque d'Orléans [3]. Il aima toujours Montalembert, qui avait dévoué les plus belles années de sa vie et son éloquence puissante à la cause de l'Église. L. Veuillot ne pouvait se résoudre à l'idée d'une rupture définitive et douloureuse ; il conte à sa sœur que, *vingt fois*, en dormant, il rêva « une réconciliation parfaite » avec cet *ancien* ami toujours cher [4]. En 1852, il écrivait à ses correspondants les plus sûrs, pour soutenir et faire soutenir la candidature de Montalembert, et quand il apprit l'échec du grand orateur, il se désola de ce « désastre » ; c'est ainsi qu'il se vengeait [5]. Il se désola surtout lorsque, pendant une maladie de Montalembert, il aperçut, de ses fenêtres de la rue du Bac, un groupe de médecins réunis en consultation sur la terrasse de l'illustre malade : « J'ai vu trois hommes qui consultaient, sur la terrasse de Montalembert, et le troi-

1. T. I. 8 mars 1856.
2. T. I. 3 août 1852.
3. T. VII. 9 septembre 1851.
4. T. II. 15 juin 1866.
5. T. II. 1852.

sième avait l'air d'un aide. Ils sont ensuite entrés dans la chambre, d'un air très sérieux. J'en ai conclu qu'une opération allait être faite, et j'ai eu le cœur terriblement serré. J'ai prié du fond de mon âme (1). » Voilà l'homme que ses contradicteurs accusaient de haine et de vengeances implacables.

Même à l'égard de tel ou tel personnage pour lequel il n'éprouvait aucune sympathie, L. Veuillot savait être juste ; ainsi à l'égard de M. de Falloux : « J'ai lu, dans le *Correspondant*, les *Dix ans d'agriculture* de Falloux, et je trouve que c'est charmant. Il a plus d'esprit que tous les autres (2). »

Non, ses adversaires, même ses adversaires catholiques, — les seuls dont les attaques le blessaient au vif, — ces « bons chrétiens qui cherchaient à se couper le jarret pour faire avancer les affaires du bon DIEU (3)», n'ont pas su comprendre quels trésors de générosité DIEU avait mis dans ce cœur quand il y avait mis la foi. Si les survivants de ces luttes douloureusement stériles lui gardaient encore quelques rancunes, nous les inviterions à chercher les vrais sentiments de L. Veuillot dans ces volumes qui rendent si fidèlement le son de cette grande âme ; ils verraient comment il a pu, sans présomption , s'appliquer, en la modifiant, la parole sublime de Marie-Antoinette et dire : « J'ai tout prévu, tout goûté et tout accepté (4). »

Au surplus, cet homme, un peu trop méconnu et si

1. T. II. Juillet 1866. — De tous les adversaires de L. Veuillot, y en eut-il un seul qui égalât Montalembert par les qualités du cœur ? Je ne sais. Le cœur de Montalembert se réveilla au moment où L. Veuillot fut frappé dans ses plus chères affections. A la mort de sa femme, Montalembert lui écrivit deux lettres *fraternelles*, dont il fut profondément touché. (Voir t. V. 29 novembre 1852.)

2. T. II. 5 janvier 1863.

3. T. VII. 28 avril 1846.

4. T. V. 27 septembre 1856.

redouté, rencontra à chaque étape de sa vie des amitiés chaleureuses, fortes, enthousiastes, qui le dédommageaient de bien des peines : « Vous êtes, écrivait-il gaiement à Mme de Pitray, la compensation de cinq ou six Falloux. On dit que la grue mange les serpents ; pas du tout, c'est la colombe [1]. »

Souffrir, accepter pour DIEU les angoisses qui broient le cœur et soumettent la foi aux plus poignantes épreuves, c'est tout l'héroïsme chrétien. L. Veuillot eut cet héroïsme ; il souffrit cruellement, et il bénit DIEU dans les étreintes de la douleur : « La mort nous tue ; mais DIEU l'a vaincue : et elle aussi mourra, et nous vivrons [2]. » Quand la mort frappait autour de lui, à coups redoublés, il se faisait, disait-il, de ces tombes entassées sur son chemin, comme des échelons pour monter plus haut vers la lumière et la vie : « Nous croyons, nous aimons, nous espérons ; à travers nos larmes, nous voyons que la mort n'est qu'un des mensonges de ce monde [3]. » Il écrivait ces lignes auprès du lit de mort de ses enfants ; comme époux et comme père, il fut éprouvé presque au-delà des forces humaines ; jamais en lui le chrétien ne se montra plus grand.

Ses lettres écrites près du cercueil de sa bien-aimée Mathilde et de ses filles Marie, Gertrude, Madeleine, sont des hymnes de confiance, de reconnaissance, d'amour pour le vrai Père qui est aux cieux : « Je pleure, mais j'aime ; je souffre, mais je crois ; je ne suis pas écrasé, je suis à genoux [4]. » Il chérissait avec passion, mais pour DIEU, ceux que DIEU lui avait donnés ; il pleurait de joie lorsqu'il voyait sa fille aînée, à peine

1. T. III. 21 juin 1857.
2. T. IV. 30 novembre 1853.
3. T. VII. 9 juillet 1855.
4. T. V. 18 juillet 1855.

âgée de dix-sept mois, saluer la croix en bégayant le nom de JÉSUS (1). Quand la mort lui reprit sa chère femme, il pleura, en se frappant la poitrine : « DIEU a récompensé une sainte qui avait gagné sa couronne, et puni un pécheur (2) ; » puis, dans un élan de foi triomphante, il s'écrie : « Tournons-nous vers le ciel ; puisque c'est là que vont tous nos trésors (3). »

Pour consoler ses amis, en soulageant son propre cœur, il raconte ces départs vers le ciel, dans tous les détails que sa foi a saisis ; la mort de sa femme qui ne s'est pas permis une larme, pas une plainte ; la mort de ses filles, souriantes, pieuses, généreuses dans leur sacrifice ; même cette pauvre petite Madeleine qui n'avait pas trois ans.

> Madeleine, qui n'avait pas trois ans, est morte comme ses sœurs, en faisant un acte de piété. Voulant voir si elle avait encore la connaissance, je lui présentai un petit crucifix qui avait reçu les derniers baisers de sa mère. Elle tendit ses petits bras affaiblis, prit le crucifix, le porta à ses lèvres, sourit en regardant les cieux et rendit doucement le dernier soupir.
>
> J'avais achevé ce jour-là une neuvaine, durant laquelle je l'avais offerte à DIEU pour être Sœur des Pauvres, si elle devait vivre. Le lendemain, les Sœurs des Pauvres vinrent douze à son convoi. Elles entouraient le cercueil, et les passants croyaient que c'était une Petite Sœur.
>
> J'ai fait rouvrir le tombeau de sa mère, et je l'ai déposée à la place que j'avais réservée pour moi.
>
> C'était tout ce que je possédais de terre en ce monde (4).

Dans quelle autre *Correspondance* trouve-t-on des pages de ce caractère ? Les pages de ce caractère abondent dans cette *Correspondance*, dont le premier

1. T. VI. 21 octobre 1847.
2. T. V. 25 novembre 1852.
3. T. V. 29 juin 1853.
4. T. V. 8 août 1855.

mérite est de ne ressembler presque jamais à aucune autre.

X.

Néanmoins, dans les *Lettres* de L. Veuillot, on peut signaler certains points de contact avec ses plus fameux rivaux épistolaires : il est historien comme M[me] de Sévigné ; critique comme Voltaire ; penseur et philosophe comme J. de Maistre. Il est tout cela à sa manière ; il pose son cachet très personnel sur les récits et anecdotes historiques, sur les jugements littéraires, sur les principes, qui tombent de sa plume sans secousse ni recherche, et, pour me servir d'un mot de J. de Maistre, selon les simples lois de la pesanteur.

Avec les sept volumes que nous possédons et ceux qui viendront, il ne serait pas malaisé de composer une histoire politique, religieuse, littéraire, philosophique, de 1840 à 1875. Dans ses *Mélanges*, L. Veuillot raconte souvent les mêmes faits, il parle des mêmes personnages, des mêmes entreprises, des mêmes œuvres que dans ses *Lettres*, mais d'une autre façon ; les *Mélanges* sont plutôt l'histoire extérieure ; les *Lettres*, l'histoire intime : tout ce qu'on ne dit pas au public, tout ce qu'on dit entre gens de bon ton, dans le laisser-aller de la causerie familière.

C'est un grand charme, remarque fort justement M. A. Roussel, que de voir, au courant de ces causeries abondantes, « défiler, esquissées comme en passant, mais d'un dessin qui demeure, tant de figures qui ont leur place dans l'histoire des luttes catholiques de ce temps [1]. » Tous les événements de quelque importance y sont consignés, jugés, avec les menus faits

1. T. III. Avant-propos, p. IX.

de l'existence journalière. L. Veuillot vivait, marchait, parlait avec son siècle ; il était mêlé à tout, et rien ne lui était étranger de ce qui touchait à son pays, la France, à la patrie de sa foi, l'Église.

Choisissons pour modèle un de ces événements qui remuent toute une société ; par exemple, la mort tragique du fils aîné de Louis-Philippe. Avec les catholiques prévoyants, le rédacteur de l'*Univers* redoutait le règne de ce prince ; mais comme Français et comme chrétien, il pleura, lui-même l'assure, de vraies larmes sur cette tombe où DIEU précipita tout d'un coup tant d'espérances :

> Le pauvre homme est mort sans pouvoir parler. La reine était là. Je n'ai pu, quand je l'ai appris, me retenir de pleurer.
> La main de DIEU est bien visible dans cette tragique aventure : une mouche, en piquant les deux plus vieux chevaux des écuries royales, a mis fin à cette dynastie si péniblement élevée et si vaillamment maintenue contre tant de haines furieuses. Il n'y avait aucun danger ; le prince n'est pas tombé de son siège ; la voiture était basse et facile ; les chevaux se sont arrêtés aussitôt ; c'était à la porte de Neuilly, tous les secours étaient sous la main : tout a été inutile. Adorons et tremblons [1].

D'un mot, d'un trait de plume, L. Veuillot juge presque tous ses contemporains, et ses jugements seront presque toujours ceux de la postérité. Avec ce sens, ce flair merveilleux de la foi qui ne le quittait pas, il saisissait au vif le vrai des hommes et des choses. En parlant de M. Guizot, il écrit à l'abbé Combalot, le 1er décembre 1857 : « M. Guizot,... c'est une moitié d'honnête homme au service d'une moitié de sectaire. Je souhaite qu'il en soit moins coupable, mais il en est plus dangereux [2]. » A-t-on jamais vu et dit plus juste ?

1. T. VII. 14 juillet 1842.
2. T. VII.

Souvent la critique est plus rapide encore ; il définit les gens en trois ou quatre mots : « Le pauvre petit Thiers... » ; ou en moins d'une demi-phrase, comme lorsqu'il parlait du ministre Fortoul avec le pape Pie IX. Le Pape lui demanda : « Ce Fortoul ne vaut rien ? — Rien du tout, Très Saint Père [1]. »

Même avant que le déplorable Hyacinthe Loyson jetât le froc aux orties, L. Veuillot écrivait à sa sœur : « Il y a longtemps que nous nous doutons que ce Carme a envie de manger du gigot et des pois au lard [2]. » Par contre, il s'aperçut sans peine, dès le premier jour, que Mgr Freppel, quoique « ancien professeur de Sorbonne », serait un des plus admirables évêques de France. « Véritablement, je trouve bien des hommes et un fameux homme en cet homme-là. Il est la preuve que le Bon DIEU fait bien les évêques qui veulent bien être faits [3]. » Il avait aussi deviné la grande âme et le grand rôle de Pie IX, pour lequel, sous la conduite duquel, avec l'approbation duquel, il eut la gloire de guerroyer trente ans. « Ce grand et saint Pontife, si mal compris, si mal secondé... Nous disions, quand nous apprîmes son élection : Si c'est un saint, il verra de terribles jours. Et c'est un saint [4]. »

Par haine de la révolution, qui triomphait avec la seconde République, L. Veuillot avait un peu trop bien auguré de Napoléon III ; son espoir dura peu ; ses *Lettres* le prouvent. A partir de 1856 ou 1857, il n'avait plus guère d'illusions sur ce « Charlemagne raté » ; et dès lors il lui sembla que le « fiacre de Louis-Philippe était déjà commandé » pour Louis-Napoléon [5]. Il ne se trompait que de quelques

1. T. II. Rome, avril 1853.
2. T. VII. 3 août 1869.
3. T. VII. 1er octobre 1872.
4. T. IV. 24 juillet 1847.
5. T. II. 20 juillet 1857.

années. Est-il besoin de rappeler que L. Veuillot ne se se laissa jamais séduire par la révolution, cachée sous le masque de la Répubique ou de l'Empire? Dès 1849, il le déclarait au comte de Chambord, à qui il écrivait : « J'ai toujours cru à la monarchie : jamais autant que sous la République [1]. » Mais, ajoutait-il avec une égale franchise et avec non moins de vérité : « La monarchie elle-même ne peut rien qu'avec la religion, par la religion, pour la religion ; » aussi bien, quand il vit, un quart de siècle plus tard, comment le prince exilé voulait que DIEU régnât en maître sur la France, il se fit le champion très zélé de ses droits ; mais, comme on sait, le comte de Chambord fut écarté du trône par ces mêmes catholiques que L. Veuillot avait combattus toute sa vie ; et la révolution se prépara de prochains triomphes. En attendant, l'*Univers*, suspect au parti de l'*ordre moral*, fut de nouveau suspendu.

Dans les portraits rapides, esquissés par L. Veuillot épistolier, les littérateurs ont leur place, à côté des politiques, des évêques, d'une foule de contemporains fameux ou obscurs. Presque tous sont nommés, avec un mot juste de blâme ou de louange ; presque toutes les œuvres sont appréciées : depuis les *Mémoires d'un âne*, par Mme de Ségur, qui « enfoncera joliment le grand-papa ou le grand-oncle [2] », jusqu'aux gros volumes de M. Thiers, jusqu'aux romans légers de Mme Sand. Voici comment, en une phrase ou deux, Thiers et Lamartine sont, selon leur mérite d'historiens, renvoyés dos à dos par ce juge impartial : « Depuis Thiers, il n'y a pas eu de si mauvais livre que l'*Histoire des Girondins*, et Thiers lui-même n'est pas si mauvais. Du reste, la clameur est générale ; et

1. T. IV, p. 232.
2. T. III. 25 décembre 1860.

Lamartine, qui est un mendiant d'éloges, s'en montre fort impatienté [1]. » Pour George Sand, le tout tient en deux exclamations qui vengent la morale dédaignée et piétinée par ce bas-bleu : « Oh ! la bête ! oh ! la sale ! » La muse du « vénérable » Béranger est traitée avec pareille désinvolture [2] ; mais comme L. Veuillot avait osé comparer, ailleurs que dans ses *Lettres*, les parfums de ladite muse aux odeurs d'un puisard, les ministres de Napoléon III s'en montrèrent scandalisés : « On m'a fait venir à la direction de la presse et on m'a demandé de ménager cet illustre vieillard. J'ai répondu *Non !* advienne qu'advienne [3]. »

Parmi tant d'autres illustres, jugés à huis clos dans la *Correspondance*, nommons encore Jules Janin, Sainte-Beuve et Octave Feuillet. Jules Janin est photographié dans le joli pastiche que L. Veuillot fait de sa manière et de ses feuilletons décousus à propos de Racine [4]. Sainte-Beuve mérite davantage et il est traité suivant son mérite : « Je lis Sainte-Beuve. Ce coquin-là est bien mauvais ; mais il a bien du talent. De tous les gens de lettres qui ont paru depuis 1830, je ne sais pas si ce n'est pas le plus fort. Un de ces jours je le louerai terriblement, et il sera bien étonné [5]. » L. Veuillot estimait peu O. Feuillet, « ce beau coiffeur ». Que les romans d'O. Feuillet soient devenus la coqueluche des « gens comme il faut, cela explique *Salâmmbô*, Sandambo et tout le reste. Et le monde ne sera pas sauvé, quoi qu'en dise la sainte de mon quartier, par l'entrée de Carné à l'Académie : *Carnéambo* [6] *!* »

1. T. IV. Avril 1847.
2. T. II. 15 juillet 1857.
3. T. V. Février 1855.
4. T. I, p. 89 et suiv.
5. T. I. 12 octobre 1869.
6. T. II. Mai 1863.

Les rayons des immortels ne l'éblouissaient point ; et il les plaignait d'avoir « tous, à leur suite, des petits drôles qui mijotent le prix Montyon, et qui, dans ce but, feraient des parricides et des sacrilèges ([1]). » Il en va toujours ainsi, et les petits drôles pullulent à l'ombre de l'Institut. Les lauriers qui se distribuaient en cet endroit n'empêchaient point L. Veuillot de dormir ; sans songer aux lauriers, il se contenta d'écrire des livres, mieux pensés, mieux écrits, plus utiles et plus durables que ceux des Quarante, et tout naturellement il raconte, dans ses épîtres familières, l'histoire de chacun de ces ouvrages : histoire instructive et intéressante comme les ouvrages eux-mêmes ; car L. Veuillot n'a jamais sacrifié aux muses de l'ennui. Il s'ensuivit que les ouvrages furent lus, qu'ils se vendirent, qu'ils se vendent encore. L'auteur lui-même nous apprend, entre cent autres détails, que trois mille exemplaires des *Parfums de Rome* furent enlevés en quelques jours : il en avertit Mme de Pitray, et par la même occasion, lui présente des excuses pour le retard de son hommage d'auteur :

... Et voilà qu'hier j'ai trouvé chez le monstrueux Gaume frères l'exemplaire qui vous était destiné. Je n'essaie pas de vous peindre mon indignation et ma douleur. La rue Cassette en a frémi.

Les misérables éditeurs essayèrent de me donner le change ; ils me dirent que la faute était à moi, qui fais des livres que la corruption du goût public enlève avec frénésie ; qu'ayant eu à servir en quelques jours trois mille acheteurs insensés, ils n'avaient pas eu le loisir de remplir mes intentions.

Ils me montraient leurs mains ampoulées à ficeler des paquets, et leurs langues desséchées à humecter des timbres-poste.

J'ai senti tomber ma colère, mais ma douleur n'est point tombée ([2]).

1. T. VII. 22 avril 1841.
2. T. III. 31 décembre 1861.

XI.

Dans sa *Correspondance*, L. Veuillot ne vise pas à être ni à paraître auteur ; il est épistolier : ce qui est bien différent. Mais partout il est homme de goût, écrivain original ; et il y aurait profit à cueillir les conseils littéraires qu'il éparpille à travers ses pages les plus rapides.

S'il encourageait le talent — ce qui est un devoir — il ne poussait jamais la jeunesse intelligente au métier littéraire. Lui aussi, il répétait : Soyez plutôt maçon que *feuilletoniste* et *critique ;* par ces chemins-là, on marche au succès ; « mais je n'en connais point qui mène plus vite à l'enfer et même à l'hôpital [1]. » Avec ses amis qui jouaient à la littérature, il manifestait cette franchise, que tant d'auteurs réclament, et dont presque pas un ne se soucie. Il déclare que tel volume de poésie est une « lavure de Lamartine » ; tel autre, un recueil de « vers de mirliton ». Un digne abbé lui soumet une traduction des Psaumes, et l'occupe, deux heures d'horloge, à lire le chef-d'œuvre, sous prétexte de corrections à signaler : « Je l'ai loué sur son hébreu ; mais je lui ai avoué que son français laissait à désirer [2]. »

L. Veuillot savait encore moins d'hébreu que Renan ; mais les langues modernes, sauf l'italien, étaient aussi de l'hébreu pour lui : il ne lui semblait point indispensable à la formation intellectuelle d'avoir pâli sur les livres d'outre-Rhin ou d'outre-Manche : ce qui, pour le dire au passage, est une belle preuve de son bon sens ; « Je n'ai jamais pu, écrivait-il à son frère, avancer dans

1. T. V. 8 mai 1853.
2. T. II. 15 mai 1862.

aucune grammaire plus loin que les pronoms [1]. »

Par bonheur, il était allé plus loin que les pronoms dans la grammaire française. Pour la formation littéraire, il revenait toujours au dix-septième siècle ; à Bossuet, qu'il est heureux d'avoir « inventé » ; à Bourdaloue, qui est « le maître sûr [2] » ; à Mme de Sévigné ; à Racine ; voire aux messieurs de Port-Royal, ces « piocheurs » et ces « ivrognes d'eau ».

Ce qu'il recommande par-dessus tout, comme la vraie marque du génie français de tous les siècles, c'est le naturel : il est navré de recevoir, pour sa fête, du pauvre petit Gendron, son protégé, une lettre « copiée dans le *Secrétaire des Amants* » — l'antipode du style qui parle [3]. Un brave jeune homme lui confie ses rêves d'avenir littéraire ; mais il saupoudre ses confidences de périphrases fades et usées. Ne dites donc pas, lui réplique L. Veuillot, « que vous avez *bu au breuvage des douleurs*. Ce sont de mauvaises phrases qu'il faut laisser aux niais qui les écrivent [4]. » Il ne veut même pas de ces corrections trop minutieuses qui gâtent le style naturel : « Oter une négligence par-ci par-là, serait souvent ôter une fleur. Dans les jardins bien arrangés, les fleurs doivent garder l'alignement : c'est pour cela qu'on s'y ennuie [5]. »

Sous sa plume qui trotte, les fleurs poussent, éclosent, s'épanouissent avec une fraîcheur, un coloris, à rendre jaloux peintres et poètes ! Poète, L. Veuillot l'était ; il l'a prouvé plus d'une fois, par plus d'un livre.

Ses *Lettres* nous apprennent que souvent les rimes

1. T. I. 24 mai 1838.
2. T. I. Avril 1877.
3. T. II. 25 août 1856.
4. T. V. 21 septembre 1855.
5. T. I. 4 octobre 1865.

sonnaient à ses oreilles, que les hémistiches dansaient dans sa mémoire, quand il fermait ses paupières malades ; que les hémistiches et les rimes l'assiégeaient pendant ses villégiatures ; par exemple, aux Nouettes, en Normandie, dans le parc de Mme de Ségur, « parc charmant et solitaire, plein d'allées tournantes, sous les chênes et les sapins (1) ; » ou en Bretagne, chez M. A. du Clésieux : « Du Clésieux ne pouvait pas se dispenser de faire des vers dans la maison qu'il habite. Ils ont des bois de vieux chênes sur des rochers battus par la mer ! Si l'on me plantait là pour un mois ou deux, je reviendrais avec une botte de stances (2). »

Quand les hémistiches et les rimes le taquinaient trop assidûment, et menaçaient de lui faire un peu négliger la prose,

La prose, mâle outil et bon aux fortes mains,

sa sœur avait mission de le rappeler à lui-même : elle s'en acquittait avec autant de délicatesse que de dévouement et de succès ; la *Correspondance* est tout égayée des plaintes joyeuses du frère, pris en flagrant délit de poésie. Il s'en amuse lui-même et va jusqu'à écrire, à la file, comme de la prose, des lignes rimées, pour cacher son jeu, ou mieux pour s'amuser plus à son aise.

Mais dans sa *Correspondance* même, il était poète en prose. Les critiques s'extasient devant environ une demi-douzaine de phrases dont la marquise de Sévigné a bien voulu honorer la belle nature de ce temps-là : la phrase des rossignols, la phrase des feuilles et trois ou quatre autres. Phrases charmantes, toujours neuves ;

1. T. V. 18 juillet 1856.
2. T. V. 30 juillet 1854.

personne n'en fait doute ; pourtant une demi-douzaine d'images neuves et charmantes semées dans une douzaine de volumes, il faut convenir que c'est peu. L. Veuillot les sème sans compter. Un jour d'avril, aux environs de Solesmes, il découvre un petit chemin d'herbe et de ronces, étalant d'un côté « les ajoncs tout d'or ; de l'autre, les prunelliers tout d'argent, » avec les buissons blancs d'aubépines et les touffes de violettes, que la nature colore ou parfume à pleines mains [1]. A pleines mains, lui aussi, il jette les fleurs, les images, les tableaux : détachons seulement deux ou trois de ces alinéas fleuris, pour montrer comment le poète épistolier sait rajeunir tout ce qu'il touche.

Inutile de citer la lettre de l'*aurore* [2], aurore célèbre, aurore plus jeune que celle de La Fontaine, si justement fameuse, et qui, si gracieusement, « d'un vase de vermeil épanchait des roses. » — On connaît l'expression banale : *océan de verdure* ; voici comment L. Veuillot la rafraîchit [3] :

On est ici en pleine mer, une mer verte ; la crête et l'écume des flots sont faites de clochers, de maisons, de champs de blé jaunissants mêlés dans l'abondance des vignes. Comme dans l'immensité variée de la mer, on distingue toutes les nuances du vert : les vignes, vert clair ; les prés au foin, vert bleu ; les sapins, vert noir. Il fait grand vent et il semble que le vent ait creusé ces vallées et fasse onduler la terre...

Ailleurs, il s'agit du givre, dentelle des bois en décembre :

Il fait du givre, et c'est bien joli. Tout est bordé de perles

1. T. II. 17 avril 1865.
2. T. II. Juin 1858.
3. T. II. Montmelas (Rhône), 24 juillet 1860.

blanches ; les sapins sont transformés en candélabres ; les toiles d'araignées semblent des lambeaux de point d'Alençon accrochés dans les buis et dans les rosiers ; les feuilles rouges du houx ont un air d'ailes de papillons ourlées d'argent (1).

Une autre fois, c'est le parfum des campagnes de l'Orne en automne :

Toute la terre sent bon. Il y a le parfum de l'herbe, le parfum de la feuille de chêne, le parfum du pin, le parfum du labour, le parfum des pommes. Le soleil fait cuire tout cela dans l'or, et un vent frais le distribue de tous côtés. O cuisine du Bon Dieu (2) !

Enfin, c'est la côte bretonne d'Erqui en été :

Il y a des grèves et puis des grèves et encore des grèves ; et des rochers sur des rochers ; et sur ces rochers enrochés, des pelouses vêtues de camomille et de bruyère, avec des fontaines courantes et du cresson dans les claires eaux ; les plus beaux sables, les plus beaux vents, la fraîcheur à l'ardeur du soleil, mille sites soudains, du joli dans le grandiose (3)...

Voilà bien les « légers croquis, les aériennes échappées » que, selon M. de Pontmartin, L. Veuillot prodigue avec une « facilité de millionnaire et la sobriété d'un homme d'esprit (4). » Nommons en courant la lettre du *Blé et de la Vigne*, dans le septième volume ; et toutes les lettres d'Époisses, des Nouettes, de Livet, de Changy, de Touraine, de Nice ; et même l'ingénieuse épître du *Vésuve* portant « un toupet rougeâtre » sur son « front chauve » — épître pour laquelle l'auteur fut (inutilement du reste)

1. T. II. 23 décembre 1866.
2. T. III. 12 octobre 1868.
3. T. VI. 17 août 1857.
4. *Souvenirs d'un vieux critique*, 6e série, p. 74.

provoqué en duel par un Napolitain fougueux [1].

Nous avons, au cours de cette étude, cité une centaine de lettres ; il en faudrait citer cent autres ; nommons, du moins au hasard, la lettre du *Vin* (T. VI, page 215) ; la lettre de l'*Encrier* (T. III, page 310) ; la lettre du *Dentiste* (T. II, page 222) ; la lettre de la *Processsion* d'Alger (T. VII, page 76), etc. Dans toutes, il y aurait à cueillir, même dans les moindres billets. Toutes sont à lire et presque toutes à relire. Quand on a fini les lettres aux amis, on reprend les lettres au frère ; quand on a lu vingt fois les lettres à la sœur, on lit vingt fois les lettres à Mme de Pitray ; et quand on est au bout des sept volumes, on recommence, en attendant le huitième et les autres. On s'y instruit, on s'y délasse, on s'y attendrit, on s'y encourage ; et si, par ailleurs, on possède quelques aptitudes littéraires, on se perfectionne.

Néanmoins, ce serait le cas, ou jamais, d'invoquer un texte d'Horace : après avoir feuilleté, admiré, joui, après vous être pénétré de ce style qui court et qui coule, si simple et si naturel, et si juste, vous vous imaginez que rien n'est plus aisé que d'écrire de cette verve ; vous prenez la plume ; vous essayez ; la plume ne chemine point, l'illusion s'envole :

> *Speret idem, sudet multum frustraque laboret*
> *Ausus idem.*

XII.

D'aucuns se sont demandé — nous le savons pour l'avoir entendu — s'il n'aurait pas mieux valu élaguer de ci, de là, retoucher ceci, biffer cela, raccourcir telle

1. T. IV. 3 avril 1838.

page, enlever tel billet qui dit peu ou telle anecdote qui dit trop. Ceux qui posent cette question n'ont peut-être pas songé que la *Correspondance* n'est pas un recueil de *Lettres choisies ;* ce recueil (nous l'espérons et nous le souhaitons) viendra en temps et lieu ; et alors la besogne proposée sera nécessaire, et cette tâche sera facile. Mais nous devons remercier et féliciter l'éditeur de la *Correspondance*, qui nous a généreusement ouvert ses tiroirs et les portefeuilles de ses amis ; nous le supplions de continuer à nous les ouvrir et de nous donner tout : la postérité y a droit.

La *Correspondance* restera ; mais il est à souhaiter 1° qu'on n'ait pas à la refaire, comme il arrive pour d'autres recueils où les premiers éditeurs, par scrupule ou par témérité, s'étaient permis trop de lacunes, trop de négligences, voire de retouches ; 2° que la suite ne se fasse pas trop attendre. Car enfin, pour emprunter le mot de M. de Pontmartin, soulignant telle page épistolaire de L. Veuillot : celui-là, ce n'est pas *un maître*, c'est *le maître* (1).

Personne peut-être, excepté M. Sarcey (2), n'a étudié, admiré, goûté, loué les *Lettres* de ce maître autant que M. de Pontmartin, sur ses vieux jours. Le doyen de la critique admira, loua et goûta presque tout, jusques aux calembours ; preuve, entre mille, que les critiques intelligents ne s'oublient point, quand ils célèbrent les qualités d'autrui.

Pour célébrer la *Correspondance* du merveilleux écrivain « qui nous manque », l'aimable et spirituel *samediste*, qui nous manque aussi, semble avoir épuisé les épithètes élogieuses du vocabulaire : il appelle les

1. *Souvenirs d'un vieux critique*, 5e série, p. 90.

2. Ajoutons aujourd'hui M. Jules Lemaître, dont les pages sur Louis Veuillot seraient exquises, s'il n'y avait un ou deux paragraphes trop sceptiques et tristement impies.

Lettres de L. Veuillot « piquantes, attendries, gaies, émouvantes, éloquentes, familières, sérieuses [1], » et encore « délicieuses, ravissantes. » Dès l'apparition des deux premiers tomes, M. de Pontmartin croyait que, si l'on parvenait à réunir un bon nombre de ces lettres, on composerait « un monument impérissable » — et que cette publication ferait aisément « la contre-partie de la Correspondance de Voltaire » ; peut-être même, ajoutait-il, « l'avantage ne resterait-il pas au malin singe de Ferney [2]. » Le monument impérissable existe ; il grandira et s'embellira ; mais, sans prétendre convaincre ceux qui ne veulent point être convaincus, nous affirmons que l'avantage ne reste déjà plus au malin singe. Il reste à l'homme de foi, de cœur et d'esprit, qui sut combattre les vilains héritiers de Voltaire, qui sut divertir les gens de la meilleure compagnie, qui sut prier, aimer, espérer et pleurer. Autant d'avantages qu'il se donne sur Voltaire, même sur le Voltaire écrivain de lettres.

Les lettres de L. Veuillot respirent l'amour de la famille, l'amour de l'Église, l'amour de la patrie : Voltaire n'a connu aucun de ces amours ; ce « dernier des hommes par le cœur » a-t-il jamais aimé autre chose que Voltaire ? Voltaire n'a jamais senti la douceur des larmes.

Mme de Sévigné elle-même, qui a tant pleuré, n'a pleuré que sur sa fille absente : elle ne chérissait guère que sa fille, son idole ; elle l'adorait, avec une passion aimablement égoïste, mais égoïste. La *Correspondance* de L. Veuillot nous montre un cœur non moins sensible, mais peut-être plus large.

Donc, par le cœur, par le courage, par l'enthousiasme

1. *Souvenirs d'un vieux critique*, 5e série, p. 82.
2. *Ibid.*, p. 83-84.

de la vérité et des plus nobles causes, L. Veuillot épistolier domine ses devanciers et rivaux ; il les dépasse de toute la hauteur de sa foi chrétienne, même la marquise, amie de Bourdaloue et de Nicole. Y en a-t-il un seul qui laisse voir une imagination aussi riche, ou plus fraîche ? une bonne humeur aussi franche, ou plus communicative ?

Pour l'esprit, il les égale, ce qui n'est déjà pas une mince gloire ; mais j'irai plus loin : si L. Veuillot n'a pas plus d'esprit que Sévigné et que Voltaire, il a plus de sortes d'esprit ; car il les a toutes, sans avoir, comme Voltaire, cette sorte de *mauvais esprit* qui contracte l'âme et qui fait grimacer même le sourire.

Quant au style, L. Veuillot ne cède à personne. Dire qu'il « écrit admirablement », ce serait, suivant M. de Pontmartin, « copier M. de la Palisse » ; dire que son style prend toutes les allures, tous les tons, toutes les couleurs, toute force et toute grâce, ce serait nous répéter, sans rien apprendre aux lecteurs de L. Veuillot.

Nous préférons lui emprunter, pour les lui appliquer à lui-même, trois ou quatre des phrases qu'il a consacrées, dans *Çà et là*, à « l'heureux livre » de Mme de Sévigné ; livre tout plein de « pages charmantes et pures », écrit, à bride abattue, par une femme de grand sens et de grand esprit, tour à tour « vive, fine, joyeuse ou attendrie ».

« Elle est piquante, un peu satirique même, point misanthrope. Lui voit-on jamais de la haine ?... »

« Ce charme et cette grâce, et ce cœur si simple, comment ne pas les chérir ? » — Comment, après avoir lu la *Correspondance* de L. Veuillot, ne pas le chérir lui aussi ? Dans ses autres œuvres, il se fait surtout admirer ; dans ses *Lettres*, il se fait aimer en se faisant mieux connaître.

J. de Maistre dit que, s'il avait eu la joie de vivre au même temps que Mme de Sévigné et Mme de Grignan, il aurait épousé la fille, et s'en serait allé bien vite à deux cents lieues, afin de recevoir les lettres de la mère. Le rêve est ingénieux ; mais pour les amis et les plus intimes correspondants de L. Veuillot, la réalité valait mieux encore. Tous, ou presque tous, reçurent un grand nombre de lettres et ils eurent le bonheur de le posséder sous leur toit, ou de vivre près de lui.

Comment ne pas porter envie à ceux qui ont occupé une si belle place, dans un cœur que DIEU avait fait si grand !



GRESSET.



I.

ARLONS un peu de l'esprit d'autrefois : cela nous reposera de l'esprit d'aujourd'hui. L'esprit de notre fin de siècle n'est plus tout à fait l'esprit de l'autre siècle, ni des autres siècles. On en a, je le crois, tout autant en France, et peut-être plus ; l'Académie elle-même est peuplée d'immortels, qui ont, chacun, de l'esprit comme quatre. L'esprit court les rues, comme jadis les ruelles. On s'en sert trop souvent aussi mal ; mais s'il n'a cessé d'être français ou légèrement gaulois, il est plus raffiné, plus voulu, plus savant ; il n'est pas moins alerte, il est moins ailé.

L'esprit du bon vieux temps était aussi ingénieux, mais plus ingénu ; moins éblouissant, plus spontané. On aiguisait des pointes, mais on n'esssayait pas de les enfoncer en autrui. Ceux de nos contemporains qui ont de l'esprit le répandent à pleines mains ; ils forcent les gens à voir qu'ils en sont nantis ; ils aiment à éblouir. Chez nos pères, l'esprit coulait d'ordinaire plus naïvement, plus naturellement, de source : à présent, on le canalise pour en faire des jets d'eau et des fontaines lumineuses.

Nous poussons tout à l'excès ; sauf le bon sens, qui pourtant est chose française comme l'esprit, et qui ins-

---

1. Études et Notes inédites à propos d'un ouvrage récent, *J.-B.-L. Gresset, sa vie, ses œuvres*, par Jules Wogue, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur de rhétorique au Lycée de Reims. Paris, Lecène et Oudin, 1894.

pire d'employer l'esprit à propos, avec discrétion et mesure : sans quoi l'on a, comme dit Gresset,

De l'esprit, si l'on veut, mais pas le sens commun [1].

D'où il suit que l'on pratique moins le *Ne quid nimis* des anciens, le *rien de trop* de nos ancêtres ; et beaucoup n'entendent point le conseil que Gresset donna aux contemporains de Voltaire et de Piron :

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a [2].

Parlons de Gresset. Gresset eut de l'esprit, au point de faire trembler Voltaire, ou plutôt, de le mettre en rage. Car Voltaire était de ceux-là qui ne pardonnent pas aux autres d'avoir autant d'esprit qu'eux-mêmes, ni surtout autant de succès.

Gresset eut de l'esprit au point de passer, aux yeux des puissants, pour un perturbateur de l'ordre public, et de voir son histoire d'un perroquet tranformée en affaire d'État. Jalousé par le patriarche de Ferney, il fut admiré du monarque de Postdam et invité par Frédéric à venir étaler son esprit chez le roi de Prusse. Haï et harcelé par les philosophes, il eut la joie et l'honneur d'être applaudi par Mesdames de France et aimé de Louis XVI.

L'esprit de cet ancien Jésuite, de ce favori des princes, de cet académicien qui, selon Voltaire, « ne disait plus que des *oremus* », et qui, selon Sainte-Beuve, fut « presque un marguillier [3] », eut l'étrange fortune d'inspirer une bonne action à Robespierre. Le futur coupeur de têtes et son ami Lazare Carnot, le futur

1. *Le Méchant*, acte III, sc. IX.
2. *Ibid.*, IV, sc. VII.
3. *Portraits contemporains*, t. V, p. 85.

organisateur des massacres de Lyon et de la féroce Commission d'Orange, rimaient ensemble sous les rosiers d'Arras *(Arcades ambo !)* et chantaient Bacchus, les Ris, les Jeux, lorsque sonna la vingt-cinquième année du jeune *incorruptible.* Robespierre, qui avait déjà écrit, avec tout ce qu'il possédait de cœur et d'emphase, l'éloge de son bien-aimé roi Louis XVI, se mit à célébrer les vertus de Gresset, ses relations pieuses avec le saint évêque d'Amiens, Mgr de la Motte, à qui Robespierre offre « l'hommage de toutes les âmes honnêtes et sensibles » ; bref, son panégyrique de Gresset respirait, dit Quérart, « les plus sages principes, l'amour du roi et des institutions monarchiques et religieuses. » — En même temps que Robespierre, Bailly, le futur président de la séance du Jeu-de-Paume, se livrait au même innocent exercice. Quatre ans avant la prise de la Bastille, les mains qui devaient verser des flots de sang, versaient des phrases et des fleurs sur la tombe du gentil poète de *Ver-Vert* et enguirlandaient de leur rhétorique sa mémoire joyeuse.

La mémoire de Gresset a survécu aux ruines de ce temps-là. « Il vivra toujours », disait, il y a soixante ans, M. Villemain, qui fut au moins une fois prophète en sa vie (1) ; il est juste d'ajouter que M. Villemain copiait La Harpe, lequel avait prononcé le même oracle, avec un peu plus de pompe, selon son habitude : « Le *Méchant*, *Ver-Vert* et la *Chartreuse* vivront autant que la langue française (2). »

De fait, tout cela vit encore et tout cela se fait lire des gens qui ont le temps et le goût d'ouvrir des livres. Et voilà que naguère un professeur de l'*Alma Mater* publiait un in-octavo de 350 pages sur *Gresset, sa vie*,

1. *Tableau de la littérature au dix-huitième siècle*, t. I, p. 334.
2. T. VIII, page 58.

ses œuvres ; gros volume sur des choses légères. Moins gros toutefois que la compilation de M. de Cayrol l'admirateur acharné du poète picard et le *descubridor* de ses cartons; critique pieux, que Sainte-Beuve appelait avec irrévérence le « desservant » de la chapelle de Gresset ([1]). M. Wogue a puisé, des deux mains, dans l'énorme recueil de M. de Cayrol, lequel avait fourragé chez le P. Daire et chez Renouard. Il s'est en outre servi des notes de MM. de Wailly, de Pongerville, de Beauvillé, Lenel, Berville, et il y a ajouté ses propres lumières. Le livre du professeur universitaire est une thèse érudite, comme il sied à ces sortes d'ouvrages. On ne s'y avance qu'à travers une profusion luxuriante de noms, de chiffres ; au milieu des hypothèses, discussions, réfutations et citations ; tandis qu'au bas des pages lisibles montent des notes hérissées comme des broussailles.

A l'exemple de M. de Cayrol, M. Wogue exhume tous les petits chiffons de papier rimés par Gresset longtemps après ses chefs-d'œuvre, et un tiers du volume nous entretient de menus objets qui n'enrichissent guère la littérature et ne rehaussent point la gloire posthume du modeste héros. L'auteur imite à sa manière le bon gentilhomme campagnard du *Méchant*, qui mène ses hôtes dans tous les recoins de son domaine, le long de toutes ses plates-bandes :

Il faut vous préparer
A le suivre partout, tout voir, tout admirer,
Son parc, son potager, ses bois, son avenue ;
Il ne vous fera pas grâce d'une laitue ([2]).

Mais n'oublions pas que le livre est une thèse. On y

1. *Portraits contemporains*, t. V, p. 79.
2. Acte II, sc. VII.

entre dans les détails et secrets les plus circonstanciés : on y apprend que Gresset fut l'aîné de neuf fils et filles ; qu'il était, au dire de son parent, M. de Wailly, de « grande taille et d'une figure fort noble ; son regard réunissait en même temps la douceur et la vivacité ; ce qui le déparait un peu, c'est qu'il avait la tête penchée du côté gauche [1] » ; en quoi ce Picard ressemblait, de loin, au conquérant de Macédoine ; de plus, il était légèrement *marqué*, mais il était beau. Du reste, le cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale contient vingt et un portraits de Gresset ; on peut contrôler. La thèse de M. Wogue, en nous renseignant sur les innombrables bluettes amoncelées par Gresset, démolit la légende des « deux grandes malles », bourrées de manuscrits, que l'on aurait découvertes sous un escalier en 1794. En revanche, elle nous apprend que sur le cercueil du poète il tomba une grêle d'éloges funèbres — au moins quatorze !

Le ton de M. Wogue est celui de l'écrivain prudent, qui soutient une thèse, au bout de laquelle pend un diplôme. Il est plutôt impartial ; quoique l'on sente plus d'une fois la griffe, qui s'allonge sous le velours des phrases. Quand il s'aventure en pays inconnu, par exemple, dans le calendrier des Saints catholiques, dans les couvents de Visitandines, et à travers les autres cloîtres, il échappe à l'universitaire israélite des jugements, qu'il regretterait sans doute, s'il était plus au fait des choses dont il s'occupe. A l'entendre, la tyrannie des supérieurs jésuites serait « d'autant moins supportable, qu'elle revêt des formes plus douces » (p. 17). — Des tigres avec des airs de colombes ! A l'entendre aussi, le grand et saint évêque d'Amiens, Mgr d'Orléans de la Motte, qui tient une si large part

1. *Gresset, sa vie, ses œuvres*, pages 321 et 239.

dans la vie de Gresset, — une si petite dans le présent volume, — était un prélat d'une « vertu orgueilleuse et impitoyable. » Pourquoi et en quoi ? « Il n'admettait aucun tempérament, ni pour l'interprétation du dogme, ni pour la pratique du culte. » (Pp 261-262.) Le professeur du lycée de Reims ne sait évidemment ni ce qu'est un dogme, ni ce qu'est un évêque.

Par contre, il connaît Gresset, sa vie, ses œuvres. Là-dessus, il a presque tout dit et presque toujours bien dit. Néanmoins, il reste pour la biographie et pour l'histoire littéraire, quelques épis à glaner. Essayons d'en cueillir une ou deux gerbes ; tantôt le long des sillons moissonnés par M. Wogue, tantôt dans les champs d'à côté.

II.

Gresset naquit à Amiens, le 29 août 1709, en la fête de la Décollation ; d'où son nom de Jean-Baptiste [1]. D'après une tradition sur laquelle se tait M. Wogue, sa famille était d'origine anglaise ; ses ancêtres avaient traversé le Détroit sous le règne de Henri IV ou de Louis XIII. Le poète paraît s'être souvenu de sa première patrie. Gresset choisit des héros d'Outre-Manche ; *Édouard III* et *Sidney*. Mais il n'a rien du sauvage ivre que Voltaire découvrait en Shakespeare ; et dans son *Avertissement*, il déclare qu'il ne veut en aucune façon « user des droits de la Tragédie anglaise » pour émouvoir les passions. Du reste, il n'y a d'anglais, dans

1. Dans le Catalogue de la Compagnie de JÉSUS, Gresset porte les noms de *Joannes-Baptista-Ludovicus* pour le distinguer d'un autre *Jean-Baptiste Gresset* (étaient-ils parents ?) entré au noviciat quinze ans avant lui ; puis missionnaire en Grèce pendant vingt-quatre ans, et mort à Nancy en 1760. Nous devons ce détail à l'obligeance du docte archiviste, le R. P. J.-B. Van Meurs.

ses drames, que les noms francisés de ses personnages, dont l'un s'appelle *Glaston ;* puis cette définition du gouvernement d'Albion, par le ministre, duc de *Vorcestre :*

Ministre d'un Empire où règnent deux pouvoirs :
Où je dois, unissant le Trône à la Patrie,
Sauver la Liberté, servir la Monarchie,
Affermir l'un par l'autre, et former le lien
D'un Peuple toujours libre et d'un Roi citoyen.
(*Édouard III*, acte I, sc. IV.)

Ne croirait-on pas entendre une déclaration ministérielle de M. Guizot, en 1830 ?

Le père de Gresset était conseiller du roi (Louis XIV), et commissaire au bailliage et présidial d'Amiens. C'était aussi un lettré ; et en un temps où tout le monde rimait, le digne magistrat s'aventurait parfois sous les ombrages du Pinde et à travers les jardinets des Neuf-Sœurs.

Quant à la mère, écrit M. Wogue, avec le dédain de l'universitaire pour ces gens-là, « c'était une bourgeoise dévote. » C'était une chrétienne courageuse, qui donna à DIEU deux de ses filles ; elles entrèrent chez les Augustines. Dans ses badinages sur les nonnes, Gresset eut le tact d'épargner les filles de Saint-Augustin, chez lesquelles ses sœurs avaient pris le voile : l'une toute jeune à quinze ans. Elle mourut presque aussitôt ; et, raconte Gresset lui-même, « elle prononça ses vœux avant d'expirer (1). » Sur ce deuil de sa mère, Gresset, alors régent, écrivit une ode, avec ce titre : *A une Dame, sur la mort de sa fille religieuse*, à A***. Il la compare à « Clytemnestre désolée» pleurant Iphigénie; et il entasse autour du cercueil de la pieuse enfant dix-

1. Note de l'Ode IV.

huit strophes banalement sonores, où l'on peut à peine relever un quatrain passable :

Portez donc au Sanctuaire,
Soumise aux divins arrêts,
Portez le cœur d'une mère
Chrétienne dans ses regrets.

On a conservé une lettre, écrite en novembre 1734, par le jeune Gresset à sa mère ; Sainte-Beuve l'admire ; elle lui semble gentille, « espiègle », exquise. Elle est surtout frivole ; c'est l'esprit du *Ver-Vert*, en prose. Elle prouve toutefois que la piété de la mère valait mieux que le badinage du fils. Au sortir d'une retraite donnée par le P. Gabriel Fleuriau (l'auteur de la *Grammaire latine* que Lhomond a copiée et rendue fameuse) [1], elle lui avait écrit, datant sa missive « d'une heure après minuit ». Gresset répond :

Ma très chère mère, voilà qui n'est, en vérité point édifiant ; dater une lettre d'une heure après minuit, temps auquel une vertueuse mère de famille doit, comme la femme forte, goûter dans le sein du repos la douceur des songes évangéliques ; temps auquel une jeune prosélyte [2] doit tranquillement sommeiller et rêver pieusement... C'est donc là que sont venus aboutir tant d'affectueux sentiments ! C'est donc en vain que le vertueux P. Fleuriau, l'apôtre des gentils, a labouré, semé, arrosé ; voilà donc sa moisson ! Il a prié, exhorté, menacé, tonné, cassé sa flûte, et cependant je ne vois point de changement ; on continue : autrefois on se couchait à minuit, et depuis la retraite on est devenu plus méchant d'une heure.

Jean-Baptiste avait dix-sept ans, quand il « s'affilia aux jésuites », comme s'exprime M. Wogue ; il entra

1. « Sauf quelques modifications de peu d'importance, Lhomond est la reproduction textuelle de Fleuriau... » (V. P. de Rochemonteix, *le Collège Henri IV de La Flèche*, t. III, page 175).

2. Il s'agit d'une de ses sœurs, qui avait suivi la *retraite*.

au noviciat de Paris. Naturellement, plusieurs des biographes insinuent que ce fut là une de ces jeunes âmes ouvertes et naïves, sur lesquelles les Jésuites étendent, maille à maille, le filet de la vocation. Seulement, je m'étonne de rencontrer ces façons de dire sous la plume grave d'un prêtre, comme ce bon abbé Henry, auteur d'un cours de littérature, dont les dix-huit tomes défrayèrent notre jeune âge. L'excellent abbé donne à entendre, lui aussi, que les Jésuites mirent tout en œuvre pour gagner le petit Gresset ; par la raison que la Compagnie de JÉSUS fut « toujours désireuse de s'attacher les élèves chez lesquels elle remarquait de grands talents [1]. » A ce compte, la Compagnie a fort à faire dans ses collèges, pour tendre et serrer ses filets. Quant à Gresset, il est un point à remarquer auquel personne, je crois, de ses historiens, n'a pris garde. C'est qu'il ne fut pas admis au noviciat en sortant du collège et des études classiques ; il semble même avoir tout d'abord dirigé ses vues et ses ambitions vers le clergé séculier ; il s'appliqua pendant une année et demie à la théologie, avant d'aller, le 4 septembre 1726, frapper aux portes du noviciat de la rue du Pot-de-Fer. Son maître des novices, le P. de Belingan, était amiénois comme lui.

De sa vie religieuse on ne connaît guère que les étapes principales et le jugement porté à deux reprises sur lui par ses supérieurs, qui eurent vite fait de découvrir en ce jeune homme « de grands talents, beaucoup d'esprit et de goût pour les belles-lettres. » Voici les termes de ce jugement, consigné dans les archives de la Compagnie de JÉSUS :

GRESSET (J.-B.-L.). — Anno 1730 (1729-1730) dicitur habere

1. Henry, *Cours de littérature*, t. XVIII, page 304.

ingenium optimum, judicium solidum, esse complexionis sanguineæ.

Anno 1734 (1733-1734), ingenium optimum, eximius profectus in studiis, magnum talentum præsertim ad docendam rhetoricam, complexionis temperatæ [1].

A peine sorti du noviciat, il fut, je ne sais pour quelle cause, voué à l'enseignement. A dix-neuf ans, il professait la quatrième au collège de Moulins ; à vingt ans, au collège de Tours, où il conduisit ses élèves de quatrième en rhétorique. Là, sur les bords fleuris que la Loire arrose, il eut des loisirs et il se prit à rimer ; d'abord sur la Loire elle-même :

Suspends tes flots, heureuse Loire,
Dans ces Vallons délicieux ;
Quels bords t'offriront plus de gloire
Et des côteaux plus gracieux [2].?..

Verve précoce, verve facile ; les strophes coulaient comme de l'eau claire, ou comme des vers latins de réminiscences, à tout propos. Elles s'en allèrent beaucoup trop vite faire gémir les presses tourangelles ; les œuvres de cet âge ne perdent rien à être logées dans un tiroir ; et la postérité y gagne. En 1730, à vingt

1. Voici, d'après les mêmes Archives, le *Cursus vitæ* de Gresset, dans la Compagnie de JÉSUS : « Joannes-Baptista-Ludovicus Gresset, natus Ambianis, 29 aug. 1709. Studuit humanioribus (litt.) ; duobus annis, philos. ; unum annum et dimidium theologiæ ante ingressum in Societatem : ingressus est Parisiis 4 septemb. 1726 : egit probationem sub P. mag. Joan-Bapt. de Belingan Ambianen. (1 nov. 1666, 26 sept. 1682, 2 febr. 1700), qui ibi mansit a 12 maii 1727 et factus mag. Ægidius Henricus de Saint-Mallon (12 dec. 1680, 8 sept. 1696, 2 febr. 1713). Post probationem exeunte 1728 ivit Molinas mag. 4^{æ}, exeunte 1729 ivit Turones et fuit mag. 4. 3. hum. et rhetoricæ ; exeunte 1733 ivit Rhotomagum iterum mag. rhetoricæ : Exeunte 1734 erat Parisiis 1° a° Theolog. Dimissus a societate 30 nov. 1736 Flexiæ.

2. Ode XI, à Virgile.

et un ans, Gresset publiait un premier recueil, qui fut suivi d'un second, en 1734. C'étaient des primeurs ; mais comme presque toutes les primeurs, c'était incolore et fade. Il y avait, entre autres, des traductions de six Églogues virgiliennes, ou mieux, des paraphrases ; car le jeune auteur ne veut point de ce « mérite de Pédant ou d'Écolier », qui suivent et expliquent « mot pour mot » l'original ; selon lui, et c'est un tort, « le vrai goût demande qu'on marche à côté » ; et il y marche. Puis viennent des églogues de la vie pastorale, par un enfant qui a vu la campagne à travers les hexamètres où Tityre et Mélibée font paître des moutons classiques ; une Ode interminable au Roi, sur la guerre de Pologne, mais où le poète chante de vrais héros, Villars et Stanislas Leckzinski ; puis un poème sur la *Canonisation des saints Stanislas Kotska et Louis de Gonzague :* « ces jeunes demi-dieux » sont célébrés en style pindarique, et, un peu, en style des cantiques de Saint-Sulpice.

Selon toute apparence, entre deux couplets pieux, le régent de Tours ébauchait *Ver-Vert.* Il dut en emporter le manuscrit, lorsqu'il s'en alla, en 1733, de Touraine en Normandie. A cette heureuse époque des diligences, on avait le temps de voir et de rimer en voyage, et tout voyage était une petite odyssée ; les gens de lettres ne manquaient guère de conter leurs aventures et découvertes. On se souvient des *Voyages*, prose et vers, de La Fontaine, de Chapelle et Bachaumont et de Régnard qui, lui aussi, avait découvert la Normandie. Gresset s'empressa d'imiter ses modèles, et il écrivit une joyeuse relation pour sa mère. Le talent du jeune maître commençait à avoir des ailes, et son esprit de la gaieté. Qu'on en juge par ce quatrain sur la conversation politique des « fortes têtes » d'un village, où la diligence fit halte :

Les uns disoient que le roi *Tanisras*
Jamais des *Poronois* ne deviendroit le maître ;
Quoique la *Czarienne* avec le *Chat Thamas*
Au trône voulût le remettre.

III.

En 1734, à Rouen, où Gresset enseignait la rhétorique, *Ver-Vert* allait voir le jour, sans l'aveu de l'auteur. Assurément il ne faut pas faire trop de fond sur la parole des poètes, quand ils jurent leurs grands dieux qu'on a imprimé leurs vers malgré eux : entre gens de métier, on sait ce que jurer de ce ton-là veut dire. Toutefois Gresset affirme et proteste d'une telle façon, que l'on est tenté de le croire ; le manuscrit aurait vraiment été « ravi... au secret de son maître absent ». Un abbé, un porteur de petit-collet, aurait mis la main sur ces papiers-là, tandis que le jeune régent était en classe, ou en train de humer un peu de bon air normand sur les berges de la Seine. Enfin, d'après la *Gazette de Rouen*, le dit abbé se serait fait des rentes aux dépens du poète jésuite :

Selon la *Gazette Neustrique*,
Cet amusement poétique,
Surpris, intercepté, transcrit,
Sur je ne sais quel manuscrit,
Par un Prestolet famélique,
Se vend, à l'insu de l'Auteur,
Par ce petit Collet profane,
Et déjà vaut une soutane
Et deux castors à l'éditeur [1].

Quel était cet abbé voleur, ou tout au moins fort indiscret ? Le nom qui répond aux plus vraisemblables

1. *Les Ombres.*

conjectures a été trouvé par M. Ch. de Beaurepaire, le savant archiviste de Rouen, dans une *Notice Manuscrite sur Gresset :* « Le *Ver-Vert*, y est-il dit, parut dans cette dernière ville (à Rouen) en 1734. Cette production avait été dérobée à l'auteur. On assure que celui qui commit cette infidélité était l'abbé Bellamy, chapelain de Notre-Dame de Rouen, plus tard curé de Bonnebosc [1] ». L'abbé Bellamy était lui-même un rimeur de quelque talent; et, nous écrit M. de Beaurepaire qui nous a fourni tous ces renseignements, « il y a de lui une dédicace en vers assez bien tournée, en tête des Offices de la paroisse de Saint-Nicaise. »

Ver-Vert, dès son apparition, fit grand bruit ; le succès en fut immédiat et immense. Il y en eut d'abord trois éditions, portant les noms de Rouen, de la Haye et de Londres ; l'année suivante, trois autres : deux d'Amsterdam et une de Soissons, publiée par Louis Racine, déjà auteur du poème de la *Grâce*, et prochainement auteur du poème de la *Religion*. A la Cour, à la Ville, dans toute la société lettrée, on dévorait les aventures du « Perroquet révérend », de « Dom *Ver-Vert* ». On se mit à le traduire en toutes les langues, y compris le latin. Les critiques applaudirent et se pâmèrent. « Tout devait paraître ici, dit l'honnête La Harpe, également extraordinaire : tant de perfection dans un auteur de vingt-quatre ans ; un modèle de délicatesse, de grâce, de finesse, dans un ouvrage sorti d'un collège ; et ce ton de la meilleure plaisanterie, ce sel et cette urbanité qu'on croyait n'appartenir qu'à la connaissance du monde, et qui se trouvaient dans un jeune religieux ; enfin la broderie la plus riche et la plus brillante sur le plus chétif canevas : il y avait

1. *Recherches sur les établissements d'instruction publique*, par Ch. de Beaurepaire, t. II, page 8. La notice manuscrite sur Gresset est l'œuvre de Dom Gourdin.

de quoi être confondu d'étonnement [1]. » On fut confondu et charmé.

Des gens graves se donnèrent l'agréable peine de copier *Ver-Vert ;* un conseiller au Parlement, M. de Lasséré, en envoya un exemplaire transcrit de sa main au pauvre J.-B. Rousseau, alors exilé en Belgique. Rousseau lui répondit :

... Je ne saurois trop vous remercier, Monsieur, de la peine que vous avez prise de me copier vous-même une pièce si excellente. Quelque longue qu'elle soit, je l'ai trouvée trop courte, quoique je l'aie lue deux fois ; il me tarde déjà de la pouvoir joindre à celle que vous me promettez de la même main. Je ne sais si tous mes Confrères et moi, ne ferions pas mieux de renoncer au métier que de le continuer, après l'apparition d'un Phénomène aussi surprenant que celui que vous venez de me faire observer, qui nous efface tous dès sa naissance, et sur lequel nous n'avons d'autre avantage que l'ancienneté, que nous serions trop heureux de ne pas avoir. Je suis, etc.

Rousseau écrivait de nouveau, un peu plus tard, son admiration pour ce « phénomène », au P. Brumoy :

... Je ne crois pas qu'on puisse trouver nulle part plus de richesses jointes à une plus libérale facilité à les prodiguer. Quel prodige dans un jeune homme de vingt-six ans ! et quel désespoir pour tous nos prétendus beaux esprits modernes !... C'est le naturel de Chapelle ; mais son naturel épuré, embelli, orné et étalé enfin dans toute sa perfection. Si jamais il peut parvenir à faire des Vers un peu plus difficilement, je prévois qu'il nous effacera tous tant que nous sommes.

Un poète n'en loue jamais inutilement un autre, même en prose. Gresset fut ravi de ces éloges qui lui venaient du « Cygne de la Seine » errant le long de la

1. *Cours de littérature*, t. VIII, p. 44.

modeste rivière de Bruxelles ; il y fit écho, deux ans plus tard, dans un élan d'enthousiasme et de gratitude, en comparant les malheurs et le génie de Rousseau à ceux d'Orphée, d'Ovide et du Tasse :

Notre Hélicon, trop longtemps désolé,
Ne voit-il pas ses Grâces fugitives ?
Oui, chaque jour, la Muse de nos rives
Pleurant encor son Horace exilé,
Demande aux Dieux que ce Phénix lyrique
Revienne enfin de la rive Belgique (1)...

Rousseau avait crié : « phénomène » ; Gresset répond : « Phénix » ; les poètes s'entendent à ces aimables jeux-là.

Le poète jésuite et son perroquet ne rencontrèrent qu'un lecteur grincheux et maussade, M. Arouet de Voltaire. Voltaire écrivait, le 20 septembre 1735, à M. de Cideville : « J'ai voulu lire *Ver-Vert*, poème digne d'un élève du P. du Cerceau, et je n'ai pu en venir à bout. » M. de Voltaire fait le difficile, comme le héron de La Fontaine, ou le rat d'Horace ; mais cela s'explique ; M. de Voltaire, poète épique, ne pouvait voir d'un œil serein le succès d'un jeune *enfroqué ;* et puis M. de Voltaire travaillait juste à ce moment-là, avec tout l'acharnement de la haine, à son immonde poème de la *Pucelle*. Les badinages, même lestes, de l'oiseau des Visitandines étaient du libertinage à l'eau de rose, auprès des obscénités infâmes que Voltaire jetait sur la très pure mémoire de Jeanne d'Arc. On comprend que Voltaire, composant *ceci*, ne devait, et ne pouvait admirer *cela*.

Qu'est-ce que *Ver-Vert ?* Tout le monde connaît les aventures de ce Télémaque emplumé, les infortunes

1. *Épître à ma Muse.*

d'un perroquet « non moins dévot... qu'Enée » et plus malheureux que lui. Il était jeune, il était beau, il était bon, il parlait à ravir ; et il était

Par son caquet digne d'être au couvent.

On l'avait, pour son bien, enfermé chez les Visitandines de Nevers. Dans ce pays des « attentions fines » on le soignait, on le choyait, on comblait « son ventre infatigable. » On l'instruisait aussi ; il savait des noëls, des cantiques, des *oremus* — y compris « son *Benedicite* » — et les saluts d'usage : « Notre Mère, Votre Charité.... ; » bref « tout ce que sait une Mère de Chœur. »

La science mène à la gloire, la gloire à l'orgueil, l'orgueil à la ruine, même chez les perroquets. Les Visitandines de Nantes eurent la pieuse curiosité de voir l'illustre oiseau ; après délibération des « miladys de l'Ordre », *Ver-Vert* partit sur la Loire, mais en quelle compagnie ! des Gascons, des Dragons, des bateliers qui « juroient, blasphémoient et sacroient. » Au premier « *Ave*, ma Sœur, » que soupira le passager dévot, on le siffla, on le berna, hélas ! et on lui apprit autre chose que des cantiques. A peine les sœurs de Nantes l'eurent-elles salué d'un mot de bienvenue, l'oiseau libertin répondit : *Les nonnes sont folles !* puis : *La peste te crève !* puis : *Mille pipes du diable !*

Les B, les F voltigeoient sur son bec ;
Les jeunes sœurs crurent qu'il parloit grec.

Grand scandale, grand émoi. On rembarque sur-le-champ « l'abominable pèlerin, » qui rentre à Nevers tout endurci dans le crime. Le Discrétoire des neuf plus vénérables Sœurs, « neuf siècles, assem-

blés, » condamne ce païen à une sorte d'*in-pace*, dont le plus terrible supplice est un long silence de quatre mois. *Ver-Vert* se repentit ; mais après ses jeûnes et abstinences, il mangea, s'empiffra et creva.

C'est tout. Mais tout cela fourmille de détails ingénieux et piquants, de méchancetés sur « l'art des parloirs, la science des grilles » ; tout cela pétille et étincelle de verve, de grâce, de malice. Par malheur, tout cela est faux, ou exagéré, comme sont les satires sur les choses et les gens d'Église ; et il est déplorable qu'un religieux ait gaspillé tant d'heures saintes à rimer et à rire des couvents. Est-il besoin d'ajouter que c'est juste la qualité de l'auteur, avant même son talent, qui fit le succès de *Ver-Vert ?*

Fontenelle, le nonagénaire contemporain de Gresset, se vantait sur la fin de ses jours de « n'avoir jamais donné le plus petit ridicule à la plus petite vertu. » Gresset avait prêté tous les ridicules aux communautés les plus édifiantes. D'autre part, son poème, beaucoup plus méchant que le *Lutrin*, paraissait au moment où l'impiété levait le masque contre l'Evangile et la morale. *Ver-Vert* était une œuvre exquise ; ce n'était pas une belle action : c'était un badinage charmant et fâcheux.

Les applaudissements mirent le poète en veine. La même année, Gresset publia le *Carême impromptu* et le *Lutrin vivant*, deux histoires de sacristie, dont la seconde ne serait bonne qu'à défrayer des bedeaux en goguette un jour de frairie ; mais le style, moins délicat que celui de *Ver-Vert*, est aussi alerte, gai et vif. La première histoire a pour théâtre une île séparée de « l'Armorique plage » par des rochers, des écueils, des courants, des remous épouvantables : l'île d'Houat, ou d'Ouessant. Le curé du lieu a oublié d'acheter, avant les étrennes, des calendriers, guide-âne et alma-

nachs ; et chérissant trop son existence pour l'exposer aux « périls du moite élément », il n'ose hasarder une traversée jusqu'à Vannes ou Quimper. Il arrange et multiplie les fêtes sans souci du carême ; bien que, chaque jour, jusqu'au milieu de la semaine de la Passion, il se mette « sur la conscience un chapon de sa basse-cour ». En quoi ses paroissiens l'imitent scrupuleusement. Enfin, par une belle matinée, « lesté de quatre tranches de jambon, » il fait voile vers le continent ; il y apprend que Pâques arrive dans dix jours. Le dimanche des Rameaux, il harangue son peuple et, en guise de prône, il annonce le carême, comme suit :

Le Mardi gras sera mardi ;
Le jour des Cendres, mercredi ;
Suivront trois jours de pénitence.
Dans toute l'Isle on jeûnera ;
Et Dimanche unis à l'Église,
Sans plus craindre aucune méprise,
On chantera l'*Alleluia.*

Le *Lutrin vivant* est d'un cran plus bas encore parmi les anecdotes de sacristie. Gresset raconte à son ami l'abbé de Segonzac qu'il la savait déjà, quand il vivait « aux champs heureux dont Tours est l'ornement » ; l'ayant apprise de « deux Gascons. » Dans une très pauvre église, « non loin des bords du Cher et de l'Auron », les chanoines, très maigres, n'ont pour acolytes que quatre enfants de chœur, logés chez une servante octogénaire, laquelle les garde, nourrit et habille. Or, dame Barbe, n'ayant pas d'autre étoffe pour réparer les brèches de la culotte de l'enfant de chœur Lucas, taille dans un vieux graduel et y prend quatre feuilles de parchemin, « pour relier un volume vivant. » Mais, ô coïncidence! l'un des feuillets contenait

l'office du Patron. La fête arrive ; le maître chantre, désespéré, aperçoit Lucas qui porte « l'office en croupe »; il saisit le marmot, l'accroche au pupitre ; et les chantres, les besicles sur le nez, commencent à psalmodier sur ce plaisant volume. Quand une guêpe survient, pénètre par la couture de la culotte, pique vigoureusement le Lutrin vivant :

Le Lutrin fuit, en criant comme un diable,
Et loin de là, va, partant comme un trait,
Pour se guérir, retourner le feuillet.

IV.

Ces bluettes firent le tour des salons, comme *Ver-Vert.* A vingt-cinq ans, Gresset était célèbre, la gloire venait à lui, et il courait au-devant, avec un tel empressement qu'il dut éveiller certaines inquiétudes chez ses supérieurs qui, cette année-là même, écrivaient à Rome en parlant du petit professeur de Rouen : *Ingenium optimum..., magnum talentum.* Il fallait mettre du plomb dans cette tête légère, que le vent des louanges mondaines finirait par ébranler. On voulut lui épargner le triste sort de son perroquet ; et dans les derniers mois de 1734, on l'appliqua aux choses sérieuses : il vint à Louis-le-Grand, où il devait suivre les cours de Théologie, *anno primo*, suivant le style de l'Ecole. On verra plus bas que les supérieurs de Gresset joignirent à ce remède de paternelles et vives semonces.

Mais qui a rimé, rimera. Même sur les bancs de la théologie, Gresset écolier se distrayait des articles de la Somme, par des échappées sous les ombrages du Pinde ; se sauvant ainsi, dit-il, « par la Fable, des ennuis de la Vérité. »

C'est alors qu'il composa, qu'il laissa courir de ci de

là et publier deux autres petits poèmes fameux : la *Chartreuse*, description satirique de sa cellule, de sa « lucarne infortunée », au cinquième étage, sous les toits de Louis-le-Grand ; puis les *Ombres*, autre description plaisante et maligne du collège, de « l'Empire classique » et de ses « scolastiques régions », sombres comme l'Averne. Les arguments en forme, la langue austère de saint Thomas et de Suarez n'allaient guère à cet oiseau jaseur et un peu impertinent comme dom *Ver-Vert*. Alors, sur ce « Caucase inhabitable » de la Montagne-Sainte-Geneviève, il appelle à son secours tous ses souvenirs de mythologie latine et il en accable la métaphysique, objet de tant de soucis. Le jeune théologien s'imagine qu'il est devenu l'hôte du Tartare et qu'il voit, comme Enée et la Sibylle, voltiger autour de lui des spectres et des *Ombres : Terribiles visu formæ*... Regardez, s'écrie-t-il, les « murs enfumés » dont l'unique tapisserie est

> Une longue suite de Thèses,
> Archive de doctes fadaises,
> Supplice éternel du bon sens !

Le Cocyte est là qui roule des syllogismes ; mais aux bords du fleuve noir, Gresset n'éprouve point la soif de Tantale. Peu lui chaut le bonnet de docteur *in utroque*. Ah ! si j'avais, dit-il, été mieux inspiré,

> J'eusse, les deux tiers de ma vie,
> Dormi sans trouble et sans envie
> Dans un dortoir de Victorin,
> Ou sur la couche rebondie
> D'un Procureur Génovéfain !...

Dans sa *Chartreuse*, cinquante rats ronflent en faux-bourdon, tandis qu'il versifie, avant l'aurore ; et son

« antre aérien » est pire que les cachots et cages de fer du temps jadis. Cela n'a aucune forme ronde ou carrée ; c'est une lucarne près d'une gouttière,

> Où l'Université des chats,
> A minuit, en robe fourrée,
> Vient tenir ses bruyants États.

Pour meubles, un grabat, une table mi-démembrée et sous le nom de chaise, « six brins de paille, tressés sur deux vieux échalas. » Seul, comme Prométhée, il se console, en songeant qu'il est loin de tous les ennuyeux dont il dresse une liste très longue ; trop longue : il ne sait se borner. Ce sont les faux plaisants, les froids savants ; les gens de lettres qui ahanent, pour amuser un Crésus stupide et « monseigneuriser un fat » ; c'est un peu tout le monde. Le monde, Gresset l'oublie ; il le remplace par la lecture. Oh ! bien entendu, il ne s'agit point de la *Secunda Secundæ ;* mais de petits livres neufs où il borne « sa bibliothèque et ses vœux. » Horace, Milton, le Tasse sont parmi les plus édifiants ; mais Chapelle, Chaulieu, Pavillon, Saint-Évremond, la Deshoulières et autres *modernes* de la même gravité n'ont rien à faire dans la cellule d'un étudiant en théologie ; et je ne saurais croire que tous soient entrés dans la *Chartreuse* de Gresset, sinon par la fenêtre de son imagination.

Pendant qu'il alignait ses petits vers de dix pieds ou de huit, sous les toits de Louis-le-Grand, il ignorait que des nuages s'amoncelaient sur son horizon ; ou s'il les apercevait, c'était pour s'en gaudir. Vers la fin des *Ombres*, il narre comme quoi *Ver-Vert* a mis en émoi le « Parlement Visitandin » :

> Comme quoi les Mères notables,
> L'État-major, les Vénérables,

Vouloient, dans leurs premiers accès,
Sans autre forme de procès,
Brûler ces vers abominables...

A l'entendre, deux partis se seraient formés derrière les grilles : celui des « révérendes Douairières », représenté par « la vieille Mère Bibiane », qui perd ses deux « dernières dents » à plaider contre le « saint oiseau » (!) ; puis la coalition des jeunes sœurs, commandées par sœur Pulchérie, et sûres de la victoire, puisque c'est le printemps qui lutte contre l'hiver :

A plaider contre le Printemps
L'Hiver doit perdre avec dépens.

Cette fois, ce fut l'hiver qui gagna ; mais ce fut le poète qui paya les frais.

M. Chauvelin, garde des Sceaux et secrétaire d'État aux Affaires étrangères, oncle du fameux chanoine de Chauvelin qui fut l'un des plus acharnés ennemis des Jésuites, avait une sœur Visitandine. La sœur exposa au frère, « en termes véhéments, le dommage causé à son Ordre par la publication de *Ver-Vert* (1) ». Le garde des Sceaux prêta l'oreille à ces plaintes ; et il pria les supérieurs du jeune poète de le semoncer et punir. La prière d'un ministre ne ressemble pas mal à un commandement : Gresset quitta Louis-le-Grand, en octobre 1735, et prit le coche pour la Flèche. Le confesseur du roi, le P. de Linières, écrivait, quelques semaines plus tard, au cardinal de Fleury, premier ministre :

.... Nous avons un jeune homme, nommé Gresset, fils d'un fort honnête homme d'Amiens, qui a un vrai talent pour la poésie

1. V. de Cayrol, t. I, p. 55 ; Wogue, p. 67.

française ; et comme le jugement n'est pas toujours joint à ce talent, et que la lecture des poètes français n'inspire pas ordinairement l'esprit de piété, ce jeune homme, après avoir fait des pièces de vers sur des sujets indifférents, s'est échappé à en faire quelques-unes où il y a des choses très répréhensibles. Lorsque les supérieurs en ont été instruits, ils l'ont congédié de Paris, où il étudiait la théologie, et l'ont renvoyé à La Flèche. Quelques-uns même étaient d'avis qu'on le renvoyât sur-le-champ de la Compagnie : mais d'autres, touchés du repentir que le jeune homme témoignait de sa faute et de la promesse qu'il a faite de ne jamais faire de vers français que par ordre de ses supérieurs, ont cru qu'on devait au moins surseoir cette punition [1]...

Le P. de Linières prévenait ensuite le cardinal de l'effet fâcheux que pourrait avoir un autre poème, la *Chartreuse*, lequel venait de tomber « entre les mains d'un libraire » et se vendait au Palais-Royal. Il exprimait ses craintes au sujet du jeune poète et demandait avis sur la conduite à tenir : les Jésuites étaient en butte aux fureurs des Parlements jansénistes ; quelques plaisanteries décochées d'un galetas de Louis-le-Grand sur les serviteurs de Thémis, n'allaient-elles pas tout brouiller, tout compromettre ?

C'était à prévoir.

V.

Gresset, repentant et tranquille, s'en allait gaiement en exil, dans l'agréable *Quimper-Corentin* du Maine. Son repentir et sa promesse de ne plus versifier que par ordre étaient sincères ; mais, sans ordre aucun, du moins que je sache, il versifiait, le long du chemin, un plaisant *Voyage à la Flèche*. Pendant ce temps-là, sa *Chartreuse* courait le monde et mettait le feu aux

1. Lettre publiée par M. de Monmerqué dans le recueil de la Société des Bibliophiles français, 1829 : — citée par MM. de Cayrol et Wogue.

poudres. Il y avait en effet là-dedans une dizaine de rimes subversives. Le poète se félicitait de n'être ni magistrat, ni avocat ; je n'irai point, disait-il, me perdre dans le « noir dédale »,

Où le phantôme de Thémis,
Couché sur la Pourpre et les Lys,
Penche la balance inégale,
Et tire d'une urne vénale
Des arrêts dictés par Cypris...
Ni... dans l'antre de la Chicane,
Aux lois d'un tribunal profane
Pliant la loi de l'Immortel,
Par une éloquence anglicane
Saper et le Trône et l'Autel.

C'en était trop. Boileau avait bien jadis ridiculisé la Chicane, et Gauthier-la-Gueule ; Racine avait bien diverti Paris aux dépens de tous les Perrin-Dandin de son temps ; mais ce temps était loin. Se moquer des Visitandines, passe encore ; mais oser rire de la magistrature, soupçonner de vénalité ou de corruption les membres de ces graves Parlements, peuplés de vertueux jansénistes qui, trois ans auparavant, avaient refusé d'obéir à la Bulle *Unigenitus*, quel crime abominable ! Rien que la mort du délinquant, ou son bannissement immédiat, n'était capable d'expier ce forfait.

Le cardinal de Fleury (il avait alors quatre-vingt-deux ans), ayant reçu du lieutenant général de police un paquet des petits poèmes de Gresset, se mit à les lire, fut émerveillé de tant d'esprit, scandalisé de tant de « libertinage », — le mot est de lui, — effrayé du bruit que les jansénistes et leur journal les *Nouvelles Ecclésiastiques* allaient mener autour de ces bagatelles rimées ; et pour conclusion, il pria le lieutenant général

de signifier aux Jésuites l'ordre immédiat de renvoyer Gresset. Voici le billet du cardinal, daté d'Issy, le 23 novembre 1735 :

Voilà une lettre, Monsieur, du P. de Linières, au sujet de ce jeune homme, dont vous m'avez donné trois petits ouvrages. Celui du Perroquet est très joli et passe bien les deux autres ; mais il est bien libertin et fera certainement des affaires aux Jésuites, s'ils ne s'en défont. Tout le talent de ce garçon est tourné du côté du libertinage, et de ce qu'il y a de plus licencieux, et on ne corrige point de pareils génies. Le plus court et le plus sûr est de le renvoyer, car les *Nouvelles Ecclésiastiques* triompheront sur un homme de ce caractère...

Le cardinal DE FLEURY (1).

Le 25 novembre (2), les supérieurs de Gresset se résolurent à ce sacrifice ; le 30 du même mois, Gresset était rendu au monde. On lit, dans je ne sais combien de notices biographiques, que le jeune poète sortit de son plein gré, ou même qu'il sollicitait, depuis un an, ses *Lettres dimissoires.* J'en ai vainement cherché la preuve ; elle ne se trouve point dans les Archives de la Compagnie de Jésus. On a dit encore que le joug et les chaînes de la vie religieuse lui pesaient étrangement ; or, même au témoignage de Gresset, les chaînes n'étaient pas rivées de trop court, et le joug ne lui écrasait point les épaules. Son cousin M. de Wailly écrivait plus tard à d'Alembert : « Ses confrères... lui allégeaient, autant qu'il était possible, des chaînes dont on aurait voulu qu'il ne sentît pas le poids (3). » Il s'ennuyait, cela est sûr ; ses goûts pour la littérature

1. V. de Cayrol et Wogue, page 71, qui citent d'après M. de Monmerqué.

2. V. Lettre du 26, du P. J. Lavaud, à M. Hérault, lieutenant général de police. *(Ibid.)*

3. Lettres du P. Brumoy au marquis de Caumont ; publiées par le P. Prat, *Etudes*, 1857, t. II. Lettre du 27 janvier 1736.

frivole ne cadraient point avec les devoirs d'une vie sérieuse : Gresset avait perdu l'esprit de sa vocation ; mais son repentir, dont nous avons parlé, l'aurait maintenu dans cette vocation, sans la fâcheuse publication de la *Chartreuse.*

Aux premiers jours de décembre, Gresset revenait à Paris ; et, raconte, le P. Brumoy, il se vit, à son arrivée, « caressé et fêté de la Ville et de la Cour, avec une distinction qui fait autant d'honneur à ses bienfaiteurs qu'à ses talents [1]. »

Le poète conspirateur n'était guère terrible. Au surplus, malgré cet accueil chaleureux dans les salons de Paris, Gresset n'avait pas quitté la soutane, et il semblait encore résolu à poursuivre la carrière cléricale. Ses anciens confrères étaient tout disposés à l'aider dans cette voie, et le P. Lavaud écrivait, le 17 décembre 1735, au lieutenant de police :

> ... Je voulais aussi vous parler du sieur Gresset ; vous n'ignorez pas, sans doute, qu'il est à Paris depuis quelques jours ; il y est en habit ecclésiastique et déterminé à suivre cet état. Quelques personnes de considération s'intéressent, à ce qu'on dit, à lui ménager un honnête établissement. Il paraît s'en rendre digne par tout ce qui me revient de ses sentiments présents, et de la sage conduite qu'il se propose de tenir [2]...

Avec les meilleurs sentiments du monde, Gresset n'avait point la fermeté de caractère qui résiste au vent et aux brises. A quelques mois de là, le chantre de *Ver-Vert* avait changé d'idées et de plumage. Son cœur néanmoins resta fidèle à ses anciens maîtres et confrères, et il se hâta de traduire sa reconnaissante amitié en beaux vers, bien connus. M. Wogue prend le

1. Cf. Wogue. Notes de la page 73.
2. Publié par M. de Monmerqué, op. cit. ; v. Wogue, p. 77.

soin d'avertir ses lecteurs que c'est là « un véritable dithyrambe », et que ce portrait des Jésuites est vraiment « bien flatteur ». Jamais, il est vrai, le poète ne s'est élevé si haut que dans ses *Adieux aux Jésuites*, poème écrit et publié quelques semaines seulement après son départ de la Flèche. Il s'explique d'abord, en courant, sur sa vocation et sa sortie. Quand il entra, il était si jeune ! « victime d'un âge où l'on s'ignore ! » Il avait été « porté du berceau sur les Autels ». Avouons qu'à dix-sept ans le berceau est déjà un peu lourd et que le nourrisson est de belle taille. Mais après ces façons de dire qui sentent l'hyperbole, Gresset laisse parler son cœur ; il est ému, il regrette ce qu'il a quitté :

Oui, même en la brisant, j'ai regretté ma chaîne,
Et je ne me suis vu libre qu'en soupirant.

Il aime ceux qu'il appela ses frères : « Mon cœur me survit auprès d'eux » ; et dans un élan de courageuse sincérité ou, comme il dit, d' « impartialité » éloquente, il les venge en ces termes de la calomnie et du mensonge :

Oui, j'ai vu des Mortels, j'en dois ici l'aveu,
Trop combattus, connus trop peu ;
J'ai vu des esprits vrais, des cœurs incorruptibles,
Voués à la Patrie, à leurs Rois, à leur Dieu ;
A leurs propres maux insensibles,
Prodigues de leurs jours, tendres, parfaits amis,
Et souvent bienfaiteurs paisibles
De leurs plus fougueux ennemis ;
Trop estimés enfin pour être moins haïs.
Que d'autres s'exhalant, dans leur haine insensée,
En reproches injurieux,
Cherchent, en les quittant, à les rendre odieux ;
Pour moi, fidèle au vrai, fidèle à ma pensée,
C'est ainsi qu'en partant je leur *fais mes adieux.*

Ces *Adieux* agacèrent les philosophes et surtout leur patriarche. Voltaire écrivait à Cideville, le 11 janvier 1736 : « Je n'ai point lu les *Adieux* aux révérends pères, mais je suis fort aise qu'il (Gresset) les ait quittés ; un poète de plus et un jésuite de moins, c'est un grand bien dans le monde. » La reconnaissance ne pesait pas trop à M. de Voltaire : il s'affranchissait aisément de ces infirmités-là. Gresset eut sur M. de Voltaire cet avantage de ne jamais haïr ceux qui lui avaient fait du bien.

« Les Jésuites, de leur côté, lui conservèrent leur amitié. Le P. Bougeant, qui l'avait pris en affection, l'aida de ses conseils au milieu des dangers et des distractions de Paris ; il lui écrivit souvent à sa retraite paisible d'Amiens... Le P. Brumoy, en particulier, l'entoura de son paternel et inépuisable dévouement [1]. » Il prit même soin de la gloire du jeune poète ; deux mois après la sortie de Gresset, le P. Brumoy écrivait au marquis de Caumont : « Comme il se peut faire que vous n'ayez pas toutes ses œuvres récentes, il me prend envie de vous les envoyer [2] ; » on voit du reste par une autre lettre que Gresset venait lire ses vers au P. Brumoy avant de les livrer au public [3].

Il écrivit un poème, un de ses meilleurs, sous ce titre : *Épître au P. Bougeant*, qu'il appelle « moins révérend qu'aimable Père », et qui était en effet très aimable, sauf à tous les sectaires qui rejetaient les bulles du Pape, portaient leurs oraisons au diacre de Paris et plongeaient leurs écus dans la *boîte à Perrette.*

---

1. P. de Rochemonteix, *le Collège Henri IV de la Flèche*, t. III, p. 200.

2. Lettres du P. Brumoy au marquis de Caumont, publiées par le P. Prat. *Études*, 1857, t. II. — Lettre du 27 janvier 1736.

3. Lettre du 27 mai 1736.

VI.

Des quarante-deux années que Gresset vécut encore, nous dirons peu de chose. Pendant quarante-deux ans, il jouit de ses succès d'antan ; il fit des vers ; il en fit beaucoup ; il en fit toute sa vie ; mais si l'on en excepte ceux du *Méchant*, il en est peu qui ajoutent à sa gloire.

La seconde partie de son existence eut deux phases distinctes : le séjour à Paris et le séjour à Amiens. Onze années durant, il se fait agréer, protéger, choyer des grands et des gens de lettres ; sans jamais avoir été ce qu'on appellerait aujourd'hui un viveur, comme d'aucuns l'ont cru d'abord sur la foi d'une lettre de M. d'Argens, le libre-penseur débauché, au roi de Prusse ; puis, d'après quelques platitudes ignobles, rimées par Voltaire contre ce rival et ennemi. Nous sommes même heureux de trouver dans cette thèse : *Gresset, sa vie, ses œuvres*, la réfutation d'une assertion qui traîne dans les Vapereau de toute venue : à savoir que l'ex-jésuite aurait fréquenté assidûment la société du *Cabinet vert*, chez Mme de Forcalquier.

Gresset était surtout reçu chez un grand seigneur de Picardie, le duc de Picquigny, en son magnifique hôtel de Chaulnes, où étaient reçus aussi, de temps à autre, le spirituel et pieux Mgr d'Orléans de la Motte, évêque d'Amiens, et le P. Bougeant, ami intime de Gresset. C'est alors que Gresset composa l'*Épître au P. Bougeant*, l'*Épître à ma Muse*, l'*Épître à ma Sœur*, et autres « jolis riens », comme les définissait Desfontaines, amplifications harmonieuses et vides. Toutefois dans l'*Épître à ma Muse*, accompagnée d'un *Envoi* à Mme la duchesse de Picquigny, on trouve une profession de foi littéraire, si tant est qu'on puisse accoler un si grand nom à de si petites déclarations. Plusieurs

cependant sont dignes, courageuses et fort louables. Gresset répudie « le titre trop chéri d'auteur » ; il hait la satire, « les fadaises lubriques »,

> Les chants honteux de la Licence obscène,
> Tout ce fatras de libelles pervers
> Dont le Batave infecte l'univers.

Il n'est, dit-il gentiment, qu'un « volontaire sous les drapeaux brillants d'Apollon » ; et en fait de couronnes, il n'aime que les roses. Les lauriers attirent la foudre ; tous les grands génies y sont exposés, et leur vie, c'est presque toujours

> Vingt ans d'ennuis pour quelques jours de gloire.

Génie printanier, pareil à l'oiseau de mai qui voltige « de la fougère à l'épine fleurie », il chante, il gazouille des vers aimables qui sont

> Les fruits d'un léger badinage,
> Nés sans prétendre au grave nom d'ouvrage ;
> Nés pour mourir dans un Cercle d'amis....
> Ces quelques vers échappés à ma veine,
> Nés sans dessein et façonnés sans peine,
> Pour l'avenir ne m'engagent à rien !
> Plusieurs des fleurs que voit naître Pomone
> Au sein fécond des vergers renaissans,
> Ne doivent point un tribut à l'Automne ;
> Tout leur destin est de plaire au Printems.

Comme il se connaît bien ! si du moins il est convaincu de ce qu'il avance avec tant d'ingénuité : ce qui est chose rare chez les poètes qui parlent humblement d'eux-mêmes. Quoi qu'il en soit, le voulant ou sans le vouloir, il est prophète. Gresset, comme poète, n'a eu qu'un temps, et qu'un printemps. Sainte-Beuve qui,

agacé par l'enthousiasme de M. de Cayrol, en devient injuste pour Gresset, reste dans la vérité quand il écrit : « Il est des natures poétiques qui vieillissent vite, et Gresset était de celles-là (1). »

Sauf trois fois ou quatre pendant quarante-deux ans, il n'a fait que se copier lui-même, et répéter ses premières œuvres ; comme le perroquet des Visitandines, ses phrases dévotes. A peine, ici ou là, dans de longues pages de mignardises, lui échappe-t-il des éclairs d'esprit « jeunet » — c'est le mot de Sainte-Beuve ; — par exemple des allusions classiques, des réminiscences qu'il rafraîchit. Ainsi, dans une épître à l'abbé de Chauvelin, sorte de placet pour obtenir un cadeau d'un lièvre et de six perdrix, voire « quelques grives », s'il en est qui s'ennuient de vivre. A la fin du placet, le poète se plaint de tant parler pour ne rien dire : mais, ajoute-t-il, la faute en est aux Anciens, à Homère, à Virgile :

> Vingt-quatre chants pour nous apprendre
> Qu'une bicoque fut en cendre ;
> Douze autres chants, d'une autre part,
> Pour conduire un saint gentilhomme
> De la Sicile, dont il part,
> A la grenouillère de Rome !
> Les exemples des grands entraînent les petits.
> Combien de vers ? Quarante-six,
> Pourquoi ? Pour demander un lièvre et six perdrix.

En 1740, Gresset salua d'une ode un soleil levant, le soleil de Prusse. Frédéric répondit à Gresset par une ode, par une lettre « aimable et d'ailleurs remplie de fautes d'orthographe (2), » et par une invitation pressante à quitter Paris pour Potsdam — invitation qui

1. *Portraits contemporains*, t. V, p. 97.
2. *Gresset, sa vie, ses œuvres*, pp. 133 et suiv.

ennuya vivement Voltaire et faillit le faire crever de dépit : lui, Voltaire, allait-il être supplanté dans le cœur de Sa Majesté prussienne par un poétaillon de Picardie, ou, comme il l'appelle, un « perroquet qui gazouille au Parnasse ! »

Voltaire ne fut point supplanté. Gresset eut la faiblesse de louer encore le roi de Prusse, mais il eut le bon sens de rester en France ; il eut la vanité de demander une place dans l'Académie de Berlin ; il l'obtint et il encensa Frédéric ; mais avec un encensoir dont la chaîne était longue, de plus de deux cents lieues.

Un peu grisé par les succès tragiques de Voltaire, et par ces vapeurs de théâtre auxquelles tout faiseur de vers se laisse prendre une fois dans sa vie, l'auteur du Perroquet voulut créer d'autres héros et exciter, lui aussi, selon les règles d'Aristote, la terreur et la pitié. Il fit représenter, en 1741, *Édouard III ;* en 1745, *Sidney*, deux drames d'où suinte l'ennui en vers pompeux, et dont il ne reste guère que le titre et un plaidoyer assez beau contre le suicide : un éclair dans une nuit profonde.

Entre temps, Gresset avait commis une grosse faute littéraire ; une plus grosse faute encore contre la justice et la vérité ; cela s'intitule l'*Abbaye*, ou l'histoire de l'élection d'un prieur de moines. Dans l'*Épître à ma Muse*, et ailleurs, il avait affirmé et répété qu'il haïssait la satire ; qu'il l'avait en horreur. L'*Abbaye* est une satire de la plus méchante espèce ; et *Ver-Vert*, en comparaison de ce fiel, n'est que de l'eau sucrée. Lourd pamphlet contre les moines, ces riches et gras fainéants. On croirait ouïr, à l'avance, une harangue de député de la première République, ou de la troisième, contre les porteurs de froc et les biens de main-morte. Sans doute, Gresset n'en veut pas à tous les moines ; et il manifeste

son admiration pour les Ordres religieux qui, « déployant leur activité dans le domaine de la science et de la théologie, ont produit les Bourdaloue, les Calmet, les Malebranche, et opposent une barrière à l'ignorance comme à l'athéisme (1). » Mais c'est une tache noire sur le talent et le souvenir de cet homme croyant, et qui jamais ne fut libertin, d'avoir trempé sa plume dans cette encre-là. Par bonheur, il enfouit l'*Abbaye* dans ses cartons. Après avoir eu le triste courage d'accumuler ces rimes frivoles, il n'eut pas celui de les publier ; que ce soit son excuse. Ses éditeurs sont à plaindre, qui n'ont pas imité sa discrétion.

En 1747, parut le *Méchant*, dernier chef-d'œuvre du poète. Le *Méchant* fut joué à Versailles ; ce fut un triomphe. Disons tout de suite que Frédéric voulut, sur-le-champ, se donner ce plaisir à la française, et goûter une pièce que la Cour de France avait applaudie et portée aux nues. Frédéric n'y comprenait rien, ou peu de chose. On conte même qu'il s'en plaignit à quelques beaux-esprits français de son entourage : « Messieurs, expliquez-moi ce mystère. J'entends parfaitement Molière, Regnard, Destouches ;... et il me faudrait un commentaire pour entendre la comédie de Gresset. — C'est vrai, Sire, lui fut-il répondu. Le commentaire est à Paris ; allez-y passer six mois ; répandez-vous dans les sociétés de bon ton et pas un des vers du *Méchant* ne vous offrira plus d'énigmes (2). »

Le *Méchant*, c'est tout l'esprit français de la meilleure compagnie du dix-huitième siècle ; ou mieux c'en est la fleur. Molière, c'est presque toujours l'esprit de tous les temps ; la comédie de Gresset est l'image fidèle du Paris de 1750 ; ou comme s'exprime

1. *Gresset, sa vie et ses œuvres*, p. 157.
2. Cf. Abbé Maynard, *l'Académie française et les Académiciens ;* le XXIXe fauteuil ; Gresset.

Villemain « la médaille des salons du dix-huitième siècle [1] ; » la seule comédie, a écrit La Harpe, où l'on ait saisi le vrai caractère de notre siècle [2]. » Jean-Jacques prétend que le *Méchant*, quand on le joua, parut un homme comme tout le monde. Hé oui, comme tout le monde d'alors, où il y avait un peu trop de *méchants*.

Le rôle de Cléon, le *Méchant*, est celui de l'intrigant de bon ton, s'amusant de tout sans scrupules, même de sa méchanceté ; frivole même dans ses malices, ses hypocrisies; surtout égoïste, selon sa maxime : « Chacun n'est que pour soi » — tout ainsi que M. de la Porcheraie, dans le *Moi* de Labiche. Il ne craint qu'une chose, un seul crime, l'ennui : « Pour le fuir, tous les moyens sont bons, » fussent-ils les pires ; pour se distraire, il sème les soupçons, les calomnies, les discordes, les haines ; il passe, en se répétant :

Si rien ne réussit, je ne me pendrai pas !

Quant à la pièce, point d'intrigue, peu de caractères ; celui du *Méchant* lui-même n'est qu'un portrait vu tantôt de face, tantôt de profil, extrêmement mobile ; en quoi, il ressemble aux roués, seconde manière, de ce siècle où s'agite une société spirituelle, élégante, « sans âme et sans poésie [3]. » Seulement Gresset a eu l'heureuse idée de mettre en antithèse deux types, qui ne sont pas difficiles à trouver encore en 1900 : d'abord, le vrai gentilhomme campagnard, le bon Géronte, qui s'intéresse à son château, à ses vergers, à ses bois, mais sans se désintéresser de la gloire de la

1. *Tableau de la littérature au XVIII*e *siècle*, t. I, p. 331.

2. *Cours de littérature*, t. VIII, p. 45.

3. Villemain, l. c.

France, pour laquelle, il se dévouera dès le premier signal :

> Je suis toujours sensible au bien de ma Patrie.

D'autre part, les gens du bel air, c'est-à-dire de Paris, nous dirions du boulevard : pour qui il n'y a rien au monde que cela, ce bruit, ces divertissements, ces modes, ces tripotages :

> On ne vit qu'à Paris et l'on végète ailleurs.

C'est leur maxime et c'est un de ces vers proverbes dont la pièce fourmille. Sainte-Beuve s'est amusé à en cueillir un bouquet, dont il égaie une de ses jolies pages ; cueillons-en aussi quelques-uns, dont la moitié au moins ont été négligés par Sainte-Beuve :

> Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs.
> C'est une espèce d'ours qui se croit philosophe.
> Elle a d'assez beaux yeux... pour des yeux de province.
> L'aigle d'une maison n'est qu'un sot dans une autre.
> Beaucoup d'honnêtes gens sont de ces fripons-là.
> Nous vivons bons amis, chacun de son côté.
> L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.
> Mon estime toujours commence par le cœur.
> Le véritable esprit marche avec la bonté.

La pièce entière est de ce style, pas une faiblesse, pas une longueur, c'est un feu roulant. Jamais Voltaire, dans ses sept ou huit tomes de comédies, n'a attrapé ce vers, ce ton, cette allure. D'ailleurs Voltaire ne fut jamais comique ; où il veut faire rire, « il n'est que grimaçant (1) ; » par la raison qu'en donne Gresset : le véritable esprit, celui qui se communique, qui

1. Nisard, *Histoire de la littérature*, t. IV.

pénètre, qui charme et dilate, « marche avec la bonté. »

VII.

Gresset, par la bouche du *Méchant*, avait fortement médit de Paris. Que rencontre-t-on à Paris ?

> Des flatteurs, des valets, des plaisans détestables...
> Des femmes d'un caprice et d'une fausseté !...
> Des protégés si bas, des protecteurs si bêtes !

et le reste. Après le triomphe du *Méchant*, qui lui valut un fauteuil à l'Académie française, Gresset abandonna Paris et rentra dans ses foyers de Picardie. Il avait bientôt quarante ans ; il partait à son « midi sonnant [1] ». L'après-midi fut celle d'une pâle, tiède et douce journée d'automne. Nous n'avons à y signaler que quatre ou cinq dates, sortes de haltes sur cette pente de sa vie. En 1750, avec l'agrément du roi, il fonda l'Académie d'Amiens, dont il refusa modestement la présidence titulaire ; mais dont il fut l'âme, la lumière, et quasi le seul académicien de marque. En 1751, il épousa la fille du maire d'Amiens ; leur union fut exemplaire ; mais ils n'eurent point d'enfants. En revanche, Gresset compta de nombreux et chauds amis, pour lesquels il versifiait, comme les sources coulent.

Il continua de rimer sur des sujets de sacristie et de couvent. Il allongea *Ver-Vert* de deux chants inutiles : l'*Ouvroir* et les *Pensionnaires*, où il plaisantait derechef et à satiété sur le compte des Visitandines. Il riait d'autres gens d'église, dans le *Parrain magni-*

1. Sainte-Beuve, l. c., p. 87.

fique, long bavardage sur un prélat très ladre. Il composa le *Gazetin*, autre longue satire contre un bourgeois qui passe son temps à lire le journal ; (c'était un ridicule, voilà cent cinquante ans.) Il délayait le *Méchant* en de nouvelles comédies, dont on a gardé les titres suivants : l'*Esprit à la mode*, le *Secret de la comédie*, le *Monde tel qu'il est.* Enfin il jetait dans le public amiénois une foule de piécettes qui divertissaient fort les académiciens picards et autres gens des bords de la Somme. Gresset était leur idole ; on l'aimait, on apprenait par cœur ses poèmes inédits ; et vers 1815, on citait encore deux octogénaires qui pouvaient réciter, d'un bout à l'autre, les *Pensionnaires* et l'*Ouvroir* (1).

En 1754, Gresset, étant directeur de l'Académie française, revint à Paris, pour la réception de d'Alembert, qui, par hasard, succédait à un évêque. Cet évêque de Vence n'avait jamais quitté son diocèse qu'une fois, et encore pour se rendre à une Assemblée du clergé. Gresset, dans son discours, se permit une sortie violente contre « ces pontifes agréables et profanes, crayonnés autrefois par Despréaux, regardant le devoir comme un ennui, l'oisiveté comme un droit, leur résidence naturelle comme un exil ». Bossuet avait jadis parlé de ce ton ; mais entre l'auteur des *Oraisons funèbres* et le poète du *Carême impromptu*, il y avait quelque distance : cette sortie d'un prédicateur laïque, dans l'assemblée des Quarante, qui n'était pas tout à fait celle des fidèles, fit plus de bruit que de raison. Le poète n'avait été que maladroit. Peut-être s'était-il inspiré, un peu à contre-temps, de l'exemple ou des leçons de Mgr de La Motte, son évêque, devenu l'un de ses plus intimes amis.

Ce fut à Mgr de La Motte que l'ex-jésuite dut le

1. *Biographie universelle* de Michaud, 1817, t. XVIII, Gresset.

bonheur d'être, en ses dernières années, un chrétien fervent et modéle ; et, n'en déplaise à Voltaire, un pieux diseur d'*oremus*. L'histoire de cette amitié, fort honorable à l'un comme à l'autre, a été racontée, dès 1788, par l'abbé Proyart, en sa *Vie de Mgr d'Orléans de La Motte*, et, en 1872, par M. l'abbé Delgove, en son *Histoire de Mgr de La Motte :* deux ouvrages que M. Wogue aurait bien fait de consulter. On y apprend que, à la prière du saint évêque, Gresset renonça au théâtre et jeta au feu plusieurs comédies avec un certain nombre d'épigrammes. Après quoi il écrivit sa fameuse *Lettre* du 14 mai 1759. Cette lettre est une superbe profession de foi, lancée à la face de l'impiété immorale ; une protestation fière du chrétien, bravant les ricanements et les fureurs de la *Philosophie ;* une amende honorable pour les scandales, dont les écrits de Gresset avaient pu être la cause :

... J'ai eu l'honneur de communiquer ma résolution à Monseigneur l'Évêque d'Amiens, et d'en consigner l'engagement irrévocable dans ses mains sacrées. C'est à l'autorité de ses leçons et à l'éloquence de ses vertus que je dois la fin de mon égarement ; je lui devois l'hommage de mon retour ; et c'est pour consacrer la solidité de cette espèce d'abjuration que je l'ai faite sous les yeux de ce grand Prélat si respecté et si chéri...

Je profite de cette occasion pour rétracter solennellement tout ce que j'ai pu écrire d'un ton peu réfléchi, dans les bagatelles rimées dont on a multiplié les Éditions, sans que j'aie jamais été dans la confidence d'aucune...

Pour mes nouvelles Comédies, — dont deux ont été lues, Monsieur, par vous seul, — ne me les demandez plus ; le sacrifice en est fait, et c'étoit sacrifier bien peu de chose. Quand on a quelques Écrits à se reprocher, il faut s'exécuter sans réserve, dès que le remords les condamne. Il seroit trop incertain de compter que ces Écrits seront brûlés au flambeau qui doit éclairer notre agonie...

Jamais Gresset n'avait été plus éloquent, plus haute-

ment chrétien, plus digne d'éloges. Voltaire éclata. Il se sentait touché au vif par cette condamnation vigoureuse des malfaiteurs de plume, des « pitoyables incrédules » dont il était le chef et l'oracle. Sa bile déborda en prose et en vers. Il écrit à d'Argental : « Et ce polisson de Gresset, qu'en dirons-nous ? Quel fat orgueilleux ! quel plat fanatique ! et que les vers de Piron sont jolis ! » Et à Cideville : « Vous connaissez sans doute l'épigramme de Piron sur ce fanatique orgueilleux de Gresset. Qu'elle est jolie ! qu'elle est bien faite ! et que l'insolent ex-jésuite est bien puni ! » — L'épigramme de Piron était misérable ; aussi fausse que méchante ; la voici :

Gresset pleure sur ses ouvrages,
En pénitent des plus touchés.
Apprenez à devenir sages,
Petits écrivains débauchés.
Pour nous, qu'il a si bien prêchés,
Prions DIEU que, dans l'autre vie,
DIEU veuille oublier ses péchés,
Comme en ce monde on les oublie.

Un peu plus tard, Voltaire, dans son *Pauvre diable*, revient à la charge ; il travaille sur les idées de Piron, et se venge des succès du *Méchant*, en criant que ce n'est pas une comédie :

De vers, de prose et de honte étouffé,
Je rencontrai Gresset dans un café ;
Gresset doué du double privilège
D'être au collège un bel esprit mondain,
Et dans le monde un homme de collège ;
Gresset dévot, longtemps petit badin ;
Sanctifié par ses palinodies,
Il prétendait avec componction
Qu'il avait fait jadis des comédies,

Dont à la Vierge il demandait pardon.
Gresset se trompe, il n'est pas si coupable...

Cela continue et cela va jusqu'à cette grosse calomnie que, si Gresset est dévot, c'est pour se faire bien venir à la Cour. Voltaire a vomi contre Gresset d'autre prose et d'autres vers que nous ne saurions reproduire. Jusque dans le *Dictionnaire philosophique*, il se sent pris du besoin d'écraser ce « cafard, jadis jésuite » (ce mot se trouve dans une épigramme) ; et il s'y emploie, en affirmant que Gresset n'a un peu réussi que dans *Ver-Vert* et la *Chartreuse ;* mais que ce sont « deux ouvrages tombés [1]. »

Juste retour des choses d'ici-bas. Quelque cinquante ou soixante ans plus tard, de graves lettrés, professeurs de Sorbonne, et qui certes n'étaient point des ennemis trop acharnés de Voltaire, disaient de Gresset : « Il égale Voltaire, dans le seul genre où Voltaire fut grand poète [2] ; » — « Gresset se fait toujours lire, en dépit des épigrammes de Voltaire, et cela les émousse [3]. »

Gresset, a écrit M. l'abbé U. Maynard [4], prit les épigrammes et les injures de Voltaire « en esprit de pénitence ». Il fit mieux encore. La généreuse et chrétienne pensée lui vint — peut-être sur le conseil de l'évêque d'Amiens — d'entreprendre la conversion du vieil impie ; tout au moins, de rappeler à ce blasphémateur de quatre-vingts ans, qu'il y a des choses sérieuses, et un lendemain éternel, où ce n'est plus le temps de rire. En 1774, Voltaire se moqua, dans un pamphlet rageur, de l'oraison funèbre de Louis XV, prononcée par l'évêque de Senez, qui avait fortement

1. Au mot IMAGINATION.
2. Villemain, l. c., p. 334.
3. Gérusez, l. c., p. 424.
4. *Voltaire*, t. II, p. 499.

malmené les écrivains sans foi ni pudeur. Gresset eut pitié du pamphlétaire et lui écrivit des lignes émues, que M. Lenel a tout récemment découvertes parmi les papiers de l'aimable poète. Nous les reproduisons avec joie :

On est bien aise pour votre santé, que vous ne soyez point triste à quatre-vingts ans. On conçoit que vous rabâchiez, que tous vos pamphlets soient des redites de ce que vous avez dit... Mais pourquoi faut-il que vos gaietés soient des blasphèmes, et que tout ce qui est sacré vous incommode, que tout ce qui est bien, en fait d'ouvrages littéraires, vous déplaise, dès que vous ne l'avez pas fait ?...

Dites-vous bien ce que nous devons nous dire chaque jour, d'après le texte sacré : *Uno tantum puncto mors et ego dividimur* [1]. Il n'est pas trop tôt de se le dire à quatre-vingts ans. Vous avez perdu beaucoup de gens ; vous perdez encore par vos dérisions et vos blasphèmes la jeunesse actuelle. Qu'ils apprennent par votre repentir solennel, par votre rétractation publique, que vos assertions impies n'ont été que le délire du bel esprit, les rêves de la vanité.

Vous seriez grand, vous seriez chrétien, et le DIEU de toute miséricorde vous pardonnerait.

Cet admirable billet, tracé par un poète de soixante-cinq ans pour un poète octogénaire, arriva-t-il à son adresse ? S'il y arriva, quel effet produisit-il ? On l'ignore ; mais on peut trop aisément le deviner. Gresset demandait un jour à l'évêque d'Amiens : « D'où vient donc, Monseigneur, cette sorte de délire qui agite les écrivains impies de notre siècle ? — C'est, répondit le prélat, le cœur qui leur fait mal à la tête. » Chez Voltaire, tout était malade et gangrené depuis tantôt quatre-vingts ans.

1. Gresset cite de mémoire : ce qui nous incline à croire qu'il avait rapporté ce texte d'une conversation avec Mgr de La Motte. Le texte exact est : *Uno tantum (ut ita dicam) gradu ego morsque dividimur* (I. Reg., xx, 3.)

Tandis que le honteux *patriarche* et ses aides usaient leurs dernières forces à biffer l'Évangile, Gresset, oubliant les rimes légères, rédigeait, d'après les vues de Mgr de La Motte, un *Plan des preuves de la religion*. La réputation de sa piété était alors si bien établie, que les chanoines, dont il s'était joyeusement moqué jadis, s'adressaient à lui comme au lettré chrétien le plus en vue. Ainsi le Chapitre de Noyon lui demanda une épitaphe en l'honneur de Mgr de Bourzac.

Avec les salons de l'évêché d'Amiens, et le cercle où il réunissait les amis dont il était la joie et la gloire, le lieu du monde que Gresset aimait le plus, était sa villa du *Pinceau*, qui s'étalait, proprette et élégante, non loin des « Bords de la Somme, aimables plaines [1], » et à côté d'un marais appartenant à la ville. La villa existe toujours avec ses murs de briques rouges, ses fenêtres de pierre blanche, ses toits d'ardoise ; assise à l'ombre d'un bosquet de vieux arbres, près des eaux tranquilles des *Petits canaux*, où les gondoles des jardiniers picards vont et viennent, avec je ne sais quelle poésie mélancolique. Par malheur, aujourd'hui, à quelques pas de la *Solitude de Gresset*, toute illusion et rêverie s'envolent, au bruit du chemin de fer, au vacarme des locomotives qui arrivent et partent en traversant, comme parle M. Coppée, « un désert de rails plein de fanaux épars [2]. »

Coïncidence curieuse : la villa du *Pinceau* [3] était autrefois un bien de ces moines contre qui Gresset

1. Ode sur l'*Amour de la Patrie*.

2. Le *Coup de tampon*.

3. Ou *Villa de Huy*. Le nom de cette villa est orthographié de cinq ou six manières dans les vieilles chroniques (*Plainsceau*, *Pinseau*, *Plinceau*)... ; dans une Bulle d'Alexandre III, il est fait mention de *Prato de Plainsis*. Cf. *Histoire de l'Abbaye de Saint-Acheul-lès-Amiens*, par M. Joseph Roux, p. 288.

avait rimé sans aucune raison ; un pré de la vieille Abbaye de Saint-Acheul, où, quarante ans après la mort de l'ex-jésuite Gresset, la Compagnie de Jésus devait fonder le collège si célèbre sous la Restauration. Autre antithèse de l'histoire, la villa de Gresset sert aujourd'hui d'asile à une communauté de religieuses ; mais qui n'est point, comme le couvent du Perroquet, « un séjour de l'oisive indolence. » L'ancien salon du poète, situé au premier, belle salle carrée, mesurant dix mètres de côté, cinq à six mètres de hauteur, avec ornements de fleurs et guirlandes, est devenu la chapelle des Sœurs de la Sainte-Famille.

Gresset y venait continuellement travailler et prier, loin des embarras de la ville ; et il cultivait à sa guise le petit domaine, dont il convertissait les rentes en aumônes [1] : la piété ne va jamais sans la charité, même chez les gens de lettres qui ont des rentes.

En 1774, il alla faire ses adieux à Paris ; et pour emprunter une de ses phrases, il revit la capitale, comme ferait « un sauvage de Picardie, enseveli depuis près de quinze années dans ses bois et ses choux. » En qualité de Directeur de l'Académie, il présenta les vœux des Quarante à Louis XVI et à Marie-Antoinette, auxquels, selon l'usage, il présageait, hélas ! un règne « fortuné ». — Il reparut encore à l'Académie pour la réception de Suard, critique et rédacteur de la *Gazette de France*. Sans être un « sauvage », Gresset était une sorte d'Épiménide picard. Sa harangue contre le néologisme, le style maniéré, le jargon et le « papillotage » du jour déplut à l'auditoire, qui reçut froidement les leçons littéraires de ce *revenant*.

Gresset se sentit mortifié par cet accueil des beaux-esprits parisiens. Heureusement Louis XVI et la

1. Cf. Berville et Wogue, p. 272.

famille royale lui firent fête : ce qui valait, et au-delà, tous les bravos des gens de lettres. Louis XVI, apprenant que Gresset avait sacrifié plusieurs de ses œuvres légères, s'empressa de l'en récompenser. A peine monté sur le trône, le jeune roi lui octroya le titre de chevalier de Saint-Michel et des Lettres de noblesse, dont le préambule est le plus magnifique éloge du poète :

LOUIS, etc... Les avantages que les Sciences, les Belles-Lettres et les Arts procurent à notre Royaume, nous invitent à ne négliger aucun des moyens qui peuvent contribuer à leur maintien et à leurs progrès. Les titres d'honneur répandus avec discernement sur ceux qui les cultivent nous paroissent l'encouragement le plus flatteur que nous puissions leur donner. Parmi ceux de nos sujets qui se sont livrés à l'étude des Belles-Lettres, notre cher et bien-amé *Jean-Baptiste-Louis* GRESSET s'y est distingué par des Ouvrages qui lui ont acquis une célébrité d'autant mieux méritée, que la Religion et la décence, toujours respectées dans ses Écrits, n'y ont jamais reçu la moindre atteinte. Sa réputation a depuis longtemps engagé l'Académie françoise à le recevoir au nombre de ses Membres, et nous l'avons vu, avec satisfaction, nous offrir, en qualité de Directeur, les hommages de cette Académie, la première fois que nous avons bien voulu l'admettre à nous les présenter, à l'occasion de notre avènement à la Couronne.

Nous savons d'ailleurs qu'il est issu d'une famille honnête de notre ville d'Amiens ; que son aïeul et son père y ont rempli différentes fonctions municipales, et qu'ils y ont toujours, ainsi que le sieur GRESSET lui-même, vécu de cette manière honorable qui, en rapprochant de la Noblesse, est en quelque sorte un degré pour y monter.

A ces causes....

Monsieur, le futur Louis XVIII, conférait aussi au poète la charge enviée d'historiographe. Les honneurs pleuvaient : mais souvent c'est une pluie d'hiver. Gresset ne vit, pas même de loin, l'effroyable tempête de sang et d'ignominie qui allait s'abattre sur la France. Il mourut, à Amiens, le 16 juin 1777.

Il avait souvent exprimé le désir d'être enterré au cimetière Saint-Denis ; probablement, comme le croit M. de Cayrol, parce que ce cimetière occupait l'emplacement de l'ancienne maison des Jésuites, auxquels, malgré leur suppression en France, il avait gardé son dévouement des premières années. Il y reposa jusqu'en 1811, époque où ses restes furent transférés solennellement dans la superbe cathédrale d'Amiens, restaurée naguère (je n'ose dire embellie) par les soins de Mgr de La Motte. Quelle sépulture pour un homme de lettres ! — pour un auteur dont les écrits tiennent en deux minces volumes, dont un est de trop !

Nous ne reviendrons point sur les jugements déjà formulés au sujet de ces œuvres. La meilleure critique de ces œuvres, au point de vue moral, Gresset lui-même l'a faite, dans son examen de conscience du 14 mai 1759, où il déplorait ce qu'il nomme ses égarements et les scandales de ses « bagatelles rimées ». Point de meilleure critique que celle-là. Tenons-nous-y et remercions-en le poète lui-même.

Quant à son bagage littéraire, il comprend cinq ou six petits poèmes, contes ou satires, et une comédie. On dit que Gresset avait été original, par la raison que Gresset n'avait imité personne. L'éloge est vrai ou faux ; vrai, s'il s'applique aux sujets traités et au génie propre de l'auteur ; faux, s'il s'agit de la manière et du style. Gresset est *lui ;* mais enfin il est de la famille de Marot, de La Fontaine, de Chapelle, de Racine en ses épigrammes, et des autres écrivains « d'élégant badinage », pour parler comme Despréaux.

Sainte-Beuve appuie sur une note juste, quand il désigne, en ces termes, un autre modèle de Gresset : « On retrouverait en lui partout, et dans le meilleur sens, l'élève des Jésuites et du P. du Cerceau [1]. »

1. *Portraits contemporains*, t. V, p. 88.

C'est en effet du poète de la *Nouvelle Ève*, des *Pincettes* et du *Messager du Mans*,... que procède, en droite ligne, le chantre de *Ver-Vert*. Gresset l'avoue et on peut l'en croire. A la fin du *Lutrin vivant*, il disait à l'abbé de Segonzac, en se plaignant des « graves ennuyeux », censeurs des « jeux légers de sa muse badine» : «Je pense et je tâche d'écrire à l'exemple du P. Cerceau, ni autrement, ni mieux [1]. »

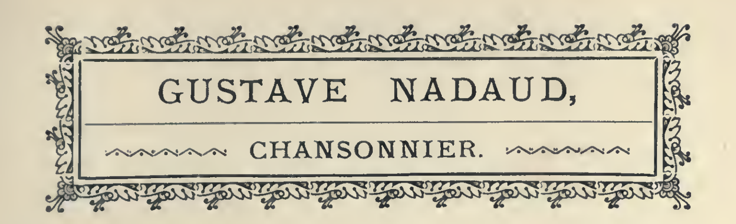
Ainsi pensoit l'amusant du Cerceau,
Sage, enjoué, vertueux sans rudesse,
Des Sages faux évitant la tristesse.
Il badina sans s'écarter du beau,
Et sans jamais effrayer la sagesse :
Ainsi les traits de son heureux pinceau
Plairont toujours et de races en races
Vivront gravés dans les fastes des Grâces ;
Et les Censeurs obstinés à ternir
Son art chéri, par l'ennui pédantesque
D'un françois fade ou d'un latin tudesque,
Endormiront les siècles à venir.

Gracieux éloge du maître par le meilleur élève, plus brillant que le maître. Gresset n'a eu, comme son maître, qu'un talent de jeunesse ; il était arrivé à son apogée dès l'âge de vingt-quatre ans. Il n'excelle que dans les petits sujets ; mais il y excelle, comme les abeilles en leur travail printanier ; et de lui on peut dire ce que Virgile écrivait, au début de son histoire poétique des abeilles :

In tenui labor ; at tenuis non gloria.

On le goûtera, tant qu'il y aura des gens d'esprit en France ; espérons que cela durera quelque temps encore.

1. Le P. du Cerceau était mort en 1730, quatre ans avant l'apparition de *Ver-Vert*.



GUSTAVE NADAUD,

CHANSONNIER.

USTAVE NADAUD, comme les peuples heureux, n'a point d'histoire. Il a vécu soixante treize ans ; il rima et chanta d'innombrables chansons. Sauf dans ses couplets joyeux, il ne se mêla guère de la politique ; et il ne fut rien — à peine décoré, comme presque tout le monde. Il jouit, sans faste, de sa gloire, ou plutôt de ses aimables succès qui n'ont eu ni éclipse, ni déclin. Nadaud avait peu d'ambitions, et il n'éprouva aucun accès de « fièvre verte », bien que l'Académie l'ait jugé digne d'un prix Vitet. Mais tous les gens d'esprit, de la Lys à la Garonne et par delà, ont entendu, goûté, applaudi, fredonné ses chansons ; beaucoup même les savent par cœur.

Une des récréations de Louis Veuillot, pendant ses villégiatures de vacances, c'était de se faire chanter, le soir, tous les morceaux choisis de Nadaud ; et le grand prosateur y prenait une belle provision de bonne humeur et de franc-rire ([1]). Sainte-Beuve prisait fort le talent du jeune chansonnier, ou, comme il dit, « de l'aimable chansonnier Nadaud ([2]) » ; le poète des *Méditations* fraternisait avec le poète de *Pandore ;* et le plus éclatant sonneur de cor du romantisme jugeait « exquis » les airs joyeux de ce fifre, à l'aide duquel on se gaussait de bons gendarmes. Et alors même que Théophile Gautier refusait à la chanson le titre de poème, il daignait accorder à Nadaud le titre de poète : « Après tout, écrivait l'auteur d'*Émaux et*

---

1. Voir sa *Correspondance*, t. II, p. 120.
2. *Nouveaux lundis*, t. III, 3e édit., p. 342.

Camées, Nadaud, quoique poète, est un véritable chansonnier ([1]). »

Oui, véritable ; peut-être même de tous nos chansonniers est-il, non pas le plus populaire — il est trop délicat pour être populaire — mais, dans toute l'acception du terme, le plus français. La chanson, comme tout le monde sait, est une chose française ; et nos aïeux en étaient fiers : *Solus Gallus cantat !* disait-on au grand siècle ([2]) ; Nadaud est le seul Français qui ait été à la fois poète, un poète lettré et de bonne compagnie, compositeur et chanteur : ce fut le ménestrel des salons de Paris, en cette seconde moitié du siècle qui s'en va.

C'est le chansonnier que nous étudions en Nadaud ; mais commençons par quelques mots de l'homme lui-même, tout en parlant déjà de ses chansons ; car il est impossible de séparer l'œuvre de l'auteur. Nadaud pouvait dire, comme Béranger, et avec un peu plus de raison : « Mes chansons, c'est moi ! » Aussi avait-il l'habitude de répéter à ses amis : « Mes chansons, je les ai vécues. » Ce qu'il tournait en couplets lui était *arrivé*.

I.

Gustave Nadaud était né en 1820, à Roubaix, dans une cité vouée à l'industrie, au commerce, peuplée d'usines, de manufactures et filatures, une de plus merveilleuses ruches ouvrières de France.

Lorsque, dans ses strophes plaisantes ou graves, il propose, à sa façon — qui certes n'est pas toujours la

1. *Histoire du romantisme*, 3e édit., p. 357.

2. « Hispanus flet, dolet Italus, Germanus boat, Flander ululat, et solus Gallus cantat. » Voir Saint-Évremont, *Œuvres meslées*, t. II, p. 275-277.

plus mauvaise — une solution de la crise sociale, par exemple, lorsqu'il s'adresse aux usines, c'est-à-dire aux patrons ; aux métiers de tissage, c'est-à-dire aux mains actives qui les gouvernent ; lorsqu'il leur dit :

Usines, travaillez sans cesse,
Travaillez, métiers diligents ;
Donnez le luxe à la richesse,
Et le salaire aux indigents ([1]) ;

nul doute que Nadaud ne songeât à sa chère cité flamande.

Les Muses, comme les abeilles, choisissent leur asile où il leur plaît ; néanmoins, elles se posent plus rarement à l'ombre des cheminées d'usine. Un poète de Gascogne, méditant naguère de venger sa patrie et son grand fleuve, si gaiement *blasonnés* par Nadaud, s'y exerçait, non sans verve, aux dépens de Roubaix, de la Flandre et de ce trouvère, dont le berceau s'abrita derrière les noires murailles des fabriques, sur les rives « noires » de la Lys. Comment un poète né au pays des brouillards et de la fumée de houille, a-t-il osé rire des collines ensoleillées où, sous un ciel bleu, se déroule majestueusement la Garonne, à travers les vignobles aux grappes d'or, puis entre les quais de Bordeaux la superbe ?

Roubaix est riche ; seulement
Point d'œuvres d'art, nul monument ;
Ces belles choses raffinées,
Les soupçonne-t-on seulement
Quand on a tant de cheminées ?

La Flandre est grasse ; seulement
Mon œil y cherche éperdument

1. *Hymne à la France.*

Un mont à crête dentelée :
A Roubaix sait-on seulement
Ce qu'est un pic, une vallée ?

Sait-on d'où jaillit le bon vin ?
La vigne !... ce terme divin,
Est-il dans le vocabulaire ?
Loin d'avoir la vigne et le vin,
Roubaix n'a pas même d'eau claire ([1])...

Ce joli plaidoyer *ad hominem*, en faveur de la Garonne qui n'a pas *voulu* s'en aller « dégeler le pôle », mais qui a *voulu* rester dans son pays de Gascogne, fut publié en 1890 ; il a dû égayer Nadaud, malgré ses soixante-dix hivers. Du reste, il y a beau temps que le poète roubaisien avait célébré, dans une de ses meilleures bluetttes, le *Pays natal*, qui est toujours, sinon le plus riche, du moins le plus aimé :

Pays natal, on te retrouve,
Plus cher après t'avoir quitté...

Disons tout de suite que le pays natal du chansonnier n'a été ni ingrat, ni insensible à la gloire pacifique de son poète. Depuis douze ans, le portrait de Nadaud figure, en bon lieu, dans l'hôtel de ville de Roubaix ; sans doute, en attendant la statue. Combien d'autres, en effet, sont coulés en bronze, qui sont loin d'avoir rendu à leurs contemporains d'aussi bons services que le chansonnier Nadaud! Nadaud a fait sourire ou pleurer de douces larmes ; à ce titre, n'est-il pas un bienfaiteur? Combien de personnages honorés d'une statue, même à Paris (surtout à Paris), n'ont pas mérité si bien de leurs semblables !

Gustave commença ses études dans une pension de

1. A. Ferrand, *Revue catholique de Bordeaux*, 25 avril 1890.

Roubaix ; et déjà tout enfant, il manifesta un vif sentiment des beaux vers, écrits dans une langue harmonieuse. Un de ses camarades de ce temps-là nous a lui-même raconté comment, au beau milieu du jeu, le petit Nadaud interrompait la partie pour lire, avec un enthousiasme précoce, une page de Racine. Il continua et acheva brillamment ses classes au collège Rollin ; mais ses parents ayant fondé une maison de commerce à Paris, place des Victoires, Gustave, frais émoulu du latin et du grec, dut s'appliquer au négoce. Il le fit avec un goût modéré, et, paraît-il, avec un succès médiocre. Ses premières chansons lui trottaient dans la tête, ce qui gêne un peu la tenue des livres, l'aunage du drap et le service empressé des clients. Il s'ensuivit, comme le narre gentiment Ch. Monselet dans un chapitre intitulé : *Un négociant qui a mal tourné*, que Gustave Nadaud devint « apostat de la tenue des livres et déserteur des étoffes de Roubaix (1). »

En quittant les étoffes, il se donna tout entier à la chanson et ne fit plus autre chose. Au surplus, dès l'âge de vingt ans, Nadaud était déjà célèbre parmi la population du quartier latin. Est-il besoin d'ajouter que, pour plaire dans ce monde-là, le jeune héritier d'Horace et de Désaugiers n'écrivait ni des cantiques ni des hymnes à la vertu ? S'il n'avait laissé que des refrains en l'honneur des *Reines de Mabille* et pour les assemblées où trônait M. Chicard, mieux vaudrait nous en taire ; nous n'irions point remuer ses œuvres, même pour y chercher des perles.

En 1849, bon nombre des chansons de Nadaud étaient composées et connues. Il en publia un premier recueil, et sa réputation s'étendit. Les difficultés qu'il

1. *Petits mémoires littéraires*, 1885, chap. XII.

éprouva deux ou trois fois sous l'Empire, de la part de fonctionnaires zélés, furent loin de nuire à sa gloire ; Béranger, condamné jadis à l'amende, était devenu une victime et une puissance ; quelques tracasseries et un brin de persécution — de persécution anodine — furent pour Nadaud, comme pour d'autres, la meilleure des réclames.

Donc, les fonctionnaires zélés devinèrent dans la chanson du *Vieux Mendiant* une satire contre l'Empire et l'empereur. Evidemment, des expressions comme celles-ci :

> Un jour, dans un festin immense,
> Les grands du monde étaient assis...
> Je suis l'Empereur de la terre,
> Et je me nomme Balthazar...

étaient des expressions subversives, un appel aux armes, un coup d'État déguisé contre le coup d'État de Napoléon III. Le *Vieux Mendiant* fut l'objet des sévérités de la censure ; lesquelles, par contre, invitèrent l'opposition à chanter avec plus d'entrain : *Allons, vieillard, divertis-nous !*

Tout le monde sait l'histoire des *Deux Gendarmes*. Les couplets du brigadier et le refrain de Pandore faisaient le tour des salons et de la France ; la gendarmerie s'indigna, elle se plaignit ; le gouvernement s'émut, et cette plaisanterie en six couplets fut déférée à la justice, comme un crime de lèse-nation.

Malgré ces taquineries, peut-être même à cause de ces taquineries, Nadaud était invité aux soirées de la princesse Mathilde. Il y rencontra l'empereur ; et Napoléon, qui ne manquait ni d'esprit, ni d'à propos, demanda au gai frondeur de la gendarmerie de lui chanter *Pandore*. Nadaud s'excusa : « Sire, cette

chanson-là est interdite ; je l'ai oubliée. » Napoléon insista, Nadaud chanta *Pandore ;* Napoléon lui tendit la main, et naturellement l'interdit fut levé. On a conté (on ne prête qu'aux riches) que Nadaud, en cette circonstance, aurait égayé Sa Majesté en ajoutant un couplet hardi, et d'autant plus spirituel, le couplet qui finit par ces quatre vers :

J'ai même, il m'en souvient encore,
Conduit Bonaparte en prison.
— Brigadier, répondit Pandore,
Brigadier, vous aviez raison.

Et l'empereur de rire. Par malheur, ce n'est qu'une légende ; et le couplet n'est point de Nadaud.

Une anecdote plus authentique, au sujet de *Pandore*, et un peu moins connue, est la ruse fort ingénieuse que le préfet de Nantes, M. Henri Chevreau, employa pour avoir Nadaud à un dîner officiel. Nadaud venait d'arriver en cette bonne ville, et il s'était rendu à l'hôtel où il devait passer la nuit. Tout à coup apparaissent deux gendarmes, chargés, déclarent-ils, d'une mission de police.

« C'est vous, dit au voyageur l'un des émules de Pandore, c'est vous qui avez *blagué* la gendarmerie ?

— C'est moi.

— Alors, veuillez nous suivre.

— Où donc ?

— A la Préfecture. »

Nadaud, assez intrigué de cette aventure, suivit les gendarmes. Mais le préfet reçut le *prévenu* de la meilleure grâce, prétextant qu'il n'avait pas trouvé de moyen plus sûr d'attirer Nadaud à une fête chez un préfet ; et, par toute sorte de politesses, il fit oublier

au joyeux convive cette manière insolite d'inviter les gens, même à un dîner officiel.

Un jour, Nadaud fut invité, pour le même soir, chez la princesse Mathilde et chez Lamartine. Lamartine, nous l'avons dit, aimait Nadaud ; comme l'aimaient du reste tous les gens de lettres, sauf Victor Hugo : cet aigle dédaignait les alouettes et les cigales qui oubliaient de le chanter. Nadaud se rendit chez la princesse. Lamartine, pauvre mais fier, se crut méprisé : et par devant ses hôtes, tandis qu'on enlevait le couvert du chansonnier, il traduisit son dépit dans une épigramme calquée sur un couplet des *Gendarmes*. Voici ce couplet, tel du moins qu'on le cite, bien que Lamartine ait réclamé contre deux ou trois expressions assez dures :

Hier, un vaincu de Pharsale
M'offrit un dîner d'un écu :
Le vin est bleu, la nappe est sale ;
Je n'irai pas chez le vaincu.
Mais que la cousine d'Auguste
M'invite en sa noble maison :
Je cours, j'arrive à l'heure juste...
— Chansonnier, vous avez raison.

L'épigramme, saisie au vol, fut recueillie par un journal trop complaisant et reproduite de tous côtés. Nadaud en eut, commme il l'avoue lui-même, « un grand chagrin » ; chagrin qui fut adouci, à quelque temps de là, par une généreuse lettre de Lamartine, fort désappointé, lui aussi. Après deux longues pages d'explications, d'excuses, de louanges, l'illustre vieillard finissait en ces termes désolés et suppliants :

Quoi qu'il en soit, j'ai eu tort, puisque j'ai eu le malheur d'être l'occasion pour vous de la moindre peine ; je m'en frappe la poitrine comme d'une mauvaise action, et même comme d'une

ingratitude, puisque vous m'aimiez et que je vous honore dans mon cœur.

Je vous supplie de tout oublier, et de ne pas punir, par la perte très sérieuse et très douloureuse d'un ami, la seule mauvaise plaisanterie que je me sois permise dans ma vie. — LAMARTINE.

A partir de cette époque, Nadaud, inquiet d'avoir affligé le pauvre grand homme, se présenta fort rarement chez la « cousine d'Auguste » ; il cessa même, dit-il, complètement ses visites, « aimant mieux passer pour un ingrat que pour un courtisan (1). » Sur quoi, Nadaud proteste contre une *légende* (c'est le mot dont il se sert) qui l'a fait passer presque pour un familier de Napoléon III : « Je n'ai jamais été reçu ni à Compiègne, ni aux Tuileries, ni ailleurs ; je n'ai jamais été ni l'hôte ni même le convive de l'empereur (2). »

Napoléon eut le bon goût de le décorer, en 1861. Mais, soit pour ne pas marcher sur les brisées de Béranger, soit plutôt par un sentiment de reconnaissant attachement envers les princes d'Orléans, dont il avait reçu des marques de sympathie, Nadaud n'a point célébré le second Empire : à peine même a-t-il fredonné quelques bouts de phrase à l'adresse du premier Napoléon ; par exemple, dans le *Fou Guilleau* : « Et j'ai servi sous l'Empereur ! »

Il crut même, à propos de l'épigramme rimée par Lamartine, devoir exprimer en un quatrain ses préférences politiques :

> Ces vers immérités où j'insulte au *vaincu*,
> M'ont pu faire passer pour un bonapartiste ;
> Je ne le fus jamais, et comme j'ai vécu,
> Je mourrai dans la peau d'un vieil orléaniste.

1. *Nouvelles chansons*, 1892 ; 1re partie, p. XIII.
2. *Ibid.*, p. XV.

Nadaud était patriote, non pas seulement en des paroles qu'on va chantant et qui ne coûtent guère ; il voulut donner à son pays malheureux d'autres preuves de dévouement. En 1870, il s'engagea comme infirmier au service de l'armée des Vosges, et se fit bravement, comme il se qualifiait lui-même, « sœur de charité ».

Du reste, il avait compris (combien d'autres n'eurent point ce courage !) que nos malheurs venaient de nos fautes. Et en 1871, il écrivit ses belles et admirables strophes : *Nostra Culpa*, où il énumère les crimes de la France moderne, et dont le refrain est un appel à la miséricorde divine :

Oui, je le sais, je sais que nous fûmes coupables
    En notre aveuglement !
Le vice et l'intérêt nous rendaient incapables
    D'un juste sentiment.
Nous avons supporté toutes les tyrannies
    Sans perdre notre orgueil,
Et laissé notre honneur aller aux gémonies
    Sans en porter le deuil.
Nous nous sommes montrés confiants en nous-mêmes,
    Sévères pour autrui ;
Nous n'invoquions le nom de DIEU qu'en nos blasphèmes ;
    Nous nous passions de lui...

A mesure qu'il avançait dans la vie, Nadaud voyait grandir l'ombre sur cette patrie dont il aimait toutes les gloires, et dont les gouvernants se passent de DIEU, ou l'outragent. Il sentit vivement et douloureusement l'état de désarroi qui déconcerte les plus nobles âmes ; l'enthousiaste poète de *Pour ma patrie*, et de l'*Hymne à la France*, et de tant d'autres refrains patriotiques, arriva presque à douter de l'avenir. Peu de temps avant sa mort, songeant aux misères du présent, et saisi par le dégoût de tant de hontes, il tenait ce langage à

l'un de ses amis les plus intimes : « Je renonce à la chanson. Quand *France* a cessé de rimer avec *espérance*, l'alouette vieillie se tait. »

L'alouette, n'apercevant plus l'azur de son printemps, voyait peut-être un peu trop en noir l'horizon de son pays. Jusque-là, par bonheur, l'alouette n'avait cessé de gazouiller ses jolies roulades. Nadaud était de toutes les fêtes où l'on chante : fêtes intimes, fêtes de salons, fêtes de charité ; on l'invitait de toutes parts, et Nadaud ne savait pas refuser. Il rappelait, en cette seconde moitié de notre siècle, ce Lambert que, du temps de Louis XIV, se disputaient les personnages de la cour et de la ville ; mais Lambert, après avoir donné sa parole, ne la tenait pas toujours ; Nadaud la tenait et mettait son cœur de la partie. On le nommait le « bon » Nadaud ; et il méritait cette épithète : sachant par expérience, comme il l'a dit dans la chanson du *Cygne*, que « c'est si bon d'être bon ! »

Même en 1893, année de sa mort, on lui décerna la présidence d'un nombre respectable de banquets, et il accepta. Mais, en ces derniers temps, les grands dîners le fatiguaient ; ce qu'il choisissait de préférence, c'était le dîner entre amis, surtout entre vieux amis. Combien de fois, à l'un de ces vieux amis de qui nous l'avons appris, Nadaud répéta : « Vendredi, je vais chez vous manger la soupe à l'oseille. » Et il se retrouvait, dans cette maison hospitalière, avec son cher et inséparable Verconsin ; et l'on se donnait un regain de franche gaîeté.

Une fois au piano, Nadaud y allait de dix, quinze, vingt chansons à la file ; il ne se lassait point, et comme de juste, personne ne s'ennuyait. C'était plaisir de l'entendre, plaisir de le voir jouir lui-même de son œuvre, avec une simplicité, une bonhomie charmantes. Il n'avait qu'une voix médiocre, une voix d'amateur ;

mais, sans jamais se forcer, il exprimait, il jouait, il accentuait chaque sentiment ; il s'attendrissait ; il s'accompagnait en quelque sorte doublement, en soulignant d'un trémolo ou d'un demi-sourire tel mot délicat, telle fine malice.

Nadaud était généreux ; ses confrères les chansonniers trouvaient toujours sa bourse ouverte : et les cigales crient famine en toute saison. Nadaud, n'ayant point les goûts de la fourmi, ne fut jamais bien riche. Toutefois, il y a quelques années, la grande édition de ses œuvres, vendue à 100 francs l'exemplaire, avec des illustrations que des maîtres lui firent pour un *grand merci*, lui rapporta une somme assez ronde : on parla même de deux à trois cent mille francs. Et Nadaud, le Flamand, se fit à moitié méridional, voire Provençal, au moins pour les plus beaux jours de l'année. Déjà il allait vivre au beau soleil de Provence, dans une famille amie ; quand il eut des rentes, il acheta à Nice une maisonnette avec un petit coin de terre, et baptisa le tout du nom de Villa Pandore. Il aimait la campagne ; il aimait à y respirer l'air pur, la fraîcheur, la lumière ; à y rêver sans bruit ; et, comme il s'exprime en son idylle des *Pêcheuses du Loiret*, à vivre

Dans cette extase sérieuse
Que donnent l'eau, l'air et les bois.

En entrant dans la villa Pandore, il pouvait s'écrier après son ancêtre de Tibur : *Hoc erat in votis.* Les vœux de cette « alouette » ne s'étaient jamais élevés très haut, ni perdus dans les nuages. Nadaud ne ressemblait point à l'artiste infortuné dont il fait mention quelque part ; lequel ayant poursuivi les plus beaux rêves de gloire, de richesse, de bonheur, les avait vus fuir l'un après l'autre,

Et qui chantait *Ma Normandie*
A l'angle du Pont Saint-Michel.
(La Greffe.)

Son rêve le plus ambitieux, qui n'a rien de commun avec les calculs d'un Rothschild, c'était d'avoir *Trois mille francs* de rente :

Trois mille francs ! On peut toujours
Se payer, si l'on se promène,
Une voiture par semaine,
Et des omnibus tous les jours.

Nadaud ne fut jamais impie. Je ne sais si, dans toutes ses œuvres, on découvrirait une phrase peu respectueuse pour la religion. Souvent, au contraire, la note croyante, chrétienne, y sonne à côté de la note gaie. Il invoque DIEU et la Providence ; il salue avec amour son *Vieux clocher ;* il conte avec émotion les allées et venues de *la Mort ;* il prie pour les trépassés, dans le *Treizième convive ;* il condamne avec horreur le blasphème, ce blasphème monstrueux qui, du milieu d'un doux paysage, éclate tout à coup sur des lèvres humaines. Après avoir énuméré les *Bruits du silence*, il termine par cette strophe :

Une cloche : c'est l'angelus...
Un coup de fouet, puis un blasphème !
Ah ! n'écoutons plus !
C'est l'homme, c'est l'homme lui-même

Ses gracieux quatrains intitulés *l'Ascension* sont presque une prière :

La croix était montée au ciel
Et l'on ouït la voix sonore
La voix de l'ange Gabriel,
Qui s'écriait : Montez

On connaît ses stances au *Ruisseau*, qu'il interroge : « Que dis-tu, ruisseau transparent ?... » Dans une de ces stances, transparentes aussi et murmurantes, le Ruisseau qui, dit-il, sort de la terre pour y rentrer, répond au poète : « Comme moi... Tu cherches en vain ton mystère. » Un jour, le plus ancien ami et camarade de Nadaud, M. Wibaux-Motte, de Roubaix, improvisa cette réponse, plus chrétienne, adressée au Ruisseau, et qu'il a bien voulu lui-même nous transcrire :

Mon *mystère* m'est révélé :
Si mon corps en mourant s'en va comme tes ondes
Dans la terre aux couches profondes,
Par mon Créateur appelé,
Je sais que mon âme immortelle,
Triomphante en son noble sort,
S'en ira des bras de la mort
Au sein de la vie éternelle.

Nadaud, le « bon » Nadaud, fut doucement ému ; il remercia et félicita son ami, en ajoutant : « Tout cela, c'est bien mon opinion, à moi aussi. »

Toutefois, dans sa longue carrière d'artiste, Nadaud avait trop oublié que la croyance, même sincère et solide, ne suffit point à la vie d'un chrétien. Dans les dernières années, il eut le bonheur et le courage de s'en souvenir. Catholique pratiquant, il eut encore la joie d'être l'instrument dont DIEU se servit pour déterminer le chansonnier lillois Desrousseaux, malade et en danger, à recevoir les sacrements. L'ami que nous citions tout à l'heure n'eut rien de plus pressé que de faire savoir à son cher Gustave combien il avait été consolé de ce retour, provoqué par la démarche de Nadaud. Laissons-lui la parole :

« Quelques jours après, je fus à Passy féliciter mon

vieil ami de sa conduite si chrétiennement courageuse : « Je n'ai pas grand mérite à cela, me dit-il ; » c'était plus fort que moi ; en présence du terrible et » inévitable au-delà, je devais tout faire pour le salut » de ce cher mourant. »

« Vois sur la table, ajouta-t-il : quand tu es entré, » j'étais à écrire ; tu sais que l'abbé Fabre, curé de » Charenton, est nommé évêque de la Réunion ; il » est mon confesseur ; je lui demande de m'indiquer » son remplaçant. »

» Point n'en fut besoin. A la fin d'avril, la mort vint frapper aussi au nº 63 de la rue de Passy ; Mgr Fabre était là, consolant, fortifiant son ami. »

Le 24 mars 1893, Nadaud alla une dernière fois demander « la soupe à l'oseille » à ses hôtes du vendredi ; et il leur annonça qu'il partait pour Roubaix, voulant y passer la Semaine sainte en famille, chez ses deux sœurs. Il avait pour l'une et l'autre une vive affection, qu'il a traduite en aimables couplets, comme tous les sentiments de son âme : *Ma Sœur*, a-t-il écrit, dans la pièce ainsi intitulée,

> Elle est mon soutien et mon juge ;
> Dans son cœur j'ai placé ma foi,
> Dans sa conscience, ma loi,
> Et dans sa bonté, mon refuge.

Cette suprême visite était un adieu. Rentré à Paris, en son domicile de la rue de Passy, Nadaud fut pris d'une congestion pulmonaire, compliquée d'influenza ; et sa sœur, Mme Wacrenier, vint se constituer sa garde-malade. Comme on était aux environs des fêtes pascales, sa sœur lui dit un jour : « Je vais faire mes pâques ; si nous les faisions ensemble ?... — Bien

volontiers, » répondit-il. Mgr Fabre fut appelé et accourut près de son cher pénitent. « Après avoir reçu les derniers sacrements, raconte M. Wibaux-Motte, Nadaud était calme et souriant ; parfois il levait les yeux et la main vers le ciel, comme pour dire à sa sœur : « Ne pleure pas ; là-haut, il n'y aura plus de séparation. » Mgr Fabre revint encore visiter Nadaud ; et, après un assez long tête-à-tête avec le malade, l'évêque fit au prêtre qui l'attendait un éloge ému de cet homme au cœur droit, aux sentiments humbles et généreux, dignes d'un chrétien.

Gustave Nadaud mourut le samedi 29 avril. A la nouvelle de sa mort, ce fut, dans toutes les feuilles honnêtes, un concert unanime de louanges ; et deux jours plus tard, le 1er mai, à Passy, parmi la foule qui l'accompagnait de l'église au cimetière, une explosion de regrets. Il avait été *bon*, et il était aimé.

Nadaud n'a pas composé que des chansons. Il a, une fois ou deux, travaillé pour le théâtre et publié un roman : *Une idylle*. En 1877, il fit paraître un volume de *Contes*, *Récits et Scènes*, contenant une cinquantaine de poèmes ou de monologues, dédiés à une quarantaine de *célébrités* littéraires ou autres ; poèmes, dont quelques-uns d'une morale peu sévère ; un grand nombre, alertes et vivants comme les chansons. Citons, par exemple : *Madame Boulard* (cette *dame* est un violoncelle), le *Roseau chantant*, le *Suffrage universel des Bêtes*, les *Tours de Saint-Sulpice* (deux sœurs qui ne sont point d'accord), l'*Oraison funèbre de Mme Bourgeois*, par M. Bourgeois ; et le *Croquis de Louis Veuillot*. Ce croquis n'est point flatté, mais les traits sont accentués, souvent justes ; malgré certaines égratignures, l'auteur du *Croquis* est, on le sent, un admirateur du génie et de l'homme à qui il tient ce discours :

Tu dois être assez laid, mais d'une laideur mâle...
Ton torse s'arrondit sous de vastes épaules ;
Ton vigoureux esprit veut un corps vigoureux.

Mais laissons là le conteur ou le peintre ; n'écoutons aujourd'hui que le chansonnier, ce chansonnier qui n'ennuya jamais personne, en disant sans désemparer jusqu'à deux douzaines de chansons ; et qui, lorsqu'on le questionnait sur sa chanson préférée et, à son goût, la meilleure, répondait tout bonnement : « Ma meilleure chanson, c'est celle qu'on me demande. »

II.

Depuis plusieurs années, on ne chante plus guère en France, dans ce pays de la chanson où tout finissait jadis *par des chansons ;* et duquel on écrivait jadis : « Il n'y a point de nation qui chante plus proprement [1] ; » dans lequel la chanson était une arme, une puissance ; chez lequel, il y a cent ans, en pleine Convention, la « guerre aux tyrans » se déclarait sur l'air : *Du serin qui te fait envie* [2].

Les rares chansons de notre fin de siècle sont, ou macabres, ou ignobles, ou stupides ; peu d'esprit, point de gaieté ; ou de la gaieté lugubre, à faire dresser les cheveux sur tous les crânes des *bourgeois*, comme dans la *Carmagnole* des anarchistes, qui vient d'éclore, rouge, couleur de feu.

Ce siècle pourtant n'aura point manqué de chansonniers. On en compte quatre ou cinq plus fameux : Désaugiers, Béranger, Pierre Dupont, Gustave Nadaud ; et, n'oublions pas le soldat-poète de 1871, Paul Dérou-

1. *Mœurs et coutumes des François*, par le chanoine Legendre, p. 193.
2. *Histoire chantée de la Première République*, par L. Damade, p. VI.

lède. Pour ne parler ici que des morts, Désaugiers est le rimeur égrillard ; Béranger, tour à tour et tout ensemble, poète lyrique, libertin et impie ; Dupont, le chantre révolutionnaire et socialiste [1]. Nadaud ne voulut être le disciple d'aucun de ces *maîtres*, si ce mot n'est pas un peu gros pour une si petite chose. Il l'affirma dans ses couplets : *Si j'étais Béranger ;* et mieux encore dans une très heureuse profession de foi qui a pour titre : *la Nouvelle chanson.* Son rêve, son espoir, c'est que la nouvelle chanson « charme, élève et console » : ce serait, de vrai, la perfection. Nadaud rédige ce programme pour la poésie de son rêve :

Ne sois plus satire et scandale,
Ne sois plus le rire moqueur ;
Fais-toi conseil, fais-toi morale ;
Sois saine à l'esprit comme au cœur.
Sois la lueur avant-courrière
Du jour qui vient se rapprochant,
Et, s'il se peut, fais-toi prière :
La prière est encore un chant.

Est-il besoin de dire que nous applaudissons des deux mains ?

Trois ou quatre cents des chansons de Nadaud ont été recueillies et publiées ; il en reste beaucoup, presque autant peut-être, d'inédites. Toutes, il est facile de s'en apercevoir, ont été écrites sans effort : elles venaient ; Nadaud les écoutait venir. Une des plus fameuses fut crayonnée sous un hangar, pendant un orage ; la pluie tombait, les strophes coulaient.

Dans une sorte de fable ou d'églogue, qu'il appelle

1. Après le coup d'État de 1851, Dupont fut pour ses chansons socialistes, condamné à la déportation. La chanson en ce temps-là était encore une arme.

Causerie d'oiseaux, il conte comme quoi tous les oiseaux s'agitent, travaillent, luttent, eux aussi, pour la vie ; seul, le rossignol « chante pour chanter » : c'était bien son cas. Il chantait, air et paroles ; du moins a-t-il composé la musique de cent chansons, ou de plus encore. Les puristes lui reprochaient telles fautes d'harmonie, tel mépris des règles ; Nadaud laissait dire les puristes ; il écoutait venir ses airs, il les notait ; ils plaisent et ils vivent. Ils ont la fraîcheur, la souplesse, la finesse, la bonhomie ; bref, les sentiments des inspirations poétiques, variées, de cette muse vraiment française. Tout le monde sait et admire avec quelle exactitude les mélodies de Nadaud s'adaptent aux paroles de Nadaud ; les unes sont faites, en quelque sorte nécessairement, pour les autres ; elles se tiennent, elles se pénètrent : l'air rit et pleure, comme la strophe. Impossible de donner un air plus approprié aux *Deux Gendarmes*, au *Vieux Mendiant*, à *Bonhomme*, au *Docteur Grégoire*, au *Voyage aérien*, aux *Pêcheuses du Loiret... ;* et, en somme, à tout le reste de cet agréable répertoire. Rien de complètement original ; mais rien de plus naturel.

Il en va du style comme de la musique. Tantôt châtié, soigné, exquis ; tantôt lâche, un peu faible par endroits, mais jamais recherché, ni emphatique ni vulgaire ; son premier mérite, c'est de parler clair : c'est du reste la première façon de parler français — souvent la meilleure. Nadaud, écrivain, était classique, selon l'habitude des gens chez qui le bon sens domine. Que de fois il s'est plaint, ou s'est moqué, non sans raison, des auteurs qui se croient des génies nonpareils dès là qu'ils ne parlent point comme tout le monde ! Les chevelus, les décadents et autres aventuriers le font rire, ou lui font hausser les épaules. Dans la chanson

Aux absents, il boit, dit-il, au *talent*, au *génie*, de l'école décadente. Ces *jeunes* de tout âge ne lui reviennent point ; et dans son récit de *Clodion*, il développe spirituellement le programme de ces innombrables artistes en rupture de ban avec les vieilles rhétoriques, la vieille grammaire et le sens commun :

Point de fond, point d'idée ; il lui fallait la forme,
Le style ciselé, le style rutilant,
    Flambant, palpitant, pantelant,
Les bas-reliefs d'airain, les sculptures massives,
L'enjambement hardi, les rimes convulsives.

Tout cela, ce n'est nullement son affaire. S'il prend, quand elle arrive, et elle arrive, la rime riche et neuve, il ne recule point devant la rime pauvre, et ne court pas après la rime « convulsive ». Les chansons de Nadaud, c'est quelque chose comme du La Fontaine arrangé en couplets. Nul mieux que lui n'a suivi le précepte de Despréaux :

Il faut, même en chansons, du bon sens et de l'art ;

mais il vise moins à l'art qu'au bon sens.

Quant aux trois ou quatre cents petits poèmes, nous ne saurions les énumérer en détail, ni les ranger dans un ordre méthodique, par catégories, avec des étiquettes. Il y en a pour tous les goûts. Le chansonnier lui-même en a classé un certain nombre sous différents titres : *Histoires*, *Chansons philosophiques*, *Récits touchants*, *Chansons humoristiques*, *Chansons à jouer*, *Chansons à dire*, etc. Ces divisions sont-elles rigoureuses, et le critique n'a-t-il pas le droit d'en créer plusieurs autres ? Qu'il nous soit permis d'essayer et de hasarder des

titres un peu plus larges : Religion, patriotisme, nature, fantaisie, sentiment, satire.

De la religion dans l'inspiration de Nadaud, nous en avons touché un mot ; ne nous répétons point. Remercions-le d'avoir su (aujourd'hui c'est être original) respecter DIEU, même en riant, et de n'avoir pas chanté le *Dieu des bonnes gens*, qui n'a rien de commun avec Celui des honnêtes gens. Plus d'une fois même, il a trouvé des accents énergiques pour protester contre les insulteurs de DIEU ; il a flétri, ces « avocats », ces « rhéteurs », se constituant maîtres de nos destinées,

Ivres de leur gloire et d'eux-mêmes,
Indifférents à leur pays,

qui ont condamné la France officielle à l'athéisme, à l'oubli et au mépris des lois divines :

Ils ont converti les croyances
En leurs aphorismes moqueurs,
Jouant avec les consciences,
Souillant les esprits et les cœurs ;
Gagés de toutes les polices,
Aventuriers sans feu ni lieu,
Dont nous nous fîmes les complices,
En leur laissant offenser DIEU.

(*A mes petits-fils.*)

Combien d'autres gens de lettres plus vantés, mieux rentés, chamarrés de toutes les palmes, n'ont pas senti au fond de leur âme de ces indignations qui font les vers vengeurs ! Certes, ces élans indignés sont déjà du patriotisme, et du meilleur ; mais partout éclate l'amour raisonnable de la patrie française, amour loyal, point chauvin ni échevelé. Ainsi, dans le chant *Pour ma patrie*, où le poète offre à la France, si grande, si

meurtrie, si chère : Tous ses *chants*, tous ses *vœux*, tout son *or*, tous ses *pleurs*, tout son *sang*.

Ailleurs, dans la *Grande blessée* et dans l'*Habitude*, il pleure sur nous et sur nos frères du Rhin, « pour n'en pas perdre l'habitude ». Dans l'*Hymne à la France*, il célèbre les gloires et les richesses de son pays ; d'abord, la richesse du sol, « le premier du monde » :

L'or n'est pas caché dans tes veines ;
Il naît partout de tes travaux :
Il s'épanche en blé dans tes plaines ;
En vigne, il couvre tes coteaux ;

et le refrain de ce péan français demande à DIEU de garder cette terre aimée « dans la paix et l'indépendance ». C'est la note juste.

Nadaud peint la nature comme les vrais classiques ; ou mieux comme les trouvères de la vieille France : ni trop, ni trop peu. Ce n'est pas un descriptif ; mais il sait voir la nature et la représenter sobrement, avec les couleurs, les teintes, les nuances qui viennent de la lumière ou de la pensée ; ainsi « la rivière aux eaux bleues », dans les *Pêcheuses du Loiret*. On découvre de ci, de là, à travers ses chansons, comme dans les paysages de France, surtout les paysages qui s'étalent aux alentours de Paris,

Du vert qui repose la vue
Et du rouge qui brille aux yeux.
(Ma Maison.)

On y aperçoit « du printemps et des roses » (*L'âme qui chante*.) Au surplus, l'ingénieux poète n'ignore pas que les plus belles choses du monde sont celles qu'on entrevoit, non du regard, mais de l'âme ; alors que l'âme, portée par ses rêves,

... Vogue sans suite et sans cause
Dans cet horizon blanc et rose
Qu'on ne voit qu'en fermant les yeux.
(*Le Cigare.*)

L'un des plus agréables tableaux de genre où le chansonnier, d'un trait rapide, saisit la nuance vraie et fraîche, c'est la *Vigne vendangée ;* par exemple, en cette stance du milieu :

J'ai voulu seul et d'un pas lent
Revoir la vigne dépouillée ;
Une brume froide et mouillée
L'enveloppait d'un crêpe blanc...

Les fantaisies, chez Nadaud, sont multiples comme les ressources de cet esprit très souple, à la française. Nommons d'abord, en raison de leur universalité et de leur ancienneté, les fantaisies *bachiques ;* il y a longtemps que l'on chante en buvant ; il y a trois mille ans que David entendit les refrains malicieux des buveurs de Jérusalem : *In me psallebant qui bibebant vinum* [1]. Un chansonnier qui ne célébrerait pas le vin, le bon vin, serait un phénomène ; un chansonnier buveur d'eau serait un monstre ; cela ne s'est jamais vu depuis le temps où Pindare écrivit : Ἄριστον μὲν ὕδωρ.

Les chansons à boire, chez Nadaud, ne sont point de banals *flons-flons ;* mais, comme le reste, des œuvres avant tout littéraires. Aussi bien l'éloge que ce Flamand fait du vin est modéré ; il chante le *Vin ordinaire*, « vin naturel, vin loyal, vin sincère ». Il chante l'élixir du bon *Docteur Grégoire*, élixir qui ne sort pas des cornues d'un droguiste, mais qui se fabrique, — pardon, qui se vendange — sur les coteaux de Champagne ;

1. Ps. LXVIII, v. 13.

dont il faut prendre un verre quand le corps va mal ; et, si c'est le moral, la bouteille entière. — Une autre fois, Nadaud, ayant un gros chagrin sur l'âme, ou plutôt sur l'imagination, se propose, comme on parlait jadis, de le noyer dans les pots. Ce gros chagrin lui est survenu à la pensée que, dans deux mille ans ou plus, Paris sera peut-être détruit ; il erre à travers ces futures *Ruines de Paris :*

Ces marais, refuge des râles,
Étaient des îles autrefois,
Où se dressaient les cathédrales
Et le palais des premiers rois.

Ces berges que la mousse couvre
Et qui s'effondrent sous les eaux,
C'étaient l'Institut et le Louvre
Ensevelis dans les roseaux.

Ces dunes pauvrement boisées,
C'est la Sorbonne et l'Odéon ;
Ces landes, les Champs-Élysées ;
Ces broussailles, le Panthéon.

Evidemment, tout cela est bien triste ; mais il y a un remède. Tout cela ne doit pas arriver d'ici deux mille ans environ : alors, en attendant, *buvons !* Voilà le ton des couplets bachiques de Nadaud ; il ne rappelle que de très loin les *Évohé* des Bacchantes.

Parmi les fantaisies de Nadaud, signalons diverses chansons d'histoire ; par exemple, *Anacharsis en France*, où l'auteur déclare qu'en fait de goût et d'art les anciens nous valaient bien ; que notre seule supériorité à cet égard, c'est que nous existons, et que les anciens sont morts depuis longtemps. Tel encore, le *Peintre des rois ;* tel, le *Voyage aérien*, où l'on éprouve des sensations très modernes, où l'on monte, monte,

monte, tant et si bien qu'on aspire à descendre. Tel, le *Livre favori*, ce livre qu'on aime parce qu'il ressemble à notre pensée ; ainsi le livre de ce poète, qui nous cause un plaisir très vif ; pourquoi ? parce que nous y trouvons nos idées, nos sentiments, notre manière :

On finit le vers qu'il commence ;
S'il ne l'avait écrit d'avance,
On croirait en être l'auteur.

Telle enfin, la scène si plaisamment jouée par *la Bouche et l'Oreille*, où l'oreille s'ouvre toute grande dès qu'on la flatte, et se ferme dès qu'on hasarde un bon conseil. Cette oreille-là tient de bien près à beaucoup de têtes humaines.

Ailleurs, les fantaisies sont des portraits. Le poète chante des types de l'humanité, de la société, des types connus et que l'on a rencontrés tant de fois : le *Pêcheur à la ligne*, l'homme aux deux extrêmes, possédé d'une passion acharnée, doué d'une patience que rien ne lasse, et que l'on trouve sur les quais ou sous les saules,

Plongé dans ce plaisir qui ressemble à l'ennui.

Voici encore le *Facteur rural*, qui marche, marche, marche, sous sa « boîte à Pandore », remplie de papiers de toute provenance, même de papier timbré ; et qui va du château à la chaumière, de la mairie à l'école, à la maison bourgeoise et au presbytère, où il remet

A dame Thérèse,
Le mandement du diocèse
Pour Monsieur le Curé.

Un autre type, heureusement moins familier, mais

avec qui il vaut beaucoup mieux faire connaissance chez Nadaud que sous les chênes de Bondy, c'est l'*Aimable voleur*, si poli, si bien élevé, si proche parent de l'hidalgo qui demandait : La charité, s'il vous plaît ! en avançant gentiment son escopette. Quel aimable voleur, qui *reçoit* avec de si gracieuses façons les habits neufs du voyageur, sa bourse, sa montre ; puis qui le presse tendrement sur son cœur, en lui murmurant avec un sourire :

D'ailleurs, j'ai là deux pistolets !...

Notons le type curieux du *Mandarin* Pe-pi-po, fils de Tsi-Tsin-Tson, qui, sur un air très chinois, s'ennuie très fort ; bien que ce digne magistrat de l'Empire du Milieu soit lettré, riche, beau, avec des yeux mignons fendus en amande ; bien qu'il fume l'opium, et bien qu'il se soit toujours porté « comme la Tour de porcelaine ». Le pauvre homme !

Enfin, voici des types universels, qui vont se multipliant, paraît-il, comme la sottise humaine et la fatuité solennelle, humaine aussi : c'est *Prud'homme et Calineau*, oncle et neveu :

— Mon oncle, j'aurais bien envie
De ce fameux sabre... — Tout beau !
Non ! le plus beau jour de ma vie
Doit me suivre dans le tombeau !

Les types les plus sympathiques, chez Nadaud, ce sont les vieux ; les bons vieux (ils sont tous bons), gais, se souvenant des heureux jours et joignant aux souvenirs un brin de philosophie. Par exemple, *Bonhomme*, le modèle des bons vieux, qui n'a guère de rentes, et pas un souci ; mais, dit-il,

J'ai du vin et du pain tendre
Et le soleil du bon Dieu !

Mais sa gaieté, c'est son trésor ; et le secret de sa gaieté, c'est qu'il ne lit pas les journaux. Puisse-t-il laisser une postérité nombreuse !

Tout à côté de *Bonhomme* vient un autre bon vieux, avantageusement connu : vigneron des environs de Limoux, qui n'a plus qu'un désir : voir *Carcassonne*, là-bas, là-bas, « derrière les montagnes bleues » ; et puis mourir.

Le vicaire a cent fois raison :
C'est des imprudents que nous sommes.
Il disait dans son oraison
Que l'ambition perd les hommes.
Si je pouvais trouver pourtant
Deux jours, sur la fin de l'automne !...
Mon Dieu ! que je mourrais content,
Après avoir vu Carcassonne !

Il trouva deux jours, il partit ; il allait arriver, et il est mort à moitié chemin. Il n'a jamais vu Carcassonne.

Près des bons vieux, voici la bonne vieille, dans l'*Aïeule ;* puis le pauvre vieux, bien touchant, dans les *Trois fils du vieillard ;* puis la pauvre vieille, cette *Mère Françoise* qui attend toujours son fils, le soldat, mort bien loin de son village, il y a très longtemps de ça ! — Voici surtout celui qu'on nomme le *Fou Guilleau*, le vieux soldat « à moustache blanche », le vétéran de la grande Armée qui revient de la Sibérie, quarante ans après le passage de la Bérésina. Personne ne le reconnaît, et les nouveaux maîtres de son ancienne chaumière le chassent de devant leur porte :

— Allez-vous-en jusqu'à la ville ;
Là, vous trouverez un asile.

Il ne sied pas aux indigents
De venir déranger les gens...

Le lendemain, près de l'église,
Un mendiant à tête grise
Tendait la main au voyageur,
En lui parlant de l'Empereur...

Nadaud est vraiment le chantre des vieilles choses comme des vieilles gens ; il est le poète des *Vieilles chansons* et l'historien du *Vieux télégraphe*, le télégraphe, toujours debout, mais inutile, dont les bras aujourd'hui couverts de mousse,

Lançaient à l'horizon blafard
Les mensonges diplomatiques
Interrompus par le brouillard.

En chantant les vieilles choses, le bon Nadaud y mêle discrètement une pointe d'émotion. L'émotion, dans les œuvres de Nadaud, est toujours discrète, et d'autant plus délicate : une larme au coin de la paupière, tout au plus un demi-sanglot. Écoutez le *Soldat de Marsala*, le *Vent qui pleure*, le *Nid abandonné*, et le *Samedi soir ;* le samedi soir de la famille de l'ouvrier. On attend le père, bien las de la semaine, mais qui, avec le prix de ses fatigues, apportera la joie, la vie. On attend des heures entières. Enfin, c'est lui ! ô bonheur !.. Hélas ! il est ivre, et il n'a plus rien dans la bourse.

On nous permettra de glisser sur d'autres chansons sentimentales, que nous ne pouvons louer. Sans doute Nadaud ne tombe guère dans les grivoiseries d'un Désaugiers, ni dans les gaudrioles polissonnes d'un Béranger. Mais trop souvent ses chansons légères sont trop légères. Nous ne saurions recommander à personne les recueils complets de Nadaud. Nous formons des

vœux pour un recueil expurgé, choisi, qu'on laisserait impunément entre toutes les mains, sur toutes les tables, près de tous les pianos. Il n'aurait pas de peine à être excellent ; mais il est à faire. En l'attendant, regrettons une fois encore de ne pouvoir appliquer à chacune des petites œuvres de l'aimable chansonnier ce qu'il dit lui-même de la chanson idéale :

Elle est la vertu qui chante
Et la raison qui sourit.
(*Bonhomme au Caveau.*)

III.

Les chansons satiriques fourniraient, à elles seules, un *justum volumen :* satire générale ; satire particulière de tel défaut ou de telle manie ; satire locale ou de différentes contrées ; satire politique... Que de pages étincelantes et piquantes !

Les satires générales n'ont aucune prétention à la philosophie âpre et crue d'un Juvénal. Ce sont des épigrammes, des coups d'épingle distribués lestement à tout le monde, sans malice, non sans à-propos, et avec entrain ; par exemple, dans les *Statuettes*, où l'on vend

Des grands hommes pour deux sous !

dans l'*Accord parfait*, où personne ne s'entend ; dans l'*Homme au miroir ;* dans la *Greffe ;* dans la *Ville de Belzébuth*, située non loin de Paris ; etc.

De tous les défauts, l'un des plus vilains, le plus universel peut-être, et celui que Nadaud chansonne le plus volontiers, c'est l'égoïsme. Ce « moi haïssable », Nadaud le hait, et il l'égratigne à tout propos. Il le

prend spécialement à partie dans *Tout est bien !* axiome d'un monsieur qui a bien dîné ; et dans le *Bon ami*, vrai petit chef-d'œuvre de fine plaisanterie. Le *Bon ami*, le vieux garçon Gaspard, passe en revue la liste des bons amis pour lesquels il prie chaque soir ; sa prière est d'autant plus fervente qu'il aime ses bons amis comme lui-même, ce qui veut dire ici : pour lui-même ; oyez plutôt :

Mon Dieu, prolongez leur vie éphémère ;
Ma reconnaissance ici les défend.
Ils ont tous pour moi le cœur d'une mère ;
Laissez-les veiller sur leur cher enfant.

Car lorsque Godard, mon vieux camarade,
Devra me quitter, tout bas je me dis :
Où dîneras-tu, cœur triste et malade,
Tous les mercredis et les vendredis ?...

Et l'ami Rigaud, surnommé *Bon-Zigue*,
Quand il partira, quel autre nigaud
Me fera gagner ma vie au bésigue ?
Mon Dieu, prolongez mon ami Rigaud.

Conservez Durand, mon ami d'enfance,
Durand le bretteur ; vous savez pourquoi :
Si je recevais quelque grave offense,
C'est lui qui voudrait se battre pour moi.

Gardez-moi toujours ce franc imbécile,
Ce Colas qui fait valoir mon esprit :
Quand il est présent, j'ai le mot facile,
Et grâce à nous deux, tout le monde rit.

Et mon vieux cousin, le curé Permesse,
Qu'il vive longtemps, pour mon plus grand bien !
Quand je suis chez lui, je vais à la messe ;
C'est mon seul moment d'être un peu chrétien.

Et ainsi des autres. Comme il est *bon*, cet ami

Gaspard ! et que de Gaspard il y a en ce bas monde ! et que de finesse en ces strophes-là !

Il n'y en a pas moins en chacune des satires où Nadaud s'amuse aux dépens des contrées que n'arrose point la Lys flamande. Il serait surperflu de nommer derechef la *Garonne.* Tous les gens d'esprit savent la *Garonne* par cœur ; même (je devrais dire *surtout*) entre Toulouse et Bordeaux. Mais si les Gascons trouvent Nadaud méchant à l'endroit de leur beau fleuve, je les prie de lire, pour se consoler, l'*Invitation méridionale :* cela se passe sous le ciel bleu de Provence, à l'époque où vivait Tartarin ; un cousin dudit Tartarin a invité Nadaud en son manoir, un vrai coin de terre de Cocagne :

Ciel toujours bleu, prés toujours verts,
Fruits toujours mûrs, fleurs toujours fraîches,
Jamais d'étés, jamais d'hivers !
Puis quelles chasses, quelles pêches !

On n'a pas besoin d'hameçons,
De chien, de fusil, de costume :
Nos rivières sont tout poissons,
Et nos plaines tout poil et plume...

Dans nos buissons vous ne trouvez
Que grives et que tourterelles ;
Nos truffes sont de gros pavés,
Nos champignons sont des ombrelles...

Cela continue : le chansonnier finit par y croire ; il va, il court, la bouche enfarinée... Rien que de l'ail et de l'huile ! — Paris, la grand'ville aux panaches de brume, est traitée comme les provinces du soleil. *Lutetia* reçoit ce paquet de compliments, hélas ! trop mérités :

Certes, vous êtes la merveille
D'un pays vivace et vivant ;

Mais je puis vous dire à l'oreille
Que vous le dites trop souvent...

Qu'il vous prenne un petit caprice,
Un petit accès de fureur,
Il faut que la France subisse
Votre sottise ou votre erreur...

Naturellement, c'est à *Lutetia* que ces épigrammes étaient le mieux applaudies. De Paris à Londres, il n'y a que la Manche. Nadaud rit d'Albion comme de Lutèce. *Albion en Égypte* excite sa verve ; là, chez les arrière-petits-neveux des Pharaons qui croient jouir de leur « self government », aux bords plantureux du Nil, à l'ombre des Pyramides, des palmiers et des hennés en fleur, regardez : Albion *veille*, Albion *touche*, Albion *mange*, Albion *juge*, Albion *reste*...

Assurément, ce n'est point là ce qu'on nomme, en haut style, le fouet de la satire. Le chansonnier ne cingle pas ; mais comme il vise juste ! Le poète ne voit-il pas plus clair que certains chefs des peuples ? Ceux-là, les chefs obstinément aveugles, surtout les « législateurs verbifères » *(Aux Absents)*, le chansonnier ne les épargne pas. Quand il les voit (et combien de fois il les a vus !) prodiguant aux citoyens crédules, non leur argent ou leur dévouement, mais des mots et des révolutions, le chansonnier dit au peuple :

Redoute les tribuns farouches ;
Entre tes mains qu'ont-ils remis ?
Du pain ? — Non pas, mais des cartouches ;
Peuple, prends garde à tes *amis !*...

Ils vantent la blouse et l'écuelle,
Quand ils sont bien gras et bien mis ;
Pour eux, le peuple est une échelle ;
Peuple, prends garde à tes *amis !*

(Les Amis du Peuple.)

Le chansonnier s'élève jusqu'à l'ode ; il monte parfois jusqu'au lyrisme de l'indignation : Sachez, dit-il aux enfants qui seront demain des hommes, sachez

Que nous avons été victimes
Des avocats et des rhéteurs,
Qui nous conduisaient aux abîmes
En flagornant leurs auditeurs...

Mais Nadaud se raille de ces chefs déplorables, plus volontiers encore qu'il ne se fâche contre eux. Il finit son amusante amplification, *Si j'étais le gouvernement*, en s'écriant :

Je m'enverrais moi-même au diable,
Si j'étais le gouvernement.

Ailleurs il énumère *les Droits des Français*, et découvre en définitive que les *Droits* de ses compatriotes se réduisent à un seul : celui de pêcher à la ligne par tous les temps ; mais il ajoute, en note, que ce droit-là lui-même vient d'être supprimé : ce qui est vrai.

Il nous apprend, dans une de ses Préfaces, qu'il rima bon nombre de couplets contre le prétendu « grand patriote », l'organisateur de la défaite, le dictateur de Cahors, à qui il adresse cette singulière imitation du *Thou shalt be King* de Macbeth : « Léon, Léon, tu seras roi !... » Cela se termine ainsi :

Sois donc dictateur ou roi ; mais
Souviens-toi bien sous la couronne
Que le Lot ne pourra jamais
Ne pas tomber dans la Garonne !

D'autres personnages politiques défilent dans la chanson des *Mandés ;* d'autres encore dans la vive chanson-

nette : *Droite*, *Gauche*, *Centre*, où passent à tour de rôle, la Droite avec ses « preux », la Gauche avec ses « gueux », le Centre avec son « ventre ». Et puisque nous en sommes au Corps législatif, disons que les élus du suffrage universel, ceux du moins que Nadaud a connus, ne lui ont jamais paru l'assemblée idéale des représentants d'une grande nation ; il le donne à entendre en mainte occasion, et notamment dans une fantaisie qu'il intitule *la Grande Classe*. Un jour qu'il est affligé d'une forte myopie, il est entré par mégarde dans une école située à deux pas de la Seine, juste au bout du pont de la Concorde : il écarquille les yeux, attend et regarde tout ce qui se passe entre les murs de cette école mal tenue. Ce sont de grands élèves : on le devine au timbre de leur voix ; mais ils ne sont pas sages : ils remuent et crient sur leurs bancs en se livrant à des exercices dont le visiteur fourvoyé ne saisit pas le but et la portée :

Ils ont, aux leçons de lecture,
Un usage assez singulier,
Celui de battre la mesure
Avec des couteaux de papier.

Cette leçon, il faut le croire,
N'est que pour les adolescents ;
Les exercices de mémoire
Seront bien plus intéressants.

Le professeur sonne la cloche.
Le lecteur, comme un linge blanc,
Remet son cahier dans sa poche
Et revient s'asseoir à son banc.

Un autre le remplace ; il récite par cœur ; applaudissements à gauche, murmures à droite ; le professeur sonne, sonne, et les couteaux tapent :

Mon Dieu, mon Dieu ! comme ils en usent
De ces couteaux !... Mais entre nous,
Si l'on ne veut pas qu'ils s'amusent,
Pourquoi leur donner des joujoux ?

Le vacarme grandit et devient de la frénésie. Au milieu du brouhaha, le visiteur myope demande à son voisin : « La classe va-t-elle bientôt commencer ? » et le voisin de répondre : « Voilà que c'est fini ; » et c'est comme cela tous les jours, en cette « école du palais Bourbon ! » — Le suffrage universel qui réunit les 600 élèves de cette « Grande Classe », Nadaud l'estimait à sa juste valeur : cela lui paraissait un fléau et une sottise. Il a conté sa façon de voir en une fable curieuse : *le Suffrage universel des bêtes*, mais des bêtes qui ont fréquenté les hommes :

Un beau jour, fatigués de l'état monarchique,
Les animaux, signant un contrat solennel,
Décrétèrent la république
Et le suffrage universel :
Universel selon la formule française,
C'est-à-dire parfaite égalité des droits
Pour l'animal immonde et pour le fils des rois,
Pour l'Ane et le Lion, pour l'Aigle et la Punaise.

Les candidats se déclarent : les électeurs s'assemblent, délibèrent, c'est-à-dire vocifèrent ; les animaux honorables et raisonnables proposent des candidats raisonnables et honorables ; mais la majorité les élimine un par un.

Le Tigre et le Lion, comme souches royales,
Par conséquent rivales,
Furent mis d'abord à l'écart ;
Ainsi de la Panthère, ainsi du Léopard.
Le Sanglier est un sauvage
Qui n'accepterait pas le mandat de servage.

L'Éléphant est trop gros, le Coq est trop petit.
Le Loup a beaucoup d'appétit,
L'Ours est un paysan ; il manque de manières :
C'est un indépendant qui vit dans des tanières.
Le Renard est habile ; oui, mais Renard, dit-on,
A trop d'esprit et de finesse ;
Le Paon trop de fierté, le Singe trop d'adresse.
Le Chien est un ami de l'homme ; le Mouton
Pour le vêtir se laisse tondre :
C'est un niais, un clérical ;
Il ne lui manque que de pondre.
Quant au Cheval,
On le tua d'un mot : « C'est un noble animal ! »
Bref, les impératifs écartèrent d'avance
Ceux qui représentaient la force, l'élégance,
L'affection ou la bonté,
Le talent ou l'indépendance,
L'habileté, l'utilité,
L'esprit, la grâce, la finesse,
La vertu, la beauté, la fierté, la noblesse.
Ils élurent donc le Baudet,
Le Cochon, l'Oie et....

Cherchez la rime ; cherchez-la très riche ; mais cherchez-la parmi les noms des *radicaux* qui représentent la Ville-Lumière. — La charge la plus réussie de Nadaud contre le suffrage universel, ses mensonges, ses piperies et palinodies, a pour titre : *Profession de foi, pouvant servir à plus d'un candidat.* Détachons-en quelques phrases :

Je respecte la loi française
Qui fait envie à l'étranger ;
Mais si vous la trouvez mauvaise,
Je suis tout prêt à la changer.

Je veux les libertés entières
Avec un gouvernement fort ;
L'élargissement des frontières,
Sans guerre et d'un commun accord.

L'instruction obligatoire,
Sans contraindre qui que ce soit ;
Je veux la paix avec la gloire,
Et le sabre à côté du droit ;

L'agriculture, l'industrie,
Les foins, les lins, les vins, les blés,
Et la grandeur de la patrie...
Je veux tout ce que vous voulez.

En toute simplicité et franchise, s'il connaissait quelqu'un de plus juste, il se désisterait ; mais comme il n'en connaît pas, il prie tous ses concurrents de se désister.

Nadaud, même en chansons, abhorre la politique, cause de tous les maux ; il le dit, il le chante et il se répète. Dans la chanson *le Secret du bonheur,* il révèle à quiconque veut l'entendre la recette suprême, infaillible, universelle, de la joie intime, de la paix des familles, de toute prospérité pour les sociétés modernes, présentes, futures ; la recette est bien simple et se réduit à ceci : Ne pas parler politique ! Qui dira que cette philosophie d'un chansonnier n'est pas celle d'un sage ? Cette philosophie, Nadaud y tient : il la formule sur un autre air et avec de nouvelles paroles, dont nous prenons ces deux ou trois quatrains et le refrain :

Le premier pas dans la sagesse,
C'est l'amour d'un DIEU révélé ;
C'est le mépris de la richesse :
On peut l'avoir, puisque je l'ai...

Soyons toujours ce que nous sommes,
Frères par notre infirmité.
On peut, en méprisant les hommes,
Aimer encor l'humanité...

Surtout n'augmentez pas le nombre
De nos politiques étroits ;

Vivez en paix, restez à l'ombre :
Les devoirs sont avant les droits.

Mes amis, voilà
Ma philosophie :
Heureux qui se fie
A ces chansons-là !

Arrêtons-nous. Certes on pourrait citer encore ; mais l'excès, même des bonnes choses, ne vaut rien ; c'est un secret de Nadaud, et il le recommande par maint exemple. Finissons par les trois derniers vers des *Voix de la nuit.* Le poète, prêtant l'oreille de la pensée aux voix de la nuit, sous les étoiles qui marchent, écoute les plaintes qui montent de tous les recoins de l'humanité : plaintes surtout de l'ambition politique et de l'égoïsme privé ; il les recueille, il les note ; puis il conclut :

Et dans ma rêverie austère,
Détachant mes yeux de la terre,
Je les élevai vers les cieux.

Si le « bon » Nadaud avait plus souvent de ces rêveries austères, de ces envolées, de ces cris, de ces regards vers les hauteurs sereines et pures, nous le louerions davantage.

Au surplus, nos lecteurs n'auront pas eu de mal à constater que nous n'avons pas épargné la louange à ce poète dont la franchise, la bonhomie, la grâce, la finesse, la langue claire comme le bon vin, sont choses très françaises. Les chansons de Nadaud n'ont été écrites ni pour l'atelier ni pour la rue ; d'où il suit qu'elles ne sauraient avoir la popularité, peu enviable, des refrains que l'on braille un jour d'orgie ou d'émeute, ou que les orgues de Barbarie ont l'habitude de moudre à l'ombre des portes cochères.

Son œuvre est d'un lettré ; elle s'adresse à des groupes choisis.

Et sans vouloir hasarder une prophétie, — qui donc peut répondre de l'avenir ? — nous osons croire qu'un grand nombre des chansons de Gustave Nadaud dureront aussi longtemps que la Garonne arrosera la Gascogne ; aussi longtemps qu'il y aura en France des gendarmes et des gens d'esprit.

Ceci n'exclut pas cela.



POÈTES DE 89.



LA POÉSIE EN 1789.

I. — LES POÈTES.



Nos *pères de 89* ont défait la France. Il faudrait être obstinément et incurablement aveugle, pour ne point voir que ces démolisseurs à gages ont ruiné nos institutions nationales, notre unité nationale, notre vie nationale, le respect et le souvenir de nos vraies gloires nationales.

Mais ces soi-disant géants n'eurent, par malheur, que bien peu d'efforts à faire. Outre qu'il est aisé de détruire, tout semblait alors concourir à l'œuvre de destruction entreprise par ces affolés, légistes, avocats, gens de qualité ou gens de rien ; tout les aidait dans leur besogne de lèse-nation, besogne inconsciente pour plusieurs ; sciemment et résolument criminelle pour beaucoup ; néfaste pour eux et pour nous.

Parmi les forces qui leur servirent à tout bouleverser et à tout renverser, la littérature ne fut point chose négligeable. La littérature dite philosophique avait, depuis cinquante ans, préparé la catastrophe de 1789 ; la littérature légère, déclamatoire, polissonne et impie de 1789 accéléra le mouvement qui entraînait le pays et ses législateurs à l'apostasie sociale et dans la boue sanglante. Les lettrés, et notamment les poètes d'il y a cent ans, à part un très petit nombre, étaient, — un peu, hélas ! comme ceux d'aujourd'hui, — de cyniques ennemis de Dieu et de la vertu ; rimant — comme aujourd'hui — sans aucun souffle, sans foi, ni patriotisme, ni principe élevé d'aucune sorte, d'innombrables niaiseries, dépourvues d'idées et de vergogne ; et soit dit en général, dans une langue singulièrement indi-

gente : on versifiait alors comme on raisonnait, misérablement.

Aussi, pour leur propre compte, autant qu'il était en eux, les poètes de 89 firent la Révolution. A première vue, cette affirmation a l'air d'un paradoxe. Mais qui étaient les poètes en cette année funeste ? Quelles furent leurs œuvres ? Quelles furent en particulier les œuvres écrites en 89, pour glorifier les événements odieux, dont les héritiers de ces démolisseurs nous ont imposé le centenaire ?

« Si la Révolution s'était faite sous Louis XIV, Cotin eût fait guillotiner Boileau, et Pradon n'eût pas manqué Racine. » Ceci est de Rivarol, mauvaise langue et assez pauvre homme, mais ingénieux écrivain, qui eut des idées et un style, à une époque où le style et les idées étaient hors de prix. L'axiome de Rivarol est-il vrai de tout point ? D'abord, il est évident que la Révotion n'aurait pas eu lieu sous un Louis XIV. Le véritable Cotin eût-il vraiment envoyé Boileau à l'échafaud ? Non. L'abbé Cotin, qui ne fut pas tout à fait un sot, ne fut point un méchant homme. Quant au véritable Pradon, il n'assassina jamais personne, sauf les malheureux héros de ses tragédies, et les spectateurs — d'ennui, ce qui n'est pas un crime pendable. Mais entre le 14 juillet 1789 et le 9 thermidor an II, les Cotins démagogues firent égorger les Trissotins girondins ou terroristes ; les Pradons jacobins emprisonnèrent les Vadius sans-culottes, et réciproquement. Les fous de 89 et les furieux de 93 avaient, un grand nombre du moins, commis des vers et sali la langue française, avant de ruiner la France.

Les poètes ne sont pas fatalement cruels et sanguinaires par nature : pour devenir féroce, il ne suffit point d'avoir rimé ; autrement le monde serait peuplé de bêtes fauves à figure humaine. Il ne suffit même pas

d'avoir été sifflé ; ce qui pourtant indispose singulièrement le *genus irritabile*. Il faut de plus, si je m'en rapporte à l'histoire de la Révolution, s'être rendu coupable de poésies libertines inspirées par une vie malpropre ; il faut ensuite avoir peur ; et par-dessus le marché se mêler activement de politique ; la politique ferait du plus doux des rimeurs un Carrier et un Jourdan-Coupe-Tête.

I.

En 1789, tout ce qui faisait des vers, à deux ou trois exceptions près, s'occupa de réformer la France ; presque tout ce qui fit alors de la politique, de celle que l'on sait, avait commencé par assembler des hémistiches. Pour parler l'idiome de l'époque, avant de secouer sur le monde les torches et les serpents de Tisiphone, on avait vidé dans les boudoirs les carquois d'Apollon. Les adorateurs rouges de la déesse Raison et de *sainte Guillotine* avaient d'abord encensé tous les dieux et déesses, d'une prose très fade, flanquée de rimes très maigres à la Voltaire.

Robespierre était poète ; il avait débuté par la poésie légère et galante, par des madrigaux ; il y consacrait ses loisirs d'avocat et envoyait des pièces anodines aux Jeux floraux. Robespierre « avait, paraît-il, la versification facile, et il écrivit tout un poème sur le *Mouchoir du prédicateur*, qui souvent remplit en chaire un rôle fort important (1). » Robespierre était, en 1789, directeur de l'Académie d'Arras, et membre de la société « anacréontique » des Rosati, qui se réunissait

1. *Œuvres* de Robespierre, recueillies et annotées par A. Vermorel : 2e édition, 1867, p. 4.

sous des berceaux de roses et où l'on versifiait à cœur joie en l'honneur de Bacchus. Là, Robespierre avait pour confrère en Apollon Lazare Carnot : celui qu'on appelle l'Organisateur de la victoire, alors capitaine du génie à Arras, travaillait à grossir l'*Almanach des Muses ;* Carnot publia au moins deux volumes de vers. Robespierre, quatre ans avant la convocation des États généraux, obtenait de l'Académie d'Amiens une mention honorable pour son éloge de l'ancien jésuite-poète Gresset ([1]).

Mirabeau, poète. Entre autres productions publiées avant 89 (productions ignobles, à telles enseignes qu'il dut mettre un titre grec à l'une de ces ordures), Mirabeau avait fait paraître à Amsterdam, en 1784, le poème du *Chien après les moines.*

Collot d'Herbois, poète ; auteur de drames et comédies, en un, deux, trois, cinq actes ; et même en quatre, ce qui était alors une audace et une révolution de la scène.

Saint-Just, poète. Cet énergumène à froid, hypocrite « atroce et théâtral ([2]) », cet échappé de collège, qui n'avait pas vingt cinq ans en montant à l'échafaud, publiait à vingt ans, en 1789, un poème intitulé *Organt ;* pastiche misérable et ignominieux de la *Pucelle* de Voltaire ; œuvre d'un écolier-tigre, selon Sainte-Beuve, qui ajoute : « Au fond de ce cœur, il y avait une caverne toute préparée. » De cette caverne de vices précoces, il sortit d'abord des obscénités rimées.

Poète, Fabre d'Églantine, qui prit ce nom de fleur champêtre pour avoir obtenu l'églantine d'argent aux

1. « On remarque dans cet éloge une vive attaque contre les écrivains impies et immoraux, c'est-à-dire contre Voltaire et son école. » *(Ibid.)*

2. Sainte-Beuve, *Lundis*, t. V, p. 268-285.

luttes pacifiques des Jeux floraux. Fabre, auteur de chansons, de romances tendres et langoureuses, puis de satires, débarquait à Paris en 1785, avec le ferme espoir d'une gloire littéraire et avec une douzaine de drames ou de comédies en portefeuille. Deux de ces pièces furent jouées en 1789 ; deux, non ; car *le Présomptueux*, qui avait cinq actes, n'alla pas même jusqu'à la fin du second.

Poète, Billaud-Varennes, l'ex-Oratorien, chassé du collège de Juilly par suite de vers infâmes. Là, du reste, Billaud-Varennes, à l'exemple des autres futurs conventionnels et régicides et terroristes versificateurs, avait chanté Louis XVI. En 1783, les élèves de Juilly répétèrent, pour leur amusement, l'expérience toute récente des Montgolfier, et lancèrent un ballon auquel le régent Billaud-Varennes attacha ce quatrain :

Les bulles de savon ne sont plus de notre âge ;
En changeant de ballon, nous changeons de plaisirs
S'il portoit à Louis notre plus tendre hommage,
Le vent le souffleroit au gré de nos désirs [1].

Le vent souffla et Billaud-Varennes tourna ; sa muse aussi.

Poète, l'exécrable Fouquier-Tinville, le meurtrier de Marie-Antoinette. Et comme de juste, il avait, lui aussi, célébré le bonheur de la France sous le gouvernement de Louis XVI, vrai roi, vrai père. Les vers de Fouquier-Tinville n'étaient ni meilleurs ni pires que ceux des autres malfaiteurs qui devaient être ses collègues, puis ses victimes. En voici un échantillon :

1. Cf. Michaud junior, *Biogr. univers.* — Vers ce temps-là, Marat dédiait à la reine Marie-Antoinette un livre de science, *le Feu ;* l'exemplaire contenant la dédicace appartient à M. le baron Double. (V. *Univers* du 22 février 1889.)

... Sous l'autorité paternelle
De ce Prince ami de la Paix,
La France a pris une splendeur nouvelle,
Et notre amour égale ses bienfaits ([1]).

Poète aussi, Camille Desmoulins, cet avocat de vingt-sept ans qui prit la Bastille. Camille, tyrtée bègue, s'essayait, en 1789, aux odes pompeuses et creuses dont cette époque avait accaparé le secret. A l'ouverture des États généraux, il déifiait le ministre Necker, sur le mode de la vieille *Ode de Namur*, agrémenté de blasphème et de galimatias :

Qu'entends-je ?... quels cris d'allégresse
Retentissent de toutes parts ?
D'où vient cette subite ivresse
Et des enfants et des vieillards ?
Necker descend de la montagne ;
La Raison seule l'accompagne,
En lui le peuple espère encor.
Lois saintes, lois à jamais stables !
Dans ses mains il tient les deux Tables ;
Il va renverser le veau d'or ([2]) !

Necker un Moyse ! oui ; comme, pour le même Desmoulins, Marat devait être le « divin Marat ».

1. V. *Malheur et Pitié* de Delille, notes du chant III. — L'abbé Aubert, le fabuliste, possédait l'autographe de ces vers ; il le portait sur lui, en 1793, comme une *carte de sûreté*.

2. Cf. *Lunais*, t. III, page 80. — A tout prendre, poésie et sentiment, j'aime mieux, ou autant, les couplets que les Marseillais chantèrent en 1789, à Mirabeau partant pour les États généraux ; voici l'un de ces couplets :

Il faut chanter en diligence
Le grand comte de Mirabeau.
Flambeau du peuple de Provence,
Allez aux États généraux !

(Extrait des *Esquisses historiques* de Marseille.)

Quant aux vers du vainqueur de la Bastille, un bon élève de troisième aurait eu honte de les signer en 1889.

En résumé, les plus parfaits scélérats de 1792 et de 1793 arrivaient en 1789 et commençaient la Révolution avec une renommée, plus ou moins bien établie, de disciples et de favoris de Minerve. Aussi l'on comprend de quel œil dut être accueilli au premier moment, par un bon nombre de membres de l'Assemblée nationale, le malencontreux député qui vint dire à la tribune : « On n'a plus besoin de poètes ; supprimons les pensions que l'État leur accorde. » Ce malavisé (c'était un avocat-poète) fut payé de sa peine par Lebrun, qui lui servit cet épigramme :

Dans sa jeunesse, à ce qu'il dit,
M*** fut homme de lettres,
Il fesoit alors prose et mètres
Que jamais Phébus n'applaudit ;
Puis devint avocat maudit.
Or Phébus est sa bête noire :
Fermons le Temple de Mémoire !
Dit-il ; voilà mon dernier mot.
Tout littérateur n'est qu'un sot ;
Je le fus ; vous pouvez m'en croire.

Que cette idée de supprimer les pensions pour les gens de lettres soit éclose dans le cerveau des pères de la République, cela se conçoit ; que la Constituante les ait de fait abolies, cela est tout naturel. D'abord les pensions étaient une des inventions de la tyrannie royale, d'un Richelieu, d'un Louis XIV, ces despotes qui forçaient le génie à ne pas périr de faim ; il fallait reconquérir cette liberté. Au surplus, un vrai républicain (fût-il poète, c'est un axiome du poète républicain Joseph Chénier),

Un vrai républicain ne craint pas la misère [1] !

Notez que la Convention, sur la proposition du même Joseph Chénier, poète, rétablit les pensions des gens de lettres, — qui craignaient fort la misère.

D'autre part, le talent, même celui des vers, est un privilège, une exception, quelquefois une supériorité ; or, à partir du 5 août 89, il n'y a plus de privilèges ; après le 1er octobre 89, tous les hommes sont égaux ; et ce serait blesser l'égalité que d'avoir du génie comme Corneille et du bon sens comme La Fontaine. — « Tais-toi, criait Coffinhal à Lavoisier, qui voulait vivre et continuer ses découvertes ; la République n'a pas besoin de chimistes. » Elle n'avait pas davantage besoin de poètes.

II.

Et pourtant elle n'en manqua pas. La poésie était à si bon marché, vers la fin du dix-huitième siècle, qu'elle courait les rues et qu'elle encombrait les salons. Très peu de pensées : un style convenu et usé, des termes abstraits et incolores, des périphrases et des épithètes banales : le tout, se terminant tant bien que mal par des assonances vulgaires ; cela se nommait des vers. Et tout le monde en alignait, parce que tout le monde en était capable.

La Révolution n'arrêta pas même ce torrent. On rima autour des échafauds et dans les prisons. Au lendemain du 9 Thermidor, on trouva « tous les murs des prisons de Paris couverts d'inscriptions et de vers [2]. »

1. Tragédie de *Timoléon*.
2. *Malheur et Pitié*, notes du chant II.

Cette société frivole et trop souvent pourrie, jetée brusquement des boudoirs dans les cellules, se divertissait, en attendant la guillotine, à écrire et à fredonner des chansons de circonstance ; chansons fournies de plaisanteries et de sensiblerie, pas du tout de morale ni de religion ; pour ces condamnés à mort, royalistes et chrétiens, il n'est pas même question de DIEU. DIEU n'était plus à la mode chez les lettrés et les beaux esprits du siècle de Voltaire.

A la prison du Luxembourg, François de Neufchâteau, qui dès l'âge de quatorze ans avait publié un recueil de vers, tournait des couplets fort gais, assez courageux et très plats. A la prison de Port-Libre [1], les royalistes s'escrimaient aux bouts-rimés, et le duc de Laval-Montmorency se distinguait dans la mêlée ; Coittant y composait des romances. On rimait aux Madelonnettes, à la Conciergerie, à Sainte-Pélagie ; Roucher versifiait à Saint-Lazare. Saint-Lazare et la Conciergerie furent les prisons les mieux partagées ; André Chénier y écrivit des vers immortels :

> Au pied de l'échafaud, j'essaye encor ma lyre ;
> Peut-être est-ce bientôt mon tour [2] !

Mais les essais de la lyre d'André Chénier furent quelquefois graves ; et alors ses cordes détonnent sur les cordes des autres poètes prisonniers. Un témoin oculaire, Riouffe, nous affirme que « les cachots retentissaient souvent d'une joie insensée ». En cela les cachots n'étaient que l'écho des théâtres, où les « Atrée en sabots », comme parle l'honnête Ducis, allaient rire, ou applaudir à des déclamations sacrilèges et furibondes,

1. Port-Royal.

2. Cf. l'étude intéressante de M. Eugène Asse, dans la *Revue de la Révolution*, septembre 1888 : *la Poésie sous la Terreur*.

ou simplement à des bouffonneries comme *le Baron de Crac* (1). La passion du théâtre envahit alors le peuple de Paris. L'Assemblée constituante déclarait le 19 janvier 1791 que : « Tout citoyen pourrait élever un théâtre public et y faire représenter des pièces de tous les genres. » Paris compta bientôt plus de quarante théâtres, et l'un des plus joyeux, le Vaudeville, s'ouvrit en 1792 (2). Il y eut des poètes pour fournir à tout et qui façonnèrent des « pièces de tous les genres » ; et il y eut des spectateurs pour encourager ces orgies dramatiques. L'un d'eux s'en plaignit un jour dans une pièce qui a pour titre *les Plaisirs de 1793* :

... Le sabre en main, de zélés patriotes
Nous forcent d'applaudir à des vers sans-culottes (3).

On jouait la tragédie sanglante et la comédie infâme au théâtre et dans la rue ; tout ainsi que, le 9 janvier 1871, sous les obus prussiens et en attendant la Commune, on jouait *Bataille de Dames* au Théâtre-Français. Il faut bien qu'on s'amuse, pendant que d'autres meurent sur les échafauds ou sur les remparts.

Le bon Geoffroy, critique dramatique sous le premier Empire, disait en rappelant cette fureur des révolutionnaires pour les représentations théâtrales, qu'il fallait être « bien enragé et bien possédé du démon poétique », pour se livrer alors à toutes ces débauches tragiques ou comiques. Enragé, certes on

1. Cette pièce fut jouée en 1791 ; Collin d'Harleville l'écrivit au printemps de 1790. — Pour les pièces *sacrilèges,* voir plus loin notre dernier paragraphe.

2. En 1807, Napoléon eut le bon esprit de réduire ce nombre à *huit ;* il aurait pu réduire encore.

3. *Revue de la Révolution*, 5 février 1889.

le fut ; possédé du démon, peut-être ; mais la poésie n'a rien à faire dans des bacchanales.

III.

Ceci évidemment est une digression ; mais on voit par ce coup d'œil qu'une étude sur la poésie pendant la Révolution, et pendant les révolutions, devait s'étendre au-delà d'une simple critique de vers et de style. La morale y est intéressée et même l'histoire d'un peuple. Les gens de lettres sont toujours les échos, et presque toujours les complices des événements ; en 1789 les poètes furent, pour la très grande majorité, à la fois échos et complices. Ils ne se contentèrent point d'être figurants et comparses ; ils se donnèrent un rôle et leur rôle ne fut pas beau, et le dénouement pour plusieurs en fut triste.

Toutefois il est nécessaire d'établir ici des catégories, où nous les rangerons, non point par ordre de mérite littéraire, — ce serait malaisé et de petit profit, — mais par ordre de caractère moral, civique et patriotique. Il y eut d'abord ceux que La Harpe nomme *les monstres;* ce sont les personnages de sinistre mémoire que nous avons énumérés plus haut, et qui, à partir de 1789, pour le malheur de la France, ne s'occupèrent guère plus de madrigaux. Robespierre fit tout autre chose que de se couronner de roses et de célébrer le dieu de la treille, en compagnie de Carnot ; et Barrère, l'homme aux discours fleuris, devint promptement l'« Anacréon de la guillotine ». Tous ceux-là ont fait oublier qu'ils cultivèrent les Muses, et par la suite de cette étude nous l'oublierons.

Il y avait en 1789 une foule prodigieuse de rimeurs, que l'on pourrait classer ainsi, en jetant un coup d'œil

sur le reste de leur vie : les dupes, les girouettes, les prudents, les honnêtes gens ; je voudrais ajouter les chrétiens ; mais ils sont si peu nombreux qu'on n'en saurait faire une catégorie. De celles que nous venons d'indiquer, nous formons une galerie aux compartiments variés ; nous les passerons en revue, mais en marchant vite et, si j'ose dire, en lisant seulement les étiquettes accolées à leur buste.

Les poètes, pris en général, n'ont jamais passé pour les plus admirables modèles de toutes les vertus, soit publiques, soit privées. Jamais les poètes, sauf peut-être Tyrtée, n'ont été regardés comme des parangons de bravoure, et Horace jeta *vaillamment* son bouclier à la bataille de Philippes. Je n'oublie point que V. Hugo, en 1871, porta le képi et fit des promenades dans la direction des remparts ; mais personne n'a pris V. Hugo au sérieux comme soldat, pas plus que comme politique. Presque tout ce qui rimait en 1789 se laissa emporter au vent qui passait. Avec ce peu d'imagination qu'ils eurent, ces pauvres gens se figurèrent être rendus à l'âge d'or, et ils se mirent à chanter le printemps éternel qui s'ouvrait au même jour que les États généraux. Presque tous furent victimes de leur illusion trop poétique ; l'un d'eux, le plus fort, lorsqu'il allait à l'échafaud, disait en se frappant le front : « J'avais quelque chose là ! » Par malheur la Révolution avait comme pris à tâche de couper les têtes qui avaient quelque chose là ; les républicains rêvés par Platon devaient envoyer les poètes à la frontière, après les avoir couronnés de fleurs ; la république des Danton, des Marat, des Hébert et des Robespierre ne les envoya pas si loin et souvent, au lieu de les couronner, elle les égorgea.

André de Chénier en est la plus belle preuve, je veux dire la plus lamentable ; car enfin ce jeune

homme de trente-deux ans avait du génie. Le serment du Jeu de Paume, au 20 juin 1789, l'avait mis hors de lui ; il fut l'un des plus enthousiastes pour la révolution naissante, l'un des membres les plus ardents du club dit *Société de 89*. André Chénier tomba frappé dans la force de la vie et du talent par cette république qu'il avait saluée avec passion et pour laquelle il avait combattu contre son propre frère ! André était poète ; mais en toute vérité il ne fut grand poète que dans sa prison, une fois revenu à des pensées plus saines, regagné à la cause royale, et en face de la mort. Alors l'emphase, qu'il avait héritée de son siècle, se changea en verve fière et française contre « les bourreaux barbouilleurs de lois », en mélancolie douce et vraie pour pleurer sur le sort de *la Jeune captive*, Mlle de Coigny. Malheureusement André Chénier n'était qu'un païen ; païen dans son éducation, païen dans ses inspirations, païen dans ses mœurs qui furent celle d'un franc polisson. Il avait osé écrire :

Toi, Vertu, pleure, si je meurs !

Il mourut, et la Vertu n'eut point à se couvrir le visage. Il n'y avait rien dans cette âme de ce qui élève une âme et la grandit par-delà des âmes communes: Chénier ne connaissait pas DIEU ; dans ses vers il demandait à ses amis de Pange un enterrement civil, et il l'obtint au-delà de ses désirs : Je ne veux point, disait-il,

Que les pontifes saints autour de mon cercueil,
Appelés aux accents de l'airain lent et sombre,
De leur chant lamentable accompagnent mon ombre.

Son *ombre*, ou ses *mânes* (deux mots de la langue

parlée en 1789) s'en allèrent, sans prières, sans cortège, de la plate-forme ignominieuse, rougie avant lui du sang des « pontifes saints », contre lesquels il avait déclamé comme un forcené.

Avec lui tombait, sous le même couteau, son meilleur ami, dupe autant que lui du miroitement des *immortels principes*, Roucher. Il avait célébré de son mieux le mariage de Louis XVI, et ses louanges avaient été payées d'une place de receveur des gabelles. Roucher en 1789 se donna aux ennemis du trône, et il en fut payé de leur monnaie. Lui aussi était assez bon païen. Dans le très ennuyeux poème, farci de mythologie, où Roucher allonge *les Douze Mois*, il avait attaqué la religion catholique, qu'il appelait, selon la vieille et niaise formule, « l'hydre du fanatisme » ; il avait glorifié Voltaire et insulté le grand archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, en le qualifiant de Calchas [1]. On ne lui tint nul compte de si beaux efforts, et les francs maçons, qui l'avaient admiré, le décapitèrent ; c'est une de leurs façons de témoigner lenr reconnaissance.

Dupe aussi et décapitée aussi, Olympe de Gouges, poétesse exaltée, auteur en 1789 du *Bonheur primitif, ou Rêveries patriotiques*, qui réclama de toutes ses forces l'émancipation de la femme, et fut, dit-on, la fondatrice de la société des *Tricoteuses*. La condamnation de Louis XVI changea tout à coup les sentiments d'Olympe de Gouges, et les *Tricoteuses* eurent l'avantage de voir rouler la tête de leur amie.

Autres dupes, moins punies. Rouget de l'Isle, d'abord chaud partisan de la Révolution et père de *la Marseillaise*, mais bientôt père repentant et humilié,

1. « Un Calchas, soixante ans par l'intrigue avili ! » V. *Christophe de Beaumont*, par le P. E. Régnault, t. II, p. 371-372.

protestant contre les scènes du 10 Août, qui se jouèrent au chant de ses lamentables strophes. On l'envoya réfléchir, jusqu'au 9 Thermidor, dans une prison d'où il put entendre au pied des murs : *qu'un sang impur abreuve nos sillons !*

Dupe, La Harpe, le pédant « sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé », tombé « de chute en chute au trône académique », mais qui, depuis 1786, passait pour le *Quintilien français*. La Harpe fut pris de la frénésie dite *patriotique*, en 1789 ; un jour, dans sa chaire du Lycée, il apparut coiffé du bonnet rouge, et « se dressant sur ses petits pieds, roidissant ses petits bras, les yeux étincelants de fureur (1) », il se mit à débiter une ode, ridicule, à la Liberté. Malgré cette rhétorique enragée, où La Harpe faisait appel à la « baïonnette homicide », le pauvre petit Quintilien devint suspect, et de la chaire du Lycée il passa à la prison du Luxembourg, où il comprit le néant des périodes furibondes en l'honneur de la baïonnette. Il fit mieux ; il trouva là *l'Imitation* de JÉSUS-CHRIST ; le poète rhéteur devint chrétien et royaliste ; le philosophe, qu'on avait appelé « le singe de Voltaire » et qui avait appelé Voltaire son *papa*, rimait à quelque temps de là *le Triomphe de la Religion*, *ou le Roi martyr*.

Dupe, le chevalier de Florian, le *Florianet* de Voltaire, l'ancien favori du duc de Penthièvre ; le pastoral Florian, enrubanné de la tête aux pieds, qui, en 1789, rimait des fables pleines de moutons, devint un mouton enragé — à tel point qu'il fut, trois années durant, commandant de la garde de Sceaux-Unité. On vit même le *sensible* auteur de la fable *le Lapin et la*

1. Gérusez, *Histoire de la littérature française pendant la Révolution*, liv. II, chap. III.

Sarcelle, transformé en orateur sanguinaire, haranguer, dans la Halle-au-Blé, les sans-culottes et les tricoteuses. *Quantum mutatus ab illo* [1]*!* Mais en dépit de ces fanfaronnades, Florian était par nature, comme ses lapereaux et ses moutonnets, timide : du moins il fut jugé tel par les égorgeurs. Et l'on enferma Florian à Port-Libre et il y gagna une maladie, la fièvre de la peur, dont il mourut, quelques mois après le 9 Thermidor.

Dupe, malgré tout son esprit, Beaumarchais, le père de *Figaro*, l'homme qui, depuis Voltaire, avait le plus puissamment de tous démoralisé la société française. Son *Figaro* avait — Sainte-Beuve le dit — « préparé et présagé » la Révolution ; Beaumarchais fut l'un des premiers à en pâtir. En 1789, il commença par gémir de la licence qui débordait autour de lui : gémissements un peu tardifs et presque naïfs. Membre provisoire de la Commune de Paris, il eut beau faire valoir ses droits à la paternité de la Révolution et son amitié pour les républicains d'Amérique, on l'écroua à l'Abbaye. A partir de là, Beaumarchais ne mena qu'une existence misérable, méritant bien le nom qu'il se donnait, de « citoyen toujours persécuté ».

Dupe, Chamfort, autre homme d'esprit ; lui, le secrétaire des commandements du prince de Condé, le lecteur de Mme Élisabeth, le « poète favorisé de la reine [2] », — de la reine qui voulut annoncer elle-même à Chamfort la pension de 1.200 livres que le roi lui octroyait [3], — Chamfort qui, en 1788, se déclarait encore le « très fidèle sujet » de Marie-Antoinette, se passionna pour les *grands principes* et pour la personne de Mirabeau. Il se lança dans cette politique

1. V. *Florian*, par M. Léo Claretie ; livre par ailleurs léger et de peu de conséquence.

2. Sainte-Beuve.

3. V. du Bled, *Revue de la Révolution*, 5 janvier 1889.

affolée qui prenait pour cri de ralliement ce mot de Chamfort lui-même : « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières ! »

Misanthropie, amerturne, rancune et orgueil envieux : voilà l'homme ; pauvre homme d'esprit ! Lorsque son ardeur du premier moment se calma, les terroristes l'enfermèrent aux Madelonnettes. Relâché, puis menacé de nouveau, il essaya de se tuer ; il avait glorifié le suicide, et cette belle maxime est de lui : « Les rois et les prêtres, en proscrivant la doctrine du suicide, ont voulu assurer la durée de notre esclavage ! » En dépit de ces beaux axiomes, Chamfort ne réussit qu'à se crever un œil [1].

IV.

Reposons-nous. Tout ce que nous avons vu est triste, et ce que nous verrons ne sera pas gai. Voici entre temps un poète, un des très rares, qui ne prit aucune part aux folies de 1789 ; qui, en 1789, chantait Louis XVI, ce « roi digne des Français [2] », et ne monta point sa guitare au ton des dithyrambes sanglants ; qui, pendant les mauvais jours, continua de mener son petit train de vie. Bien petit train ; car ce brave Théveneau, versificateur et mathématicien, ne gagnait pas assez pour nourrir sa femme, qu'il dut, pour cette cause, rendre à ses parents. Théveneau faisait des vers ; mais il ne les composait que dans son lit, après s'y être bercé ou balancé pendant des

1. Si je médis de Chamfort, ce n'est point par un sentiment de vengeance. Que la terre lui soit légère, pour les traits, assez obtus, qu'il a décochés contre les Jésuites.

2. O vous ! des malheureux le refuge et l'appui,
Roi digne des François... » (*Almanach des Muses*, 1789, p. 77.)

heures entières. Théveneau buvait de suite jusqu'à dix-sept bouteilles de bière avec autant de verres d'eau-de-vie ; la verve lui venait après un bon repas, et Théveneau en faisait six par semaine, — étant nourri successivement par six familles, chaque jour de la semaine, excepté le dimanche. Enfin Théveneau aidait d'autres poètes, quand il en était besoin, à raison de six francs pour trois heures [1]. Que de gens gagnaient alors davantage à faire un plus vilain métier, même parmi les poètes !

Par exemple, ce Désorgues, bossu par devant et par derrière, portant « sur lui le double Mont », comme disait son ennemi Lebrun-Pindare, et portant en lui toutes les hontes ; pour tous ces motifs et par allusion à son nom, dit *poète désordre.* Désorgues fut un républicain ardent, et l'un des rimeurs attitrés de la Convention. Il versifia pour les fêtes les plus extravagantes ; et ce furent ses vers que l'on chanta sur la musique de Gossec, pour la fête de *l'Être Suprême.* Pauvres vers et exécrable poète, dont Lebrun disait encore :

Sa rimaille est du fretin
Et sa lyre une guimbarde [2].

La Convention se contenta de cette guimbarde et des traits de fer-blanc que Désorgues tirait de son petit carquois. Bonaparte fit écrouer Désorgues à Charenton : car Charenton, sous Bonaparte, remplaça la Bas-

1. Beuchot, *Biographie universelle*, art. Théveneau.

2. *Épig.*, Liv. II. Au même endroit Lebrun disait encore :

Désorgues, qui prend sa rosse
Pour le coursier d'Hélicon,
Prendroit-il aussi sa bosse
Pour le carquois d'Apollon ?

tille, et à tout gouvernement qui se respecte, il faut une Bastille.

Nous venons de citer Lebrun. Ponce-Écouchard Lebrun, dit Pindare, malmenait le bossu Désorgues ; Désorgues le lui rendit. Désorgues disait, entre autres aménités, de Lebrun :

> Si la Peste avoit des trésors,
> Lebrun seroit soudain le chantre de la Peste.

Il fut le chantre de plusieurs « pestes » et en particulier de la Convention. Nous ne connaissons plus guère de lui qu'une demi-douzaine de strophes sur le *Vengeur*, enchâssées dans les anthologies, et une demi-douzaine de ses six cents épigrammes. Mais en 1789 Lebrun avait une renommée. Il s'était cru un Pindare et un Horace, et, comme Horace, il avait écrit un *Exegi monumentum*. Païen autant qu'Horace et Pindare, ou, plus exactement, vrai mécréant, Lebrun fut un méchant homme, flatteur, quémandeur, traître, mauvais époux : pendant quatorze ans Lebrun battit sa femme, qui enfin échappa à ce bourreau domestique par le divorce ; mais Lebrun se trouva naturellement un très bon républicain comme ceux de 1793.

Louis XVI lui avait accordé une pension de 2000 livres ; et Lebrun vanta d'abord ce « digne sang de Henri IV » et Calonnes et Vergennes ; en 1787, il affirmait en des stances solennelles que sa lyre appartiendrait au roi tout le temps que la Seine coulerait en France :

> Elle entendra ma Lyre encore,
> D'un Roi généreux qui l'honore,
> Chanter les augustes bienfaits [1].

1. Odes, *Exegi monumentum*.

Mais la proclamation des Droits de l'homme lui fit perdre la mémoire en le dispensant de la reconnaissance. Lebrun avait soixante ans en 1789 ; il se qualifia, avec le transport d'un naïf, *poète national*, et avec la fougue d'un renégat, il s'acharna contre Louis XVI et Marie-Antoinette ; ou, pour parler sa langue nouvelle, contre ces « monstres divinisés ». Il en vint à nommer la malheureuse reine une « femme horrible, ivre de notre sang » !

Pendant ce temps-là, Lebrun adorait Robespierre et prenait la Terreur pour le siècle d'Astrée. Mais aussitôt que Napoléon parut, Lebrun rassembla ce qui lui restait de souffle à soixante quinze ans, pour diviniser Napoléon. Napoléon paya le vieux *Pindare* avec 6000 francs de pension et un fauteuil à l'Institut.

S'il eût vécu jusqu'en 1815, Lebrun aurait mérité une place à part dans le *Dictionnaire des Girouettes* (1). Toutefois, la première place reviendrait au chevalier de Cubières, Dorat-Cubières, plus méprisable encore, s'il est possible. La Révolution n'eut pas de courtisan plus plat que ce *Poète de la Révolution :* titre que Dorat-Cubières se décerna après la journée du 10 Août. Dorat-Cubières était un défroqué, et il avait porté la tonsure ; l'on sait trop de quoi ces échappés de séminaires sont capables. Il est vrai que Cubières n'avait pas jeté le froc de son plein gré ; on l'avait chassé de Saint-Sulpice pour des vers malsonnants. La comtesse d'Artois le sauva de la misère en lui donnant une place d'écuyer ; et Cubières prodigua les louanges à toute la famille royale. En 1786, il chantait le duc d'Orléans, ce « père des malheureux » qui

1. Pamphlet publié en 1815 par le comte de Proisy d'Eppes. Les hommes politiques y figurent avec un nombre de girouettes proportionnel aux apostasies vénales et peureuses de chacun ; le nombre varie de quatre à douze ; les poètes y occupent une *belle* place.

venait de mourir ; il chantait la princesse de Lamballe et Marie-Antoinette, qui, à elles deux, étaient « l'Olympe sur la terre [1]. »

Pris tout d'un coup en 1789 d'un accès de lâcheté, Cubières se mit à déblatérer contre la religion, contre la papauté, contre la Bastille ; puis contre Marie-Antoinette, qu'il nommait une « Euménide », et contre Louis XVI, qualifié par ce goujat de « dindon Capet ». Par contre, il encense, à tour de rôle, Marat, qu'il estime un modèle de « grâce » et pour qui il réclame des autels; puis le régicide Lepelletier. Il met en vers le calendrier républicain. Mais voici Napoléon ; Cubières flatte Napoléon, puis Fouché, puis Lucien Bonaparte et Lazare Carnot ; et la Restauration faite, il rapprend à sa chétive muse quelques airs en l'honneur de la royauté. Jamais, que je sache, on ne vit pareil *Sosie*, « ami de tout le monde », même du plus vilain monde, aux pieds de tout le monde, sautant pour tout le monde, comme le singe ou le Jocrisse de la foire. En un mot le poète qu'il fallait aux héros de 89 et de 93.

« Il y a, dit La Bruyère, des âmes sales, pétries de boue et d'ordure, éprises du gain et de l'intérêt, comme les belles âmes le sont de la gloire et de la vertu. » Cet adage, Cubières le justifia de tout son pouvoir : mais il ne fut pas le seul. Plus coupable et plus ignoble que Dorat-Cubières, fut ce pourceau (j'adoucis le terme) que Louis XV, puis Louis XVI, tinrent sous les verrous jusqu'en 1790, pour cause de salubrité publique, l'infâme marquis de Sade, le plus cynique des hommes qui aient jamais tenu une plume. La Révolution, trouvant en lui un digne compère, se hâta de lui rendre la liberté ; le marquis de Sade pro-

1. Cf. *Opuscules poétiques* de Cubières, 1786, t. II, p. 48 et 110.

fita de ce bon temps pour glorifier tous les vices. Il poursuivait cette besogne, quand le premier consul le fit reconduire à la Bastille de Charenton. Le premier consul savait qu'il faut museler les bêtes furieuses, malpropres et malfaisantes.

Auprès de ce marquis, le chevalier Antoine de Piis fait presque bonne figure. Piis était chansonnier et vaudevilliste ; or, personne, parmi les gens de lettres de ce temps-là, ne mérita mieux que les chansonniers la décoration multiple des *Girouettes*. Le Dictionnaire susnommé distribua une guirlande de huit girouettes aux chansonniers Barré, Radet, Desfontaines, et ils en étaient dignes ; Antoine de Piis en aurait pu recevoir le double. Royaliste avant la prise de la Bastille, il avait mis sa muse légère à contribution en faveur de la cour, notamment à la naissance du dauphin. Quelques mois après le 14 Juillet, le chevalier attachait d'autres grelots à sa guitare ; il fabriquait sa chanson sur *les Cloches*, où il proposait de fondre ce métal si mal employé ; et sa chanson plus impie encore sur l'*Inutilité des prêtres*. La République fit de ce chansonnier un agent de commune et un commissaire directorial ; il l'avait bien gagné. Survient Bonaparte ; de Piis se met en frais et en verve pour l'empereur et Marie-Louise ; l'empereur en fait un secrétaire général de police. Arrive Louis XVIII, de Piis roucoule des airs nouveaux pour Louis XVIII ; il fredonnait encore sous Charles X, pour Charles X.

Un autre chevalier et chansonnier, de Boufflers, pauvre personnage de toutes couleurs et nuances, était fort justement défini par Rivarol : « abbé libertin, militaire philosophe, diplomate chansonnier, émigré patriote, républicain courtisan. » Girouette, Esménard, royaliste ardent, puis ardent impérialiste ; girouette, Campenon, qui avait écrit vers 1789 une

romance larmoyante pour Marie-Antoinette, s'exila et revint ami de l'empereur ; girouette, François de Neuf-Château, royaliste, républicain modéré, bonapartiste fougueux, agriculteur sous la Restauration ; girouette, Vigée, secrétaire de la comtesse de Provence, chantre de la Révolution, du premier consul, de l'empereur et finalement de Louis XVIII ; girouette, Chaussard, copiste de Lebrun-Pindare, et qui en 1789 ou 1790 prit le nom de *Publicola ;* démagogue bruyant, théophilantrophe, il s'abrita, une fois calmé, dans une chaire de lycée impérial et essaya de corriger Boileau ; Fréron, trois fois girouette : fils de l'ennemi très vaillant de Voltaire, il se fit patriote exalté à la fin de 1789, fut membre du conseil des Cinq-Cents, puis épousa Pauline Bonaparte et finit par être sous-préfet à Saint-Domingue. Vraiment tous ces gens de lettres pouvaient saluer de toutes leurs forces un drapeau multicolore ; ce drapeau était fait pour eux. Partis du pied du trône, ils passèrent par le pied de l'échafaud, et s'en allèrent cacher leur vieillesse peu glorieuse dans les bureaux d'une sinécure impériale ou royale [1].

V.

Le vrai poète de la Révolution et qui garda une apparence de fierté, ce fut Joseph de Chénier, que Rivarol désignait de ce nom significatif : « le frère d'*Abel* Chénier ». Joseph Chénier fut-il réellement un *Caïn ?* La chose n'est pas démontrée et, après la Ter-

1. Les gens de lettres imitaient en cela les politiques : Fouché, préfet des études chez les Oratoriens, conventionnel et ministre de la police républicaine, impériale, royale, mort duc d'Otrante ; Benjamin-Constant, suivant tour à tour Talleyrand, Chénier, le Directoire, Bernadotte, les Bourbons, Napoléon, Louis Philippe, et dont la devise fut : *Sola inconstantia constans*, etc., etc.

reur, il protesta contre cette imputation ; mais son caractère et sa poésie sont tout à la haine, et il dut la plupart de ses inspirations violemment tapageuses à ses passions de conventionnel. Joseph Chénier écrivit des hymnes, des cantates pour les réjouissances de la République, après avoir, comme s'exprime Sainte-Beuve, sonné le tocsin en 1789. Il accueillit d'un dithyrambe aussi plat que sonore l'Assemblée nationale, la nuit du 4 Août, et les autres folies, sauf toutefois les folies par trop compromettantes. Ce démocrate rageur avait de la tenue ; il haïssait, mais en gardant une sorte de décorum ; il y avait en lui du Mirabeau et du Voltaire ; Voltaire et Mirabeau étaient ses grands hommes. Joseph Chénier serait aujourd'hui un personnage, et marcherait en tête de l'opportunisme. La seule pensée de la religion (il dirait maintenant du *cléricalisme*) le mettait hors de ses gonds. Un trait sur mille. Il s'emporte, en vers, contre les privilèges prodigués aux saints et refusés aux philosophes : ainsi on a bâti à Paris, en plein dix-huitième siècle, une église magnifique à un saint évêque du septième siècle et l'on néglige Voltaire, le plus grand homme de tous les siècles !

Du fanatisme étrange exemple,
Opprobre d'un siècle si beau !
A Sulpice on élève un temple ;
Voltaire est presque sans tombeau [1] !

Quelle indignité !... Joseph Chénier est, par avance, le poète de l'enterrement civil et de la mort civile. Il crie, à propos de son vertueux Mirabeau :

Epargnez ses derniers momens,
Fuyez son vénérable (!) asile,

1. Ode sur la mort de Mirabeau.

Préjugés d'un âge imbécile !
Fuyez, mensonges révérés,
Que la frayeur de nos ancêtres,
L'avarice et l'orgueil des prêtres
Avoient si longtemps consacrés (1) !

Presque tous les poèmes de Joseph Chénier (pourquoi n'a-t-il pas encore de statue ?) sont énergiques à force d'acrimonie, de haine, de fiel et d'orgueil. L'auteur visait au Juvénal et au Caton. Voyez son portrait, esquissé de sa main :

J'ai vécu libre et fier, mais sans intolérance,
Plaignant le sot crédule, abhorrant l'imposteur,
Souvent persécuté, jamais persécuteur ;
Adversaire constant de toute tyrannie,
Ami de la vertu, défenseur du génie ;
Convaincu seulement du crime détesté
D'avoir aimé, servi, chanté la Liberté.

La vertu que Joseph Chénier pratiqua ne fut pas du moins la modestie ; quant à la liberté qu'il aima, ce fut celle dont Marat fut l'apôtre et le patron ; car Joseph Chénier a écrit *l'Apothéose de Marat ;* la tyrannie qu'il combattit avait deux noms : catholicisme et royauté ! Libre, il l'était, quand son frère André attendait la mort à la Conciergerie ; et alors même Joseph Chénier faisait jouer son *Timoléon*, où il représente un frère qui tue son frère pour sauver la République. Tout cela c'est de la fierté, mais opportuniste, et s'adaptant aux circonstances ; nous connaissons cette fierté là.

Ce fut un peu celle du conteur du *Meunier de Sans-Souci*, autre républicain prudent, autre voltairien vertueux, comme ils le sont tous, selon les dictionnaires à

1. *Ibid.*

la Vapereau. La croyance d'Andrieux n'alla pas même jusqu'à la profession de foi du *Vicaire savoyard*. Son *Épître au Pape*, où il insulte l'Église et les prêtres, nous montre quelle fut sa religion ; son *Épître à un émigrant*, au début de 1790, quel fut son républicanisme [1].

Andrieux allait être inscrit au tableau des avocats en 1789 ; mais cette année-là, il n'y eut point de tableau, et les avocats encombraient la salle des États. Pour occuper ses loisirs, Andrieux adressait des adieux de ce goût aux proscrits :

> Eh bien ! vous allez donc au bout de l'univers
> Peupler du Scioto les rivages déserts !
> Et vous vous embarquez, emportant l'espérance
> De rendre à ce pays ce qu'a perdu la France,
> Les lettres de cachet, les censeurs dits royaux,
> La dîme, la gabelle et les droits féodaux,
> Les cours, les parlemens, les couvens, les chapitres !...

Tandis que la Terreur détruisait les autres institutions de France et les hommes trop Français, Andrieux jugea opportun d'émigrer à son tour de Paris, et d'aller rimer sans bruit en Beauce, chez son ami Collin d'Harleville. *Suave, mari magno*...

Enfin, avec Collin d'Harleville nous sommes en face d'un poète, d'un poète fort spirituel, qui n'est ni méchant ni impie. Ce n'est point un de ces braves que l'univers croulant verrait se dresser debout sur ses ruines (aucun poète n'eut alors cette attitude) ; mais Collin ne sacrifia guère aux idées nouvelles qu'au jour de la Fédération, 1790, où, en qualité de commandant de la garde nationale de Mévoisins, son village, il parada sous un uniforme brodé. Au mois de juil-

1. Cf. Géruzez, *l. c.*, liv. II, chap. III.

let 1789, Collin était au lit ; et là, saisi d'une fièvre de vers, il composa entre ses draps, en douze jours, une comédie en cinq actes ; cela le guérit. On joua les pièces de Collin d'Harleville, à Paris, pendant les mauvais jours, mais on laissa ce bon homme respirer en paix, à l'ombre de ses beaux cerisiers de Mévoisins.

Plusieurs autres *serviteurs des Muses* attendirent de même, dans une villégiature forcée, moins agréable, la fin des orages de sang. Ainsi faisait Marmontel, caché dans une maisonnette au village d'Abboville près d'Évreux. Il avait jadis tâté de la Bastille et il avait peu de goût pour le danger. Du reste, comme il n'y avait plus d'Académie à Paris, Marmontel n'aurait su que faire à Paris. Il y rentra un instant comme membre du Conseil des Anciens ; mais tellement modéré qu'il fut qualifié réactionnaire. Ce voltairien autrefois protégé par la Pompadour rentra dans son gîte verdoyant et eut l'heureuse inspiration de se convertir.

Delille, après avoir tenu bon, finit aussi par s'échapper loin de la capitale, en Suisse et en Angleterre ; Fontanes, à Lyon, puis à Livry et en Angleterre ; le bon Ducis, qui était, dit-il un jour à Napoléon, « catholique, poète, républicain et solitaire », se sentait, dit-il encore, en voyant les choses marcher si peu à son gré, « des envies de se sauver dans la lune, d'en ouvrir la fenêtre et de cracher sur le genre humain ». Ducis n'en fit rien ; il demeura tranquille à Paris pour amuser les Parisiens avec son Shakespeare francisé. Il sut toujours du reste se tenir à l'écart de la politique et des hommes, et refusa même la croix que Napoléon lui offrit. Ni sénateur, ni décoré, et pas même le désir de l'être ! triple merveille pour un poète : cela ne s'est vu qu'une fois. Ducis a donné cet exemple qu'il n'avait reçu d'aucun devancier et que personne n'a imité

depuis Ducis, dans la république des lettres. Ducis fit mieux encore : il demeura ferme dans sa foi et courageusement fidèle aux pratiques de l'Église ; ce fut un noble cœur et un chrétien exemplaire.

Fontanes, autre catholique, mais du genre pâle, décoré de douze girouettes par le Dictionnaire (sans les mériter toutes les douze), ne poussa pas aussi loin le désintéressement. Mais au temps où il n'était rien que poète et lauréat de l'Académie, en 1789, il ne céda pas à l'engouement de ses confrères ; il eut même le courage très louable de rédiger la protestation des Lyonnais contre les cruautés de Collot d'Herbois, poète et bourreau. Une fois entré dans la politique, le marquis de Fontanes passa par les couleurs des régimes qui se succédèrent et qui se servirent de lui.

Delille, le plus fameux des poètes de France et d'Europe en 1789, bâtissait alors son poème de *l'Imagination :* son imagination, à lui, ne se laissa pas éblouir par le mirage des cieux républicains. Delille avait été le poète choyé de Marie-Antoinette et du comte d'Artois ; Delille ne trahit ni ses bienfaiteurs ni sa conscience ; et en versifiant sur les malheurs de la famille royale, Delille pleura Sa froideur pour la Commune le rendit suspect ; on l'arrêta ; un maçon le défendit, par cet argument qu'il ne fallait pas *tuer tous les poètes*, mais en conserver au moins quelques-uns *pour chanter nos victoires* [1]. On le conserva, et Robespierre lui fit demander un poème pour la fête de l'Être Suprême. Delille composa son *Dithyrambe sur l'Immortalité de l'âme*, acte de foi et de courageuse sincérité ; peut-être Delille ne fut-il sublime qu'une fois, mais il le fut, tout au moins par sa pensée, quand il écrivit en 1793 :

1. *Œuvres* de Delille, édition Michaud, t. Ier, page XXIX.

... O vous qui de l'Olympe usurpant le tonnerre,
Des éternelles lois renversez les autels,
Lâches oppresseurs de la terre,
Tremblez, vous êtes immortels !

Naturellement le poème ne fut pas agréé ; mais Delille, le versificateur trop dédaigné aujourd'hui après avoir été trop loué, fut un brave.

On peut être poète et honnête homme : cela reste prouvé par un très petit nombre, il est vrai, des poètes d'il y a cent ans ; mais ces quelques noms gardés pour la fin diminueront un peu l'impression fâcheuse de tant d'autres. Après tout il ne serait pas impossible de grossir encore la liste des poètes fidèles. Joseph Michaud, l'auteur du *Printemps d'un proscrit*, resta dévoué à la royauté ; dévoué aussi Cazotte, l'illuminé (qui n'est pas l'auteur de sa *Prophétie*) et qui mourut sur l'échafaud. Lemierre, l'auteur des *Fastes*, « âme honnête, » ne fut pas renégat : « Les excès de la Révolution le jetèrent dans un état de stupeur » qui amena vite la mort.

Somme toute, parmi les quarante ou cinquante noms déjà cités, et dans les quinze ou vingt autres que nous signalerons encore, c'est à peine si l'on peut compter deux ou trois caractères. Le reste appartient au *servum pecus*, allant du maître qui les nourrit et les paye au tyran qui leur fait peur ; d'aucuns même jouant au tyran, comme Néron, qui fut aussi homme de lettres.

La plupart de ces pauvres gens furent dignement récompensés de leur lâcheté par la prison, l'exil, la misère, ou la guillotine. Sauf peut être une demi-douzaine, au plus, tous méritèrent le mépris et l'oubli dont ils jouissent chez la postérité.



II. — LES POÈMES.

VI.

Après les poètes, les poèmes. Nous avons vu comment la poésie ne nuisit point à la Révolution ; la Révolution a-t-elle aidé la poésie ? Cette aurore de 1789 a-t-elle réveillé le génie, rouvert les ailes, assoupli et fortifié la voix des poètes de France ?

Le 22 août 1792, Dorat-Cubières lut par-devant l'Assemblée législative un discours tendant à « prouver que la poésie et l'éloquence n'ont jamais eu plus d'éclat que sous les Républiques ». Cubières plaidait pour sa cause ; son témoignage n'a pas plus de valeur que son caractère n'eut de portée. Son but était de faire sa cour aux parleurs et aux rimeurs républicains qui l'écoutèrent : il était si flatteur pour ces Démosthènes essoufflés et pour ces Pindares boursouflés (qu'on nous passe ce semblant de jeu de mots) de s'entendre débiter ces compliments-là ! Mais, en réalité, notre première République n'a rien fait pour la poésie : elle en a usé, sans la rajeunir. Les approches, les menaces, les secousses de cette déplorable année, la prise et la démolition de la forteresse où les *tyrans* bâillonnaient le talent, la proclamation des droits de l'homme : rien n'y fait. En 1789, et durant toute la fin de ce siècle misérable, la poésie sent terriblement l'ancien régime ; j'entends le régime très plat d'un Voltaire, très fade d'un Berquin et d'un Florian, très sale d'un Parny.

Il semblerait qu'on eût alors (et depuis bien des années) banni à peu près complètement de la poésie tout ce qui en est l'âme et la vie, DIEU, la foi chrétienne et la patrie française. Pour la forme, ce qui

domine, c'est d'abord le poème didactique ; c'est-à-dire de l'ennui délayé en plusieurs chapitres, intitulés *Chants* par antiphrase, et semés de çà et de là (sauf chez l'honnête Delille) de tirades triviales, perfides, déclamatoires, contre la tyrannie — ce qui signifie catholicisme, royauté, autorité quelconque [1]. Les pièces de théâtre, taillées sur le patron des tragédies de Voltaire, ne se font pas faute de ces petits moyens de succès. Vient ensuite le madrigal qui pullule partout, et l'élégie (qui veut dire poème érotique), et ces « petits vers mièvres et délicieux (?) dont, suivant Lebrun, on charge les sophas jonquille ». C'est enfin une avalanche de fables [2], de contes, d'idylles et de chansons, avec force galanteries, ordures et impiétés. On nous dispensera de nous appesantir sur ce chapitre ; nous glissons sans appuyer. Qu'il suffise de signaler quelques-uns des noms les plus malpropres : Parny, Bertin, de Sade, Pigault-Lebrun, Saint-Lambert, Beaumarchais, Demoustier, Désorgues, de Boufflers, les deux Chénier, Berquin, Léonard, Marmontel (dans sa jeunesse), de Cubières... J'en passe. Même dans une société pourrie comme celle de 1789, la plupart de ces noms-là font tache.

A côté des bluettes frivoles et des jeux d'esprit libertins figurent les productions sentimentales, ou de sensiblerie ; en 1789, on pleurait, on était « sensible ».

1. Il serait assez malaisé, et peu utile de citer les blasphèmes imprimés à cette époque ; nous prions nos lecteurs de nous pardonner si nous mettons sous leurs yeux ce simple titre, qui leur en dira assez long sur le goût des *pères de 89*, et qui justifiera toutes nos réserves :

« REMUE-MÉNAGE (le) du Paradis, ou la députation du Vatican, relation fidelle de ce qui vient de se passer tout récemment au séjour des cieux. A la Ménagerie des Cieux : de l'imprimerie du Cochon de S. Antoine, 1789. »

2. Les fabulistes du temps de 1789 sont : Florian, Aubert, Imbert, Richer, le duc de Nivernais, Le Bailly, Mme Joliveau de Segrais, etc. ; on trouve des fables partout, avec des allégories transparentes, qui sont des satires.

C'étaient de toutes parts des déluges de pleurs, coulant au milieu des flots de rubans et de dentelles ; tout le monde lettré a des larmes dans la voix : le mot de *cœur* est sur toutes les lèvres ; Saint-Just, devant la Convention ne parle que de son *cœur*, et Robespierre à la tribune a besoin « d'épancher son *cœur* (1) ». C'est la mode ; tous les cœurs se fondent, les âmes sont des urnes, et les yeux, des fontaines. Les romances lamentables ne datent pas, comme on pourrait croire, de 1830. La fameuse romance du *Saule* date de la Révolution. Ducis a écrit quatre romances ou élégies du *Saule*, y compris celle qu'il imite de l'anglais :

Chantez le saule et sa douce verdure... ;

et il disait en l'annonçant au public : « Peut-être cette romance sera-t-elle agréable à quelques personnes, et surtout aux femmes tendres et mélancoliques, qui trouveront du plaisir à la chanter dans la solitude (2). »

La romance du *Pauvre Jacques*, paroles et musique de la marquise de Travanet, fit couler des ruisseaux de larmes et aida, comme on sait, l'infortunée Marie-Antoinette à pleurer dans sa prison. *Paul et Virginie* venait de paraître en 1787 ; cette idylle des tropiques fendait toutes les âmes tendres ; et pour les remuer davantage encore, la marquise de la Ferrandière composait en 1789 la romance de *Paul et Virginie* (3)... Il fallait du tendre. Quand le bon Ducis mettait sur la scène quelque drame, bien adouci, de Shakespeare, on trouvait cela tout d'abord bien cruel, et on lui demandait du tendre, comme en avaient servi jadis Lamotte-

1. V. *Lundis*, t. V, page 273.
2. *Œuvres*, 1819, t. II, page 286.
3. *Mercure de France*, 1789.

Houdart, La Chaussée, Voltaire et Diderot : que de mouchoirs on avait mouillés au *Père de famille !* — « Monsieur Ducis, lui disait-on, donnez-nous une pièce tendre, dans le goût d'*Inès*, de *Zaïre.* » Alors Ducis façonna son *Roi Lear*, non pas simplement en traduisant le chef-d'œuvre désolé du vieux poète anglais, mais en l'arrangeant à la française, c'est-à-dire à la manière la plus sentimentale qu'il pût imaginer ; et ce furent au théâtre des concerts de gémissements ; tout le parterre larmoya et applaudit par des sanglots. Le bon Ducis conduisit ses deux filles à l'une des représentations ; elles y pleurèrent comme tout le monde : ce qui mit leur sensible père dans l'enthousiasme et qui le fit s'écrier : « Si elles n'avaient pas fondu en larmes, je les aurais étranglées de mes mains [1] ! » Bon père ! Par bonheur, Ducis n'était tragique que dans ses drames, et n'était pas du tout shakespearien dans la vie privée.

En 1789, un M. de Latour de Montagne, cœur plus sec que ses contemporains, se demandait où l'on arriverait en France, avec cette passion pour les spectacles navrants, où l'on reproduisait « d'Albion les tragiques horreurs » :

> Des poignards teints de sang, des spectres, des tombeaux,
> Des bûchers entourés de prêtres, de bourreaux,
> Et le cœur de Raoul que Fayel vous présente
> Tout palpitant encor dans la coupe sanglante ;
> Au milieu des forêts, un vieillard insensé
> Par des enfants cruels de son palais chassé,
> Qui toujours est plongé dans un honteux délire,
> Voilà, cher Dorilas, ce que la France admire [2] !

On admirait tout cela même en 1792 ; à cette date,

1. Cf. *Lundis*, VI, page 377.
2. *Almanach des Muses*, 1789, p. 201.

pendant la représentation d'*Othello*, l'émotion fut au comble et des femmes s'évanouirent.

Toute souffrance, en 1789, grossissait les cœurs de soupirs ; même la souffrance des bêtes. Les dames ressemblaient à cette Iris, dont Gilbert avait fait le portrait : « Iris !... »

> C'est un cœur ! mais un cœur !... c'est l'humanité même...
> Un papillon souffrant lui fait verser des larmes (1) !

Le chien de Bernardin de Saint-Pierre, le chien de l'homme « sensible » qui a écrit *Paul et Virginie*, vient de crever à la Malmaison, chez Mme Lecoulteux du Moley ; les dames de l'endroit lui font des funérailles, la larme à l'œil, et lui dressent « un petit tombeau avec branche de saule-pleureur à la Jean-Jacques (2) ! »

Roucher, en écrivant son *Mois* de Mars, avait découvert ce mystère épouvantable, qu'il n'avait sans doute pas soupçonné jusque-là : savoir que les agneaux, les tendres agneaux bêlants, les agneaux qui bondissent dans l'herbe reverdie, parmi les premières pâquerettes souriant au soleil de Mars, ces agneaux passeront par le couteau meurtrier du boucher et par les dents impitoyables des insensibles humains ; et il pleure ; et il aligne soixante vers d'imprécations contre les gens assez sauvages pour dévorer la chair de ces innocentes bêtes (3) :

> ... Mais dieux ! quel noir penser attriste mon ivresse !
> Ces agneaux, sous mes yeux folâtrans d'allégresse,
> Arrachés à leur mère, aux fleurs de ce coteau,

1. *Le Dix-huitième Siècle*, satire.

2. *Lundis*, t. VI, 362-363.

3. La Harpe fait judicieusement observer que cette tirade est copiée de J.-J. Rousseau, qui l'avait copiée de Plutarque.

Iront dans les cités tomber sous le couteau :
Ils seront l'appareil d'un festin sanguinaire !...
Arrête, homme vorace, arrête ! Ta furie,
Des tigres, des lions, passe la barbarie, etc.

Je ne sais quel effet ces alexandrins, ou mieux ces bêlements, produisent sur vous, lecteur ; pour moi, je n'en connais guère de plus divertissants. La comédie, faite exprès, n'est pas plus gaie. Quelle *furie*, quelle *barbarie* incroyable, n'est-ce pas, que de manger une côtelette ou une tranche de gigot ! Comme les bons tigres et les aimables lions passeraient avec dédain, dégoût et mépris devant ce festin cruel !...

Chez Florian, les sarcelles aiment les lapins d'un amour tendre ; tout pleure, lapins et sarcelles, *Estelle* et *Némorin* et même *Numa Pompilius.* Quand André Chénier écrivait *la Jeune malade*, André Chénier était dans le ton ; il créait un genre, ce genre poitrinaire qui devait faire fureur trente ans plus tard.

VII.

Autre manie *sensible.* A la veille des tueries et des noyades, une des modes consistait chez les poètes à se souhaiter chacun une pluie de larmes pour son propre tombeau. Delille espérait que sa chère épouse (celle qui, entre parenthèse, jetait à la tête de son mari les volumes mêmes de son mari) viendrait sur la terre où il reposerait un jour, lancer au ciel des « soupirs », et, dit-il,

... Des pleurs versés sur mon cercueil
Chaque goutte, en tombant, fera naître des roses [1].

1. *Épître à Madame Delille.*

Oh ! qu'en termes galants ces choses-là sont mises par le bon Delille ! Chez Florian, c'est peut être mieux encore. Dans *Estelle* (1788), Florianet s'adresse au « beau vallon, aux beaux arbres, au beau soleil, aux ruisseaux limpides » de Florian et dit : « Que ne puis-je être certain de reposer sous le grand alizier où les bergères du village se rassemblent pour danser ! Je voudrois que leurs mains pieuses vinssent arroser le gazon qui couvriroit mon tombeau (1) ! »

Ils veulent tous dormir leur sommeil éternel dans un paysage fleuri. Écoutez André Chénier :

> C'est là, près d'une eau pure, au coin d'un bois tranquille,
> Qu'à mes mânes éteints je demande un asile.

On sait ce que la République fit de ces *mânes éteints*. Chénier le voltairien et païen ne voulait pas de croix sur ses *mânes ;* Delille, sensible mais chrétien, est mieux inspiré dans ses désirs de sépulture champêtre :

> Ma plus chère espérance et ma plus douce envie,
> C'est de dormir au bord d'un clair ruisseau,
> A l'ombre d'un vieux chêne ou d'un jeune arbrisseau.

Mais il veut que cette terre verdoyante soit bénite et

---

1. Le chansonnier Desprez célébra la tombe de Florian dans des stances qui furent célèbres il y a quatre-vingt-dix ans ; voici une de ces stances :

> Ah ! désormais, pour que l'œil reconnaisse
> L'humble gazon qui cache son cercueil,
> Que sur sa cendre un jeune saule abaisse
> Sa feuille pâle et ses rameaux en deuil.

Je préfère à ces fadaises le souhait que L. Veuillot exprimait à propos du même tombeau de Florian ; le grand prosateur désirait que sur la tombe du Florianet l'on semât un gazon en cœur, et que dans le gazon verdoyât un myrte, abritant deux oiseaux empaillés qui auraient l'air de chanter « un tendre duo ».

que sous son arbrisseau ou son vieux chêne, on plante « de notre foi le signe glorieux (1). »

Comme ils sont *sensibles*, ces versificateurs et ces gentilshommes qui soufflent dans le chalumeau bucolique et qui promènent leur cœur ému avec leur perruque poudrée, dans leurs prairies de carton peint! Le *Mercure de France*, nº du 6 juin 1789, disait : « Le genre pastoral a des droits sur les âmes sensibles. » Et en effet, alors tous les beaux esprits étaient tournés vers la belle nature : La campagne!.. A la pensée de la campagne, le sec Lebrun pleurnichait ce distique :

Au seul nom des hameaux, l'âme s'échappe entière ;
Des pleurs délicieux humectent la paupière (2) !

On jouait aux bergers dans les salons et à Versailles. Trianon était une bergerie. Feu Voltaire avait écrit que « le premier des plaisirs insipides était une promenade dans la campagne » ; mais depuis cet axiome insipide de Voltaire, on avait fait du chemin. Jean-Jacques avait aimé la solitude et les pervenches ; en 1789, on avait, comme parle Mme de Staël, « le préjugé de la campagne. » C'était dans « les bosquets solitaires, sous les hauts peupliers » que Florian lisait ses pastorales à Ducis (3). — Et les peintres !... Robert et Vernet « alloient ensemble deux fois tous les ans, comme en pèlerinage, vers la belle nature, dans les jardins de Sceaux et de Saint-Cloud (4). » Ils choisissaient bien : voilà la *belle nature* comme on l'aimait, et telle qu'on la connaissait ; l'autre, la nature *natu-*

1. Épître dédicatoire du poème de l'*Imagination*.
2. *Elégies* de Lebrun.
3. Ducis, *Œuvres*, t. II, p. 293.
4. Roucher, *Consolations de ma captivité*, t. Ier, page 210.

relle, celle qui n'était pas *embellie*, était à peine digne d'un regard. Celle que l'on embellissait dans ses vers était une nature de réminiscences classiques, avec ses ruisseaux classiques, ses ormeaux classiques et virgiliens. Mme du Deffand disait fort justement du poème des *Saisons* : « Ce Saint-Lambert croit regorger d'idées, et c'est la stérilité même ; sans les oiseaux, les ruisseaux, les ormeaux et leurs rameaux, il auroit bien peu de chose à dire [1]. »

Et pourtant c'est avec ce peu de chose qu'on forgeait alors des poèmes sans fin, sans nombre et sans poésie. Laissons de côté les poèmes en prose de Buffon (l'auteur de l'*Histoire naturelle* était mort en 1788) ; laissons les *Études de la nature* (1784) de Bernardin de Saint-Pierre, et ses *Harmonies de la nature* (1796). Nous trouvons assez d'autres œuvres où la nature est mise à contribution. Delille, en 1789, avait son *Imagination* sur le métier, en attendant d'y mettre *l'Homme des champs* et *les Trois règnes de la nature ;* il avait traduit *les Géorgiques* en 1769 et publié *les Jardins, ou l'art d'embellir les paysages*, en 1782. Signalons pêle-mêle : Saint-Lambert, *les Saisons*, 1769 ; Roucher, *les Mois*, 1779 ; Rosset, *l'Agriculture* (édition complète), 1782 ; Léonard, *les Saisons* et *la Journée de printemps ;* Parny, *la Journée champêtre*, *les Fleurs*, petits poèmes, 1787 ; Lemierre, *les Fastes, ou les usages de l'année*, 1779 ; Lebrun, *la Nature* (il n'en reste que des fragments) ; de Boisjolin, *les Fleurs*, vers 1785 ; Fontanes, *le Verger ;* etc. Roucher traduisait *les Saisons* de Thompson, en attendant la mort.

Mais, dans cette profusion descriptive d'une nature travaillée et travestie, à peine çà et là un souvenir de la nature telle que DIEU l'a faite. Florianet voyait,

1. Lettre à H. Walpole.

à travers l'imagination de son époque, des campagnes *raffinées*, où les enfants des laboureurs, enguirlandés de roses blanches, couronnés de bluets, allaient conduisant *le vorace animal qui se nourrit des fruits du chêne ;* et l'Académie recevait, en 1788, le jeune Florian, pour avoir écrit ces gentillesses et peint des bergeries où « tout s'endort de moutonnerie », où il ne manque qu'un « petit loup [1] ».

Florian et tous autres versificateurs apercevaient bien d'autres merveilles dans les champs. En 1789 et jusqu'après 1793, les prés, les bois, les eaux, les campagnes de France étaient encore pleins de dieux, de déesses, de nymphes, selon la formule antique. Flore se promenait avec les Zéphyrs à Versailles,et Bacchus se coiffait de pampres à Suresnes. La nature, sous la plume des rimeurs, n'était plus, au fond, qu'un prétexte aux allusions mythologiques ; ressemblant aux tapisseries de l'époque, où l'Olympe danse au milieu de paysages bleuâtres à la Watteau. Dans *les Jardins* de Delille, tous les dieux défilent à la parade : Vertumne, Palès, Cérès, les Naïades, Éole, l'Aurore et aussi le « fougueux Borée ». Ils s'égayent de la même façon dans les *Mois* de Roucher, de ce païen qui appelle la nature « l'ouvrage des dieux », et qui se trouve heureux de vivre

... Sous l'empire d'Astrée,
Enfant et favori de Saturne et de Rhée.

On allait prochainement bannir les Saints du calendrier ; les dieux devaient trente ans encore figurer dans les almanachs des poètes. Tous les poètes de l'Académie, des boudoirs et des bouges invoquent Apollon, Minerve, les Neuf Sœurs, et craignent la

1. Cf. l'étude de M. Léo Claretie sur *Florian*, page 116.

Parque inexorable et la faux du Temps. Ducis lui-même fait sa prière poétique aux Nymphes :

> ... Nymphes que j'adore,
> Nymphes des eaux, des prés, des bois [1] !...

Comme il l'écrit à son ami Campenon, Ducis est, et tous les poètes aussi, « sacristain de Flore [2]. » André Chénier, le plus fervent adorateur de Palès et des autres vieilles déités d'Ovide, s'en « va chantant Zéphyr, les Nymphes, les bocages. » C'est de 1786 à 1798 que Démoustier rime ses *Lettres à Émilie sur la Mythologie*, six petits volumes de petits vers sur ces vilaines friperies du Parnasse.

Et l'on croyait toujours fermement qu'il n'y avait point de poésie sans ces « ornements égayés », jugés indispensables aux vers français par Boileau. Par suite, on s'escrimait à accommoder au goût du jour ces rogatons du temps passé ; témoin ce morceau pris dans l'*Almanach des Muses* de 1789 :

> ... Voyez l'immortel Apollon,
> Voyez les sœurs de Melpomène !
> Un berceau de verdure, un tapis de gazon,
> Sont pour eux ce qu'est Trianon
> Pour notre auguste souveraine ;
> Leur nectar favori jaillit d'une fontaine ;
> Ils ont pour Belveders le Pinde et l'Hélicon ;
> Leurs boulingrins sont le sacré Vallon [3]. .

Au 15 juillet 1789, le chevalier de Cubières, parcourant les rues de Paris, mises en grand émoi par

1. *Les Souvenirs.*
2. *Epître à Campenon.*
3. Par l'abbé Dourmeau, page 170.

l'illustre exploit de la veille, voit les divinités de la Seine s'enfuir éperdues vers le Pont-Neuf :

... En proie à de justes alarmes,
Tout Paris, en un mot, vient de prendre les armes.
On ne voit que fusils, sabres et mousquetons ;
Les Néréïdes, les Tritons [1],
Qui s'égayoient ensemble aux rives de la Seine,
A l'aspect des fiers bataillons
De la milice parisienne,
Avec les tremblants carpillons
Ont fui sous les piliers de la Samaritaine [2].

Mais le plus constant ami des dieux, c'est Lebrun,

Fougueux comme Pindare et plus mythologique !

Oyez les deux tiers d'une strophe de son ode très fameuse, *le Triomphe de nos paysages :*

La Colline qui vers le Pôle
Borne nos fertiles marais,
Occupe les enfants d'Éole
A broyer les dons de Cérès.
Vanves, qu'habite Galatée,
Sait du lait d'Io, d'Amalthée,
Épaissir les flots écumeux...

En français : il y a des moulins à vent à Montmartre, et à Vanves on fait des fromages. — Voilà du style de cette époque et du meilleur : déclamation pompeuse, soi-disant classique, banale et verbeuse à

1. Des Tritons en eau douce ! Évidemment Cubières n'était pas plus fort en mythologie qu'en vertus civiques ; s'il avait eu un peu de lecture, il aurait pu savoir la querelle que Chapelain avait faite à Racine, pour avoir mis des *Tritons* dans la Seine !

2. Voir plus bas, § VIII.

propos de riens : car, en 1789, comme le remarquait si justement Mgr Freppel, on avait « la passion de la rhétorique [1] ». On n'avait pas moins la passion de la périphrase. Jamais les poètes n'avaient plus cultivé les figures de rhétorique, notamment l'exclamation : *ah !... qu'entends-je ?... que vois-je ?...* et ce parterre factice, fané, stérile, des circonlocutions prétendues nobles ; à seule fin de ne pas appeler les choses par leur nom. Cueillons au hasard.

Chez Roucher, les vents sont « les Tyrans de l'air » ; le rossignol, « l'Orphée ami des bois » ; les médecins, « les Enfants de Chiron » ; la lune,

> Le nocturne croissant dont Phébé resplendit ;

la vigne, « de Bacchus le tortueux arbuste ». — Chez Lebrun, le ver à soie s'appelle : « l'amant des feuilles de Thisbé » (Odes, liv. II) ; le ver luisant, « l'astre des buissons » ; l'aérostat, « le navire qui des airs fend le vaste azur » *(Ibid.)*. — Pour Dorat-Cubières, le canon est

> Le tube imitateur et rival du tonnerre [2].

L'Année littéraire désignait les académiciens sous ce galimatias : « Les prêtres incorruptibles du temple d'Apollon [3]. » Pour André Chénier, le sucre, c'est

> Le suc que d'Amérique enfantent les roseaux ;

Delille devait dire :

1. *La Révolution française*, à propos du centenaire de 1789.
2. *Opusc. poét.*, 1786, t. III, p. 84.
3. Janvier, page 169.

... Le miel américain
Que du suc des roseaux exprima l'Africain. *(Le Café.)*

Delille est, par droit de conquête et de fécondité, le maître ès arts incomparable en périphrases. Pour lui, un fiacre est « un char numéroté » ; le saule-pleureur est

... Le bouleau (?) pliant,
Lugubre imitateur des saules d'Orient. (*Jardins*, I.)

Mais ce serait peine perdue que de vouloir faire un musée des merveilles de cette nature, découvertes par Delille. Ce Vaucanson de la poésie, qui a fabriqué en ce style-là 12 chameaux, 4 chiens, 3 chevaux, 6 tigres, 2 chats, 1 échiquier, 1 trictrac, 1 billard, 50 couchers de soleil, et des étés, des hivers, des printemps, des aurores, à s'y perdre lui-même, Delille a déployé toutes les ressources de son talent mécanique dans l'épître *à M. Laurent, à l'occasion d'un bras artificiel qu'il a fait pour un soldat invalide.* C'est le *nec plus ultra* de cette poésie d'*invalide ;* nous y renvoyons le lecteur courageux [1].

1. En voici un échantillon ; il ressemble à ces devinettes de réclame, que l'on distribue au coin des rues et qui vous invitent à chercher le chasseur, le lapin ou le gendarme :

Par les eaux ou les vents, au défaut de mes mains,
Le cylindre roulé met en poudre mes grains ;
Ici, l'or en habit se file avec la soie,
En des tableaux tissus la laine se déploie ;
Là, le sable, dissous par les feux dévorants,
Pour les palais des rois brille en murs transparents.
Sur un papier muet la parole est tracée ;
Par un mobile airain on grave la pensée ;
Mille fois reproduite, elle vole en tous lieux.
Le temps a pris un corps et marche sous mes yeux...

Les mots des énigmes sont : *Moulin à eau ; moulin à vent ; travail de l'ortrait ; tapisseries des Gobelins ; glaces ; écriture ; imprimerie ; horlogerie...*

Finissons par une description du premier jour de janvier 1789 ; elle est signée d'un Capucin de Carcassonne et figure au *Mercure de France :*

D'un crêpe lugubre entouré,
L'astre du jour, sur nos demeures,
Traîne son char décoloré ;
Et déjà sur l'aile des Heures,
Le mois de Janus s'est montré (1)...

L'*astre du jour* avait bien raison de s'affubler ce jour-là d'un *crêpe lugubre.* La France allait entrer dans la nuit ; quant à la poésie, elle y était en plein. Et jusqu'à Chénier qui trouva la couleur, la vérité, la vie, dans sa prison, pas une lueur ; rien qui saisisse, rien surtout qui hausse la pensée ; de la broderie terne sur des niaiseries ou sur des saletés, et de l'ennui à mourir. Mme Necker jugeait de la sorte les plus habiles : « Saint-Lambert, au Parnasse, n'est qu'une froide grenouille, Delille un hanneton, et Roucher un oiseau de nuit. » Voilà pour les maîtres ; que dire des autres ? Et que pouvaient-ils dire tous, quand il n'y avait plus dans ces âmes, ni foi, ni respect, ni amour de la France et du CHRIST qui aime les Francs ?

Une étude complète sur la langue poétique de cette époque *lugubre* démontrerait comment un bon nombre de mots, passés au laminoir du philosophisme ou de la poésie, avaient subi le plus fâcheux travestissement : *fanatisme*, *tyrannie*, *despotisme*, *liberté*, *bienfaisance*, *vertu*... (et combien d'autres !), avaient une acception inouïe jusqu'au dix-huitième siècle ; et bientôt les *patriotes* (terme non moins inouï dans le sens de 89 et de 93) allaient afficher sur les murs les trois mensonges solennels que nous y lisons encore. Jamais le

1. P. Venance, Capucin de Carcassonne, *samedi 21 février 1789.*

mot de *vertu* n'avait été autant dit ou écrit que dans cette année 1789 : sur les lèvres, sur le papier, loin du cœur ; et un rimeur de bon sens relevait alors cette tartuferie :

Ce n'est pas la *Vertu*, c'est le nom qu'on révère...
C'est pour un fourbe adroit un heureux passeport,
Pourvu qu'à l'employer sa bouche s'habitue ;
Voyez avec quel art chacun le prostitue :
Écrits, drames, pamphlets, chansons ou madrigaux ;
On parle de vertu jusque sur nos tréteaux !
De ce mot avili, partout on nous assomme,
Et c'est un cri de guerre affreux pour l'honnête homme [1]...

Quels rapprochements faciles nous aurions à établir entre la Révolution d'alors et la Révolution d'aujourd'hui, même à ce point de vue, si nous écrivions une satire !

En somme, nos *Pères de 89*, en fait de poésie, comme de *liberté* et de *vertu*, n'ont à leur actif aucune conquête sérieuse. Ils sont généralement mièvres ou tapageurs ; ils chevrotent des obscénités, des blasphèmes, des galanteries, dans un idiome factice et usé. Siéyès écrivant à Mirabeau, en 1790, commençait ainsi une de ses phrases *patriotiques :* « Notre nation de singes, à larynx de perroquets [2]... » Siéyès appliquait cette belle définition tout naturellement aux orateurs de l'Assemblée nationale : mais comme la définition convient, avec autant de justesse, aux poètes ! Ces singes de Voltaire répétaient en perroquets savants toutes les ritournelles du style convenu et impersonnel.

Voilà les poètes et les poèmes ; ombres pâles, dont

1. *Almanach des Muses*, 1789, page 98. *Alcippe et Lindor*, par M. Al***.

2. Cf. *Lundis*, t. V, page 168.

un de leurs contemporains — le même que nous citions tout à l'heure, parlait comme il suit :

En France il est des nains de toutes les grandeurs,
Des géants qui, debout, sont hauts d'une coudée ;
Mille auteurs qui n'ont pas entr'eux tous une idée,
Des sages sans vertus, des Tartufes de mœurs [1]..

VIII.

Nous avons énuméré sommairement les poètes de 1789[2] ; et déjà nous avons noté certaines tirades rimées en cette année trop mémorable. Resterait à indiquer et souligner les poèmes qui se rapportent directement aux événements publics de cette année. Les citer tous serait long et surtout fastidieux ; plus triste encore peut-être que fastidieux. Il faut donc se borner et choisir. Choisissons même parmi les événements de 1789 : 1° la convocation des États-Généraux, 5 mai ; 2° le serment du Jeu de Paume, 20 juin ; 3° la prise de la Bastille, 14 juillet ; 4° l'abolition des privilèges, nuit du 4 août ; 5° la déclaration des Droits de l'homme, 1er octobre.

La convocation des États met toutes les têtes au vent, toutes les âmes sentimentales et poétiques en liesse et à l'espérance ; on croit à l'âge d'or, et les poètes chantent des variantes de la IVe Églogue virgilienne : *Redeunt Saturnia regna.* Le 20 février 1789, eut lieu la première représentation des *Châteaux en*

1. *Almanach des Muses*, page 100.

2. Nous sommes loin de les avoir tous nommés ; nous n'avons rien dit par exemple de Pons de Verdun, du président Dupaty, de Mme de Bourdic, etc., poètes de l'*Almanach des Muses*. Dans le *Mercure de France*, nous trouvons encore : Blin de Sainmore, de Ximénès, de Fulvy, de Saint-Péravy, Sabatier de Cavaillon, Bret, Maréchal, etc...

Espagne ; elle eut du succès, mais c'était bien la pièce de circonstance [1].

Quand je songe, je suis le plus heureux des hommes,
Et dès que nous croyons être heureux, nous le sommes [2].

On se croyait heureux dans le clan des rimeurs, on se promettait monts et merveilles ; on se forgeait une félicité niaise, qui faisait pleurer de tendresse et faire des vers, comme ceux de Camille Desmoulins sur l'*Ouverture des États généraux :*

Qu'entends-je !... quels cris d'allégresse
Retentissent de toutes parts ?...

Et comme ceux de l'abbé de Cournand, lecteur et professeur royal de littérature française, « le premier poète qui, à l'époque intéressante de l'Assemblée nationale, ait essayé de consacrer en vers les principes qui vont devenir la base de la félicité publique [3]. » Cet abbé de Cournand s'inspire assez mal, très mal même, du souvenir des Croisades ; on ne savait plus en France ce que c'était que ces élans de foi chevaleresque. L'abbé compare « l'enthousiasme patriotique qui anime les trois Ordres de l'État au fanatisme (*sic*)

1. *L'Optimiste*, autre pièce de circonstance, fut repris dans les premiers jours de 1789. L'hiver avait été très rigoureux et tout le monde avait admiré avec quel zèle généreux les prêtres avaient secouru les pauvres. Aussi le parterre accueillait-il alors par des bravos ces vers que Collin d'Harleville avait ajoutés à la scène IXe de l'acte III :

Les pasteurs redoubloient leurs soins consolateurs ;
Le public à l'envi secondoit ses pasteurs...
Tout plaisir supprimé, repas, jeux et concerts ;
Les bals fermés partout, les spectacles déserts, etc.

2. Voir plus haut, § 1er.

3. Ces réflexions sont de M. de Saint-Ange, *Mercure de France*, juin 1789.

des Croisades ». L'abbé y rit de nos « grossiers aïeux », trop prompts à s'enflammer pour ces expéditions lointaines :

> Ce délire (!) a pour nous l'air des temps fabuleux ;
> Le nôtre plus sensé, doit être plus heureux.

L'abbé, un peu trop *sensé*, oublie que nos « grossiers aïeux » étaient Français, ce qui signifie chrétiens, et qu'ils combattaient pour la délivrance de la Terre Sainte et du tombeau de JÉSUS-CHRIST. L'abbé n'a pas le loisir de songer à tout cela ; la religion de la France en 1789, c'est le culte de la *Liberté;* et il veut que le trône de la *Liberté* se dresse au centre de Paris : La Liberté !...

> Déesse tolérante, elle veut gouverner
> Ses nombreux zélateurs, mais sans les enchaîner.
> La Vérité la suit, dont le mâle courage
> D'un peuple vain, léger, va faire un peuple sage ([1]).

Hélas ! l'abbé de Cournand, *vain*, *léger*, *zélateur* de la Liberté, apostasiait et se mariait deux ans plus tard ; ni le peuple ni lui n'étaient devenus plus sages.

Au mardi gras 1789, on chantait des couplets dont le refrain était : « Moquons-nous du bon vieux temps! » On s'en moquait insolemment. Suivant André Chénier, préludant aux rengaines que nous entendons encore tous les jours sous la troisième République, la France avant 1789 était réduite à néant ; elle agonisait dans les premiers mois de 1789.

> Elle expirait : son sang étoit tari ; ses flancs
> Ne portoient plus son poids. Depuis mille ans,
> A soi-même inconnue ([2])...

1. *La Liberté, ou la France régénérée, Ibid.*
2. *Sur le serment du Jeu de Paume.*

Il serait superflu de relever, en le réfutant, ce verbiage, qui est, non pas seulement une calomnie, mais une sottise indigne et lâche ; et celui-là renonce de fait à son titre de Français, qui ose tenir un langage pareil.

D'autres poètes moins outrés riment à qui mieux mieux sur le « Char de l'État ». Un certain Bérenger, fournisseur de l'*Almanach des Muses*, s'égaye, en vers assez alertes, à propos de ce vieux Char qui, en attendant les États généraux, marche cahin caha, traînant, sur la route d'Orléans (pourquoi d'Orléans ?), toutes ses vieilles roues, c'est-à-dire les lois, coutumes, usages du vieux temps :

... Je découvre de loin une énorme charrette,
Que six chevaux normands attelés deux à deux,
Suans, soufflans, tiroient par des sentiers scabreux,
Au midi du coteau qui penche vers l'Yvette.
Que pensez-vous qu'on voituroit ainsi ?
Vin d'Orléans qu'on nous vend pour Bourgogne ?
Sucre brillant que contrefit Bercy ?
Poissons vivans en tonneaux de Sologne ?
Point du tout ; le voici :
C'étoient toutes ses vieilles roues
Que la charrette vuide à sa suite amenoit,
Sillonnant, ratissant les boues...

Ce que voyant, tout le monde riait ; « les badauds, peuple gai, décochaient maint brocard » sur la charrette ; mais les conducteurs n'en avaient cure. Et tout cela

N'empêchoit pas qu'ils n'allassent chantant,
Et qu'à tous les bouchons ils ne bussent d'autant ;
Tandis que vers Paris la burlesque machine,
A longue queue, en gémissant chemine.
Le voile de mon conte est transparent, je crois ?

Qui n'y voit un État, machine politique,
Qui va traînant ses *vieilles* lois,
Malgré l'esprit philosophique
Et les besoins *nouveaux* des peuples et des Rois ?

C'est par ce morceau *philosophique* que s'ouvre l'*Almanach des Muses* de 1789. L'*Année littéraire* (janvier) contient une autre fable, inspirée par le même esprit ; c'est un marquis semi-voltairien qui passe en revue l'attelage du Char de l'État. Les trois chevaux sont les trois Ordres ; le marquis, ami du peuple (ou de la popularité), flatte le cheval-Noblesse, et caresse dans le sens du poil le cheval-Tiers-État ; quant au cheval-Clergé...., écoutons le marquis de Fulvy :

Un beau carrosse à limonière
Pour attelage avoit trois chevaux. Le premier,
Gras à pleine peau, frais, ardent au râtelier,
Sous le harnais ne l'étoit guère ;
Il laissoit la besogne à son double confrère,
Ou c'étoit, s'il donnoit quelque coup de collier,
Une grâce qu'il sembloit faire.
Le second, fier coursier dont le dieu de la guerre
Se seroit honoré, plus fait pour les tournois
Que pour un travail uniforme,
Ne tiroit que par bonds ; en sorte que le poids
Sur le troisième étoit énorme.
Le cocher, plein de sentiment,
De son fouet n'usoit qu'avec peine [1] ;
Et de la voix les animant,
Leur répétoit à perdre haleine :
Prêtez-vous, mes amis, un mutuel secours ;
Votre bonheur consiste à vous unir toujours.
Contre les avis que hasarde
Maint guide prétendu, Phaéton de nos jours,

1. Voilà bien le *bon* Louis XVI, qui ne voulait point qu'il y eût *de sang versé pour sa querelle.* Ce portrait et le discours qui suit sont de l'histoire ; un peu plus que le début de la fable.

Ne cessez jamais d'être en garde ;
Et notre char, qu'un funeste débat
Dans sa marche inégale embarrasse et retarde,
Fournira sa carrière avec tout son éclat.

Clergé, Noblesse et Tiers-État,
C'est vous que ma fable regarde.

Un curé-poète, David, curé de Pompadour, est tout aise de la belle besogne que le Clergé, la Noblesse et le Tiers font aux États généraux : *Le Soleil et les Eaux* (fable).

Phébus pour former les nuages
Desséchoit tout : ruisseaux et marécages...

Le curé de Pompadour veut-il dire que la royauté absorbait tout, y compris *la sueur du peuple ?* S'il vécut deux ou trois ans après avoir rimé ceci, le brave homme dut s'apercevoir que la République absorbait beaucoup plus encore ; et si le curé de Pompadour avait l'heur de vivre cent ans après.... Poursuivons.

Il convoqua les Eaux de son Empire ;
Tout s'y rendit et, Fleuves et Ruisseaux,
Et l'on forma des États généraux.
Tout s'y fit bien ; car malgré les manèges,
Chacun perdit ses anciens privilèges.

Le curé de Pompadour estimait cette perte un gain ; combien d'autres rêvèrent de même, sans prendre garde qu'une nation où personne n'aurait de privilèges, soit conquis, soit octroyés (soit achetés), n'existera jamais dans une planète habitée par des hommes ; et ce serait folie que de s'en plaindre.

Chacun fournit un tribut de ses eaux,
Et le soleil s'en fit d'amples manteaux :
Il les fondit, pour reverdir nos plaines,
Arrosa tout sans tarir nos fontaines.
L'État ressemble à cet astre attirant ;
Il pompe l'or ; mais bientôt il le rend (1).

Bon curé David ! il dut tenir un bien autre discours à quelque temps de là. — Louis XVI a rendu un *Édit en faveur des non-catholiques ;* Fontanes s'enflamme :

L'auguste Liberté, si longtemps repoussée,
Prudente sans faiblesse et ferme sans orgueil,
Du palais de nos Rois ose franchir le seuil...

Là-dessus, l'*Année littéraire*, qui cite le morceau, quelques semaines après les déplorables journées d'octobre, fait cette réflexion un peu mieux avisée : « Le poète se trompe ; c'est la licence insolente, crapuleuse et barbare qui a eu la coupable audace d'escalader cette barrière sacrée (2). »

La royauté perd chaque jour de son prestige, même aux yeux des poètes, qui se montrent plus avares de louanges à l'égard du roi, de la reine et des princes. Les Muses jadis bavardes à satiété deviennent discrètes jusqu'à l'ingratitude ; à peine de loin en loin un grain d'encens prudemment déposé dans le *Mercure* ou l'*Almanach.* Citons néanmoins cette pièce anonyme : *A M. le duc de Chartres*, *à l'occasion de son baptême.* On avait, quelques mois auparavant, conféré les cérémonies solennelles du baptême au jeune duc de Chartres, le futur Louis-Philipppe Ier, roi des Français. A cette occasion, le poète inconnu disait au

1. *Mercure de France*, 26 décembre 1789.
2. *Année littéraire*, novembre 1789.

prince dont *la Providence devait un jour avoir besoin* (style du poète V. Hugo) :

> En vous déjà, tout nous peint un Bourbon ;
> Votre rare bonté, votre sage raison
> Vous donnent sur les cœurs un empire suprême ;
> Et longtemps avant le baptême
> Vous avez su vous faire un nom.
> Pour vous parer de ceux qui brillent sur le trône,
> ANTOINETTE et LOUIS vous guident à l'autel ;
> Ce bienfait signalé jette de leur couronne
> Sur votre jeune front un éclat immortel (1).

Comme ces éloges sont simples et timides, auprès des strophes ronflantes dont on accueille le *Serment du Jeu de Paume* et les conquêtes du 14 juillet ! Pour André Chénier, la salle du Jeu de paume « fut la Délos » des élus du peuple ; et dans une interminable déclamation, il invoque la liberté,

> La sainte liberté, fille du sol français ;

et s'écrie, mû sans doute par un bon sentiment :

> O France ! sois heureuse, entre toutes les mères !

comme si la bravade des députés en révolte était l'apogée du bonheur qu'il fût alors permis de rêver. Mais André Chénier passe les bornes de l'outrecuidance, de la fantaisie et de l'emphase, quand il ajoute, avec force menaces et pathos :

> Rois, colosses d'orgueil, en délices noyés,
> Ouvrez les yeux, hâtez-vous. Vous voyez
> Quel tourbillon divin de vengeances prochaines
> S'avance vers vous. Croyez-moi,

1. *Almanach des Muses*, page 48.

Prévenez l'ouragan et vos chutes certaines.
Aux nations déguisez mieux vos chaînes,
Allégez-leur le poids d'un roi.

André Chénier se repentira ; il aura le courage sincère de se contredire deux ans après, en essayant de sauver le roi, « colosse d'orgueil (!) » qui se nommait Louis XVI, très bon et trop faible. En attendant, Chénier attaque pêle-mêle, à coup de métaphores, royauté et clergé, le « fanatisme prodigue de prières, d'encens ; » et il applaudit aux prouesses du peuple de Paris, vainqueur des quelques invalides qui défendaient la Bastille. Oyez ce fracas de mots :

Déraciné dans ses entrailles,
L'enfer de la Bastille à tous les vents jeté
Vole, débris infâme et cendre inanimée,
Et de ces grands tombeaux la belle Liberté,
Altière, étincelante, armée,
Sort !...

Selon l'imagination du jeune Chénier, « les noirs donjons s'écroulèrent d'eux-mêmes ! » ce qui prouverait que les noirs donjons n'étaient pas tellement épouvantables et qu'il n'était pas besoin d'entasser, en vers, un Pélion de tropes sur un Ossa de boursouflure. Et pourtant c'était contre cette forteresse que Lebrun avait déjà lancé ces fusées de son artillerie :

Rois, déposez votre tonnerre !
Implorez l'amour de la terre :
Renversez, détruisez ces exécrables tours,
Ces repaires du despotisme.
Et sur leurs noirs débris élevez pour toujours
Un autel au patriotisme (1).

1. Odes, *Les Rois*.

Les faiseurs de vers perdaient leur peu de sang-froid, quand ils songeaient aux « exécrables tours », à l'ombre desquelles certains d'entre eux avaient été, *par ordre*, chercher du calme et du bon sens [1]. La frénésie les reprend, au lendemain du 14 juillet, et le *Mercure*, saisi d'un accès, au mois de décembre 1789, s'écrie : L'étranger dira, en parlant de ce donjon terrible :

Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus !

Le pauvre André Chénier délirait positivement, quand il versifia sur cette matière, ou bien il était ivre ; à la chute de la Bastille, dit-il,

La terre tressaillit. Elle quitta son deuil,
Le genre humain d'espérance et d'orgueil
Sourit !...

Infortuné genre humain, et malheureux poète ! Si la Bastille était restée debout, bien des têtes seraient restées sur leurs épaules, et André Chénier n'aurait pas versifié au fond des « longs corridors sombres » de la Conciergerie.

Andrieux le prend sur un autre ton ; chacun son caractère ; Andrieux plaisante. Dans son *Épître à un Émigrant*, il fait tenir ce dialogue entre un Français qui arrive en Amérique et un autre Français établi là-bas depuis longtemps :

1. Chamfort raconte ceci, par où l'on voit que tous les gens de lettres n'*exécraient* pas la Bastille : « Un homme très pauvre, qui avait fait un livre contre le gouvernement, disait : « Morbleu ! la Bastille n'arrive point ; et voilà qu'il faut tout à l'heure payer mon terme ! » — Au surplus, les *horreurs* de la Bastille n'étaient pas ce qu'un vain peuple pense ; et bien des gens seraient heureux d'avoir assuré, leur vie durant, un séjour aussi confortable que celui de cette prison. (Cf. Edmond Biré, *Légendes révolutionnaires*, page 55 : La Bastille sous Louis XVI.)

« De prendre la Bastille ils ont eu la folie.
— Mais où renferme-t-on les auteurs à présent ?
— On n'en renferme aucun. »

Quel progrès !

Le chevalier de Cubières qui, sous un gouvernement sage, aurait fini par être *honoré* d'une lettre de cachet, raconte l'exploit du 14 juillet avec une pointe de gaieté ; il en compose tout un récit en vers et en prose, avec ce titre : *Voyage à la Bastille, fait le 15 Juillet 1789 et adressé à Madame de G., à Bagnols, en Languedoc, par Michel Cubières, citoyen et soldat* [1]. Brave, une fois en sa vie (il n'y a plus rien à craindre), le citoyen-soldat Cubières va « seul et à pied », et même il « vole » jusqu'à la Bastille, prise la veille. « Quelle fut sa joie lorsque, levant ses yeux avec empressement, il ne vit plus sur la plate forme de l'édifice ces tubes d'airain que, trois jours avant, il y avait remarqués *avec effroi !* C'est peut être pour cette raison que M. Michel ne s'est pas montré au fameux siège [2]. » Que rencontre-t-il sur son passage ?

... Ce Paris autrefois
Des talens, des plaisirs, le mémorable asyle,
Où vivoit un peuple tranquille
Sous l'abri paisible des lois.
Ce Paris maintenant tel que Lacédémone,
Quand l'Ephore y tenoit conseil [3],
D'un camp présente l'appareil,
Et semble gouverné par l'altière Bellone.

1. In-8 de 48 pages, 1789.

2. Nous empruntons cette réflexion à l'*Année littéraire.*

3. Vraisemblablement, Cubières ne sait pas ce qu'il dit ; il ignore peut-être qu'*un Ephore* ne pouvait tenir conseil tout seul et que les *cinq* Ephores délibéraient ensemble, ne pouvant prendre une résolution qu'à l'unanimité des voix.

Cubières citoyen-soldat voit des gens armés dans toutes les rues ; des soldats, des grenadiers ;

Le front paré d'une cocarde,
Chargés d'une giberne et d'un grand havresac,
Les Procureurs montent la garde
Et leurs clercs couchent au bivouac.

Progrès ! Liberté !... Le citoyen-soldat-poète s'aperçoit-il qu'il écrit une satire ? Malgré lui, il avoue que la grande victoire du 14 Juillet vient d'apporter à la France autre chose que la paix et la fraternité. André Chénier faisait, avec semblable inconscience, un semblable aveu, lorsqu'il écrivait en cette occasion :

Cérès même et sa faux s'arment pour les combats !

Au lieu de tous les biens promis, « l'altière Bellone » et « Cérès » qui aiguise sa faux ! Suivons le chevalier qui, chemin faisant, ébauche une description des patrouilles ; là, parmi les gens de guerre improvisés, il reconnaît son tailleur, son perruquier, son boulanger, son cordonnier ; bref, tout le monde, sauf son « confesseur ». Cubières avait-il un confesseur ? Quoi qu'il en soit, c'est depuis le 14 Juillet que les patriotes comme Dorat-Cubières, lettrés, prudents, soigneux de leur peau, rêvent d'envoyer les prêtres à la frontière, au rempart, à la caserne. Selon Cubières, les églises sont occupées par les soldats, les théâtres sont fermés ; il n'y a ni messe, ni comédie (1). Enfin le voici à la Bastille, où il a été précédé par ses amis Brisard et de Cournand, bons citoyens et poètes comme lui ; méritant, « par la noble audace » de leurs écrits,

1. Ceci est faux pour la messe ; on n'avait pas, pour si peu, interrompu le service divin. (Cf. l'*Année littéraire.*)

... D'occuper une place
Dans ce despotique taudis,
Plus sûrement qu'au Paradis.

Là aussi Cubières rencontre Dussaulx et Mirabeau, et en compagnie de ces bonnes gens, Cubières se met à détacher les pierres des murailles et à les lancer dans l'espace, au cri de : Liberté !

O Liberté ! noble déesse !...
Des cieux te voilà descendue,
Et tous nos malheurs vont finir !

Douce espérance, qui dicte au rédacteur de l'*Année littéraire* cette observation judicieuse : « Nous pardonnerons à l'auteur de n'être pas grand poète, s'il est bon prophète, et si nos maux finissent bientôt, comme il semble le prédire. »

Les prédictions coûtent peu aux habitués du Parnasse ; Apollon leur dit tous ses secrets ! Les platitudes solennelles et odieuses ne leur coûtent pas davantage, quand il s'agit de prôner les hauts faits de 89 ; par exemple, en l'honneur de l'abolition des privilèges, proclamée par une assemblée délirante. Joseph Chénier n'a pas assez d'apostrophes bruyantes à son service pour externer sa joie :

Tombe le souvenir de ces temps sacrilèges,
Tombe de nos tyrans la vile ambition !
Fuyez, injustes privilèges,
Droits fondés sur l'oppression.
Fuyez, disparaissez des cités de la France,
Antiques préjugés des siècles d'ignorance,
Qui loin de la vertu supposiez la grandeur !
Périsse l'orgueil despotique,
Qui de la majesté publique
A si longtemps noirci l'immortelle splendeur [1] !

1. *Dithyrambe sur l'Assemblée nationale*, écrit en 1790.

Plus cela est creux, plus cela résonne ; et si, en 1889, nous avions eu un conseil à donner au « Jury constitué *pour* juger le concours ouvert *pour* les paroles du poème lyrique *pour* chœurs, soli et orchestre, qui sera mis en musique *pour* être exécuté lors de la distribution des récompenses de l'Exposition universelle de 1889 (1) », nous aurions invité le Jury à laisser le poème lyrique de M. Gabriel Vicaire, *pour* prendre une ou deux strophes de Joseph Chénier.

Les *Actes des Apôtres* furent mieux inspirés, lorsque, sur la fin de 1789, ils traçaient ce portrait satirique des trois Ordres faisant leurs sacrifices civiques sur l'autel de l'Assemblée nationale ; c'est une parodie mise dans la bouche d'un citoyen qui sort du cabaret :

Oui, je viens dans son temple adorer Mirabeau !
Je viens, brûlant du feu qui remplit le caveau,
Célébrer avec vous la fameuse journée
Où la liberté sainte aux Français fut donnée.
Que Paris est changé ! Sitôt que du grand jour
Les crieurs de chapeaux annoncent le retour,
Du Manège entouré de la garde civique,
Nobles, prêtres, bourgeois inondent le portique ;
Et tous, devant la barre avec ordre introduits,
D'un héroïsme pur portant les nouveaux fruits,
Offrent aux Sénateurs leurs boucles, leurs assiettes,
Leurs crosses, leurs flambeaux, leurs brillantes *jeannettes* (2).

Joseph Chénier se distingua en 1789, et pendant la Convention et la Terreur, dans la guerre livrée par la poésie à la royauté, au catholicisme, au bon sens français. Il se mit à cette besogne, quatre mois après la prise de la Bastille, dans sa tragédie de *Charles IX*, pièce mortellement ennuyeuse, mais qui en ce temps-là

1. Cette prose appartient au *Journal officiel* du 12 mai 1888.
2. *Actes des apôtres*, t. Ier, 1789, n° XXVII.

soulevait des bravos. Joseph Chénier y déclamait contre l'Église :

> Et ces temps ne sont plus, où l'Europe avilie
> Craignait les vains décrets du prêtre d'Italie.

Il avait, déclare-t-il lui même, voulu par cette pièce, jouée au temps de la Déclaration des Droits de l'homme, « anéantir le fanatisme. » Chénier poursuivit son but dans son *Henri VIII* (1791) et dans les autres pièces qui suivirent. Il fut aidé, avec peu de talent, mais avec beaucoup de haine, ce qui était plus sûr. Laya faisait jouer en 1789 *Jean Calas*, suite de tirades ineptes en cinq actes contre le « fanatisme » et « l'intolérance » : on sait ce que veulent dire ces mots-là dans la langue républicaine.

A la suite de ces déclamations théâtrales contre la religion, ce fut un débordement d'autres drames, comédies ou vaudevilles, contre les institutions catholiques ; bouffonneries imbéciles et infâmes, dont nous épargnerons jusqu'aux titres, à des lecteurs français qui doivent être respectés.

Dès 89, le théâtre attaqua la royauté : le *Charles IX* était une machine de guerre, lançant des allusions perfides et bruyantes contre le faible Louis XVI, contre ses ministres, ses courtisans, contre l'aristocratie fidèle, contre tous

> ... Ces vains droits de noblesse,
> Que la force autrefois conquit sur la faiblesse.

La cour fut indignée ; mais le parterre applaudit avec frénésie. Deux mois plus tard, le 1er janvier 1790, un jeune auteur, Carbon de Flins des Oliviers, faisait représenter *le Réveil d'Épiménide ou les étrennes de la*

Liberté; et cet aristocrate, porteur (c'est un mot de Lebrun) de « plus de noms que de lauriers », obtint succès et bravos pour des vers comme ceux-ci :

Ainsi donc a péri cette pompe orgueilleuse
D'un Roi qui, dévoré de chagrin et d'ennui,
Mit toujours sa grandeur entre son peuple et lui (1).

Mais que faisaient les honnêtes gens, chrétiens, royalistes et poètes? Peu de chose ; des articles de journal, des parodies dans les *Actes des Apôtres*, des madrigaux et des chansons. Ce fut à la fin de 1789 qu'un chansonnier royaliste salua du nom de *guillotine* le coupe-tête proposé à l'Assemblée par le docteur Guillotin. Ce nom est resté, comme pour établir la relation nécessaire et fatale de 89 à 93 (2).

Pour finir, voici des couplets rimés par un soldat, Grenadier Volontaire du Bataillon des Filles-Saint-Thomas. Ils furent chantés le 5 décembre 1789, par la compagnie de ces mêmes volontaires :

Servir la Patrie,
C'est servir son Roi :
Dans la Compagnie
Telle est notre Loi.

---

1. Cf. *Œuvres de Chamfort*, t. III, pages 51-52.

2. Guillotin recommanda sa « machine » aux législateurs, le 10 octobre 1789 ; le *Journal en vaudevilles* célébra cette belle conception du docteur philanthrope. Les *Actes des Apôtres* (t. Ier, n° X) composèrent là-dessus des couplets joyeux sur l'air grave du menuet d'Exaudet. Citons ces quelques vers :

Guillotin
Médecin
Politique
Imagine un beau matin
Que pendre est inhumain
Et peu patriotique...

Et sa main
Fait soudain
La machine
Qui simplement nous tuera
Et que l'on nommera :
Guillotine.

Bourgeois, Nobles, Prêtres,
Nos bras sont à vous !
Mais malheur aux Traîtres,
Qu'ils craignent nos coups !

Mais LOUIS réclame
Notre vœu dernier ;
Son nom seul enflamme
Tout vrai grenadier ;
C'est lui qu'on révère,
Qu'on aime à jamais,
L'ami, le bon Père,
Le Roi des Français.

A nous il se fie,
Nous le méritons ;
Plus qu'à notre vie
Sur lui nous veillons.
Aussi, sans alarmes,
N'a-t-il que douceurs,
Gardé par nos armes
Et par tous les cœurs (1).

L'auteur s'appelait Destournelles. Son nom mérite d'être recueilli, c'est celui d'un Français. Ses vers ne figureront jamais parmi les recueils de *Morceaux choisis ;* mais, après tout, ils ne sont pas plus mauvais que d'autres, signés alors par les anciens membres de l'Académie et futurs candidats de l'Institut ; ce qui vaut mieux, c'est l'inspiration, qui est sincère et vraie, courageuse et chrétienne : pour 1789, c'est vraiment une merveille à peu près introuvable.

Heureux Louis XVI si, parmi les gens de lettres pensionnés par l'État, parmi les académiciens et poètes de profession, il y avait eu assez de patriotisme pour rivaliser avec ce soldat inconnu ! Plus heureux encore,

1. Cité par le *Mercure de France*, décembre 1789.

s'il avait su et osé avoir confiance en lui-même et en ses véritables amis ! Les avocats de l'*Assemblée nationale* auraient appris à veiller sur leur langue, et les rimeurs effrontés, hardis contre DIEU, braves contre toute faiblesse, se seraient tus.

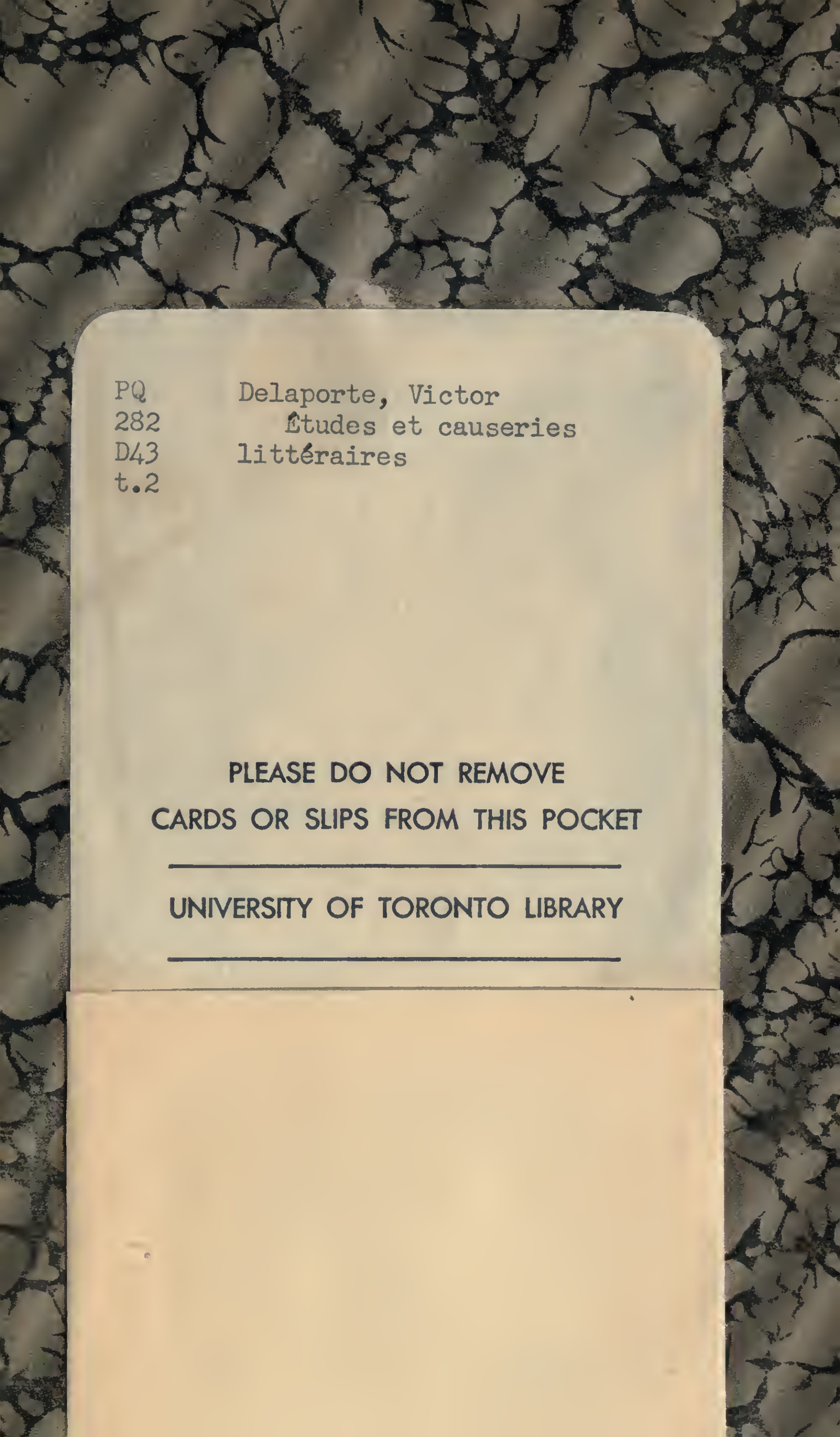
La poésie française n'aurait eu rien à y perdre : le roi avait beaucoup à y gagner ; ce silence eût été pour le plus grand bien des poètes eux-mêmes et de la France.



TABLE DES MATIÈRES.







PQ
282
D43
t.2
Delaporte, Victor
Études et causeries
littéraires
PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

